

**Mémoire de maîtrise (Master I)  
En Psychologie dominante Clinique  
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation  
Université Louis Pasteur de Strasbourg**

# **Approches psychologiques de la personne hantée**

**Par EVRARD Renaud**

**Sous la direction de Franklin RAUSKY  
Professeur titulaire de psychologie**

**Année 2004/2005**



**Mémoire de maîtrise (Master I)  
En Psychologie dominante Clinique  
Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation  
Université Louis Pasteur de Strasbourg**

# **Approches psychologiques de la personne hantée**

**Par EVRARD Renaud**

**Sous la direction de Franklin RAUSKY  
Professeur titulaire de psychologie**

**Année 2004/2005**

## Remerciements

Ce mémoire a reçu, durant tout le temps de son élaboration, quantité de soutiens. Certains vont faire ici l'objet de remerciements officiels, c'est-à-dire qu'ils ne feront pas partie de la longue liste des anonymes et des oubliés.

D'abord, je remercie mon directeur de mémoire, M. Rausky, pour sa prudence bienveillante, son ouverture et sa culture. Je remercie Nelly pour son affection, et pour l'ordinateur confié amoureusement, qui a permis la rédaction finale de ce mémoire.

Le tour du monde des remerciements commence par le Québec : je remercie Louis Bélanger, pour sa vivacité et sa jeunesse, qu'il devrait, je l'espère, bientôt retrouver. Les membres de la Société Québécoise de Psilogie pour leur accueil, et particulièrement Roger Soullières pour son écoute intuitive.

En Allemagne, je remercie Walter von Lucadou et Frauke Zaradnik, pour ce long petit-déjeuner trilingue dont j'ai largement profité. Merci à *l'Institut für Grenzgebiete der Psychologie und Psychohygiene* de Freiburg et à son président, Eberahrt Bauer, pour le travail de qualité qu'ils produisent.

En Italie, merci au continuateur Giulio Caratelli pour son autorisation à utiliser ses travaux.

En France, maintenant, merci à *l'Institut Métapsychique International* de Paris, pour l'accès à leur riche bibliothèque, et particulièrement à certains de ses membres-directeurs : Djohar Si Ahmed, pour ses sincères critiques et son courage ; Pascale Catala, pour les pistes sur lesquelles elle m'a mise, ses propos toujours très encourageants, et son affolante modestie ; Paul-Louis Rabeyron et sa famille, pour leur hospitalité et leurs conseils de pointe ; B. Auriol pour ses travaux et ses prises de position ; Bertrand Méheust pour son style, sa présence, et ses réflexions que l'on écouterait sans fin ; Mario Varvoglis pour sa confiance et sa sauce tomate. Merci à tous les membres du *Groupe Etudiant de l'Institut Métapsychique International*, qui ont pris le temps de lire et critiquer mes longs écrits.

Sur Toulouse, merci à M. et Mme X, pour leur solidarité, et leur aiguillage compétent.

Sur Paris puis Béziers, merci à François Favre, poussant toujours à la réflexion surtout lorsqu'il se tait.

Merci aux étudiants de Strasbourg qui ont subi mes débats forcés, et qui ont parfois montré des intérêts étonnants. Leurs interrogations ont mis en valeur ce travail. Merci au *Cercle Européen d'Etudes Jungiennes* dont la porte s'est ouverte, même si je n'ai pas eu le temps de m'y faufiler.

Merci aux « personnes hantées » sous pseudonymes, de m'avoir confié un brin de leurs histoires. J'espère qu'elles ne tomberont plus dans l'oreille des sourds.

## Sommaire

Remerciements	page IV
Sommaire	page V
Epigraphe	page VIII
Introduction	page 1-2
<b>1<sup>ère</sup> partie : Approche épistémologique</b>	page 3
Approche épistémologique	page 4
<i>Pourquoi une épistémologie</i>	page 4
<i>La population</i>	page 5
<i>Comment une épistémologie</i>	page 6
Notions	page 10
Positions par rapport aux phénomènes psi	page 12
Les hallucinations chez la personne hantée	page 15
Type de discours	page 16
Phénoménologie associée	page 18
Position symbolique	page 20
<i>Multiplés perspectives</i>	page 20
<i>Trois préjugés courants</i>	page 20
<i>Une voie du renouveau</i>	page 21
<i>Symbolique des hallucinations</i>	page 22
<i>Respect de la dissociation</i>	page 23
<i>De l'extérieur</i>	page 24
<i>De l'intérieur</i>	page 24
Un programme freudien	page 25
Freud et l'inquiétante étrangeté	page 26
<i>Le double</i>	page 27
<i>La Série</i>	page 31
<i>L'animisme</i>	page 32
<i>Le verdict freudien</i>	page 35
Une définition de la hantise	page 37

<i>La possession</i>	page 37
<i>Définition de la hantise</i>	page 37
Conséquences réelles de la hantise	page 39
Problématique	page 41
Multipl <span>es</span> perspectives	page 45
<i>Plan</i>	page 47
<b>2<sup>ème</sup> partie : Approches pratiques</b>	page 48
Approche historique	page 49
<i>Le Poltergeist entre Freud et Jung</i>	page 50
<i>Fantasy Prone Personality</i>	page 51
<i>L'évolution de la position de Freud</i>	page 52
<i>Jung et les Sept sermons aux morts</i>	page 54
<i>Une hantise chez Schreber</i>	page 55
Approche littéraire	page 60
<i>Analyse</i>	page 60
<i>Commentaires</i>	page 65
Approche de recherche clinique	page 67
<i>Cas de Galatée</i>	page 67
Analyse du cas spontané	page 67
- Fig. 1 : Plan indicatif de la maison montréalaise	page 67
Analyse du cadre	page 69
<i>Cas de Valérie</i>	page 70
Récit du cas spontané	page 70
Analyse du cadre	page 71
<i>Cas de Samantha</i>	page 72
L'histoire de Samantha	page 72
Analyse du cadre	page 75
Analyse psychanalytique	page 76
<i>Cas de la famille Lemerle</i>	page 77
Exposé du cas	page 78
<i>Epilogue</i>	page 82
Analyses et commentaires	page 83
1. Familles / Phénomènes	page 84

2. <i>Milieu / Famille</i>	page 85
3. <i>Phénomènes / Milieu</i>	page 85
<i>Séquence clinique complète</i>	page 86
- Fig. 2 : Concepts et émergences dans la hantise	page 86
Approche ethnologique	page 87
I. <i>L'espace magique et le kakon</i>	page 89
II. <i>L'espace vital et les possessions</i>	page 92
<i>La magie</i>	page 93
<i>Bilan</i>	page 94
Approche parapsychologique	page 95
<i>Entretien</i>	page 95
<i>Analyse du discours</i>	page 97
<i>Le Modèle de l'Information Pragmatique et ce qu'il change pour la personne hantée</i>	page 99
- Fig. 3 : Modèle hiérarchique du Poltergeist	page 100
Approche sémiotique	page 104
<i>Méthodologie employée</i>	page 104
<i>Psychanalyse des événements</i>	page 106
Conclusion	page 110
<i>De Winnicott à Winnicott</i>	page 110
Annexes	page 116
<i>Annexe 1 : Approche psilogique</i>	page 117
<i>Annexe 2 : Les hallucinations chez la personne hantée</i>	page 118
<i>Annexe 3 : Approche clinique : le cas de Richard P.</i>	page 121
Exposé du cas	page 121
Analyse et commentaires	page 123
<i>Annexe 4 : Modèle d'autres approches</i>	page 126
Approche magique	page 126
Approche scientifique	page 126-127
<i>Annexe 5 : Approche quantitative</i>	page 128
<i>Annexe 6 : Approche transgénérationnelle</i>	page 130
Bibliographie	page 132
Index des noms propres	page 136



*« Ce monde peuplé d'influences que nous subissons sans les connaître, pénétré de ce quid divinum que nous devinons sans en avoir le détail, eh bien ! ce monde du psychisme est un monde plus intéressant que celui dans lequel notre pensée s'est jusqu'ici confinée. Tâchons de l'ouvrir à nos recherches ; il y a là d'immenses découvertes à faire, dont profitera l'humanité. »*

Emile Duclaux, éminent directeur de l'Institut Pasteur, peu avant sa mort.

## Introduction

Un jour, une amie française, étudiante comme moi en psychologie, m'expliquait son angoisse sitôt qu'elle se retrouvait seule dans son appartement : elle ressentait la présence dans son salon d'un homme et d'une fille. Elle percevait des bribes de leurs personnalités, de leurs discussions, de leurs intentions. Une fois, elle fût prise d'une intense frayeur lorsqu'elle sentit une main froide sur son épaule et que, se retournant, elle ne vit personne. Pas vraiment superstitieuse ni délirante jusqu'alors, elle démontrait des impressions subjectives excessives, auxquelles elle ne trouvait guère d'explications en dépit de toutes ses réflexions. Il fallut l'écouter et m'interroger.

Une autre amie, également à l'écoute de ces récits, témoigna de sa propre histoire : une nuit complètement incompréhensible dans une maison de Rome. Selon elle, des objets bougeaient sans raison apparente, des lumières vacillaient, une porte battante résistait alors qu'elles étaient deux à pousser en vain pour l'ouvrir. Personne derrière. Crise de panique. Elles s'enfuirent. Et depuis, une angoisse extrême pour « ces choses-là » et visiblement, un déficit dans l'élaboration mentale.

En dialoguant avec cette amie, la question de l'agressivité ressentie ce jour-là surgissait ; en rentrant imaginativement dans son témoignage, je montrais, sur le terrain du phénomène raconté, des contradictions à la thèse du « violent fantôme », en ce que jouer avec les lumières, faire du bruit, et coincer une porte, ce n'était pas vraiment ce que l'on pourrait qualifier d'agressions manifestes, mais plutôt comme des tentatives pour attirer l'attention. La contradiction fut raisonnablement acceptée, l'angoisse de l'évocation fut calmée, l'intégration psychique était visiblement en bonne voie.

Coup sur coup, je rencontrais donc deux « *hallucinés raisonnants* », comme dira Maupassant de son personnage dans le *Horla* – un des meilleurs liens littéraires avec ce « caractère » de « personne hantée » que j'ai voulu intuitivement distinguer. Sur un terrain qui me semblait lointain, j'eux affaire à de l'irrationnel dans un milieu universitaire – un irrationnel comme un saut dans la continuité de la logique, mais qui n'échappait pas à toute parole, à toute émotion, à tout dialogue. Ce dernier pouvait même avoir des effets bénéfiques, à mon grand étonnement, au-delà de ce qu'on attend d'une simple écoute compatissante.

J'ai entrepris dès lors de questionner cliniquement ce qui se dessine comme une forme de délire, et que la catégorisation défensive en psychopathologie guette dès l'énoncé. La hantise personnifiée – ou « personnelle » serait plus habile – est un sujet qui n'a pas fait couler beaucoup d'encre en psychanalyse. Je m'en rendis compte très vite. Sujet excédant les « *audaces autorisées* », dirait le philosophe B. Méheust, il me semblait primordial de s'autoriser non pas à l'expliquer, mais déjà à l'approcher, rendant possible un « travail thérapeutique » à partir de la reconnaissance du noyau de vérité historique présent dans le délire<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Comme le comprend M. Mannoni dans son analyse des « Constructions dans l'analyse » de S. Freud, in *La théorie comme fiction* (« Freud, Groddeck, Winnicott, Lacan »), Seuil, coll. Le champ freudien, Paris, 1979, p. 40.

Et mon point de départ était un paradoxe, débordant en moi comme dans la parole des personnes concernées : « *Je ne crois pas aux fantômes, mais j'en ai peur* », résumait la marquise du Deffand.

Sommes-nous condamnés à penser comme la marquise Du Deffand ? Notre rationalisme invétéré suffit-il à contenir nos affects face à l'irrationnel ? L'irrationnel peut-il être étudié sans émotion ? Certainement que non. Trois fois non pour ces trois questions. Mais, ici comme ailleurs, il y a un enjeu, et cet enjeu prime sur toutes les fuites : l'aide clinique. En psychologie clinique, même l'ignorance est une donnée, même l'irrationnel, même la hantise. Sauf que l'on n'y interroge pas les « fantômes » sur le terrain de la croyance ou de l'affinité émotionnelle, dans le discours contradictoire d'une position intellectuelle de fort ou de faible. Cela demande de poser un nouveau genre de question, propre à la clinique : quel est le sens de tout *ça* ? Cette question est à double emploi : elle est celle qui guidera mon exploration, et elle est celle qu'on me renverra à chaque pas. Ma curiosité rejoint une demande spéculaire et, par notre interrogation commune, nous entrons dans le domaine de la clinique.

# **Première Partie**

## **Approche épistémologique**

# Approche épistémologique

## Pourquoi une épistémologie ?

« Si on a erré dès le principe, plus on avance, plus on erre. » Artémidore, *La clef des songes*.

Il est nécessaire de se situer épistémologiquement<sup>2</sup> avant tout exposé.

Nécessaire, car la question première de mes amis, de mes pairs, et de la plupart des personnes à qui je présentais mon sujet, était celle-ci : « Est-ce que tu y crois ? » Faut-il croire en son sujet de mémoire ? Est-ce qu'il faut le porter comme une conviction implicite ayant un effet « placebo » sur la qualité de son traitement ? Inversement, ne pas croire en son sujet de mémoire, alors que l'on s'inscrit au plus franc de la démarche clinique, est-ce redevable d'un effet « nocebo » ?

Je vais présenter, sur quelques pages, ma position épistémologique, d'une part pour montrer le manque de pertinence de ces questions par rapport à mon thème, et d'autre part, parce que mon travail porte précisément sur une contribution à la recherche d'une position épistémologique générale pour tout psychologue, d'une attitude qui lui permette d'étudier avec ses *a priori* et ses *a posteriori*. La question de la croyance n'est pas à retirer de la science, bien au contraire. Mais ce n'est pas ici mon objet d'étude, j'ignore pourquoi je devrais alors me référer à des croyances, fussent-elles miennes, y retourner, y aboutir, ou nerveusement en subir la récurrence. La régression qu'on m'impose par la question sur ma croyance est celle d'un empêchement de l'étude, un obstacle pour l'épistémologie, et d'abord une résistance chez l'autre. La tâche de catégorisation défensive, *il y croît* ou *il n'y croît pas*, cherche à réduire les efforts déployés pour simplement poser une question. J'ai pu comprendre, au fur et à mesure que la question de la croyance m'était renvoyée moins rapidement en pleine figure, que ma problématique s'affinait. Et lorsque je vis, ayant atteint un plafond, que la question de la croyance revenait en portant de plus en plus d'anxiété, je sus mes interrogations dérangeantes.

Et pourtant, à qui l'entend bien, je ne me demande que si l'on peut décrire et comparer différentes approches ayant des accès à la psychologie, et dont les projecteurs portent sur un objet, dont j'ai voulu, dans un premier temps, stigmatiser la représentation.

Et pourtant, mon point de départ n'est autre qu'un partage de vécu avec un autre humain (cas de Galatée) dans le courant de l'année 2004. Or, le propre de la recherche clinique, me semble-t-il, est qu'elle m'interroge *moi* avant toute autre chose. Et à l'endroit de *moi*, il serait destructeur de tambouriner, comme à la porte de l'inconscience, avec une question dissociative sur ma croyance. La clôture organisationnelle autour de mon étude voudrait éliminer toute possibilité de contradiction interne, si bien qu'il ne peut exister, au sein de cette espace d'étude, de jugement sur ma croyance, sans paradoxes invalidants. Si la conclusion, donnée d'emblée ou après la lecture de mon rapport, se tient dans une catégorie *il y croît* ou *il n'y croît pas*, alors mon étude ne sera qu'un non-lieu.

---

<sup>2</sup> L'épistémologie sera toujours entendue ici comme l'épistémologie « à la française », équivalent à la philosophie des sciences, plutôt que l'épistémologie comme science de la connaissance.

## La population :

Le mieux est d'aboutir à une épistémologie qui soit le moins incompatible possible avec la réalité du terrain. Mais mon sujet est tellement délicat, que l'on ignore même l'existence du terrain que j'ai approché. Mon mémoire s'étant aussi construit au fil de discussions, la seconde question récurrente devint : « Comment as-tu pu rencontrer des « personnes hantées » ? » Sur les terrains classiques en fait : soit spontanément, soit de manière provoquée (entretiens de recherche), soit par la littérature, soit par des communications par des pairs. La « personne hantée » s'est révélée plus présente que je ne le pensais au premier abord, ne sachant pas, au début de ma recherche, si j'allais avoir assez de matériel pour faire autre chose que du tourisme dans la littérature. Pour poser mes étiquettes, je n'ai donc pas eu besoin de m'approvisionner dans les cages sensées limiter les déplacements des « diagnostiqués ». Soit la chance m'a accompagné, soit il n'est pas aussi difficile que l'on est porté à le croire d'étudier des cas hors institutions... En exagérant peu, je n'ai eu qu'à me pencher pour écouter des récits de première, deuxième ou troisième main sur des personnes dont le vécu s'apparentait à la définition que je donnais de la personne hantée.

Des sondages sociologiques ont d'ailleurs été effectués à propos des hantises : à l'aide de questionnaires, plusieurs chercheurs, comme Greeley, McClenon, Palmer, Haraldson, etc., ont étonnamment montré, selon Pascale Catala, que :

les hantises sont des expériences universelles puisque rapportées par toutes sortes d'échantillons de population (dans tous les pays, dans toutes les classes sociales, etc.). Un sondage Gallup américain de 1990 indique que 9% de la population avouent « avoir vu ou senti la présence d'un fantôme » et que 14% déclarent être allés « dans une maison que l'on ressent comme hantée ». Bien évidemment, comme dans tous les sondages en général, la formulation des questions influe beaucoup sur les réponses. Ainsi, les questions portent souvent sur le thème du « contact avec des décédés », qui est déjà en soi une interprétation culturelle des phénomènes (le pourcentage des réponses positives à ce sujet a atteint 40% en 1984 aux USA). Ou bien le terme général de « perception d'anomalies » est utilisé, regroupant des événements paranormaux divers.

Les données montrent aussi que les récits de hantises ne se répartissent pas au hasard dans la population : ils sont relatés plus fréquemment par certains individus. De nombreux calculs de corrélation ont été effectués. On a trouvé par exemple que les femmes faisaient davantage état d'expériences anormales que les hommes. Idem pour les personnes ayant un plus haut niveau d'études. (P. Catala, 2004, p.173-174)

Avec ces quelques informations, je fus moins étonné de ne pas avoir eu à parcourir la planète ou les couches sociales en difficulté pour voir émerger un terrain. Les corrélations se sont même vérifiées, car les deux premières personnes rencontrées furent deux étudiantes.

Mais la justesse du terrain n'en est pourtant pas faite, puisque, aussi loin que j'ai regardé, je n'ai pas trouvé une position épistémologique officielle en psychologie clinique qui lui soit adaptée. Il est rarement fait allusion aux hantises dans les travaux de psychologie, et pourtant, certaines choses laissent à penser qu'une enquête ne serait pas vaine :

Le phénomène somnambulique constituait une découverte du premier ordre dans le développement des notions sur l'esprit humain. Il démontrait que l'âme, comme les maisons hantées des légendes, avait un sous-sol inconnu et obscur où l'on pouvait descendre par l'escalier de la transe. Pour quelques sceptiques, ce sous-sol n'existait point. Pour d'autres, il était vide, sans rien d'intéressant qui pouvait justifier la perte de temps et d'énergie dans une

investigation. Pour d'autres encore, ce sous-sol était probablement riche en trésors cachés. Ainsi commence la descente aux profondeurs de l'âme humaine, qui, après les explorations des romantiques allemands, de Maine de Biran, de Schopenhauer, permettra de jeter de nouvelles lumières sur ce qu'un somnambule de 1786 appelle déjà « l'autre Moi ». (Rausky F., *Mesmer ou la révolution thérapeutique*, Payot, 1977, p. 196, Je souligne.)

En inversant la comparaison, nous entreprenons de visiter le sous-sol des maisons hantées comme on descend dans l'âme, en prenant en plus du folklore, ce qu'il y a dans les paroles actuelles.

### Comment une épistémologie ?

Il s'agit ici d'examiner ce qui existe dans le monde de la philosophie des sciences, et d'emprunter surtout aux réflexions en sciences humaines. En particulier, nous nous référons à des auteurs qui ne sont pas laissés tomber sur ces délicats sujets touchants au folklore avec la facilité induite par le clivage agencé par les sciences dites dures (qualité qu'elles doivent surtout à leur façon de *transmettre* leur acquis), dont l'objet est un fait pouvant se prévaloir d'un adjectif « scientifique », et qui, de telle manière, ne pourra jamais entrer ni sortir de la science. Or, dans notre cas, nous sommes conscients que, sans vouloir sortir de notre domaine, notre requête est celle d'une annexion d'un environnement connexe ne comptant pas des faits ou des preuves, mais au mieux des discours. Lacan insiste sur le fait qu'une science est science dès qu'elle a un objet, comme nous le rappelle L. Chertok et I. Stengers (p.173), et, en faisant de ces discours nos objets, notre mémoire expérimente la souplesse et l'efficacité de la recherche clinique. Pour éviter l'extraterritorialité, il faut par exemple accepter que les preuves de la parapsychologie aient la même valeur que les preuves historiques (comme le dit François Favre). Ainsi, on peut les interroger comme on analyserait des passages de l'histoire, ou des œuvres d'art.

Tel l'amibe et ses pseudopodes, je vais déclencher plusieurs tâtonnements avant de voir s'il vaut la peine de se mouvoir.

Tout d'abord, je ferais référence à la théorie du « décrire-construire » de Bertrand Méheust, en tant qu'elle semble fixer les limites de mon entreprise. Selon Méheust (1997), toute science, et particulièrement les sciences humaines, sont responsables de la présentation de leur objet, du fait d'un lien incorruptible entre l'observateur et son objet engageant, pour toute description d'un caractère pour un type d'objet, l'augmentation réciproque de la survenue de ce caractère au détriment d'autres, donc une spécialisation, et l'augmentation des types d'objets s'habillant également de ce caractère, donc une généralisation. Le « décrire-construire » lui sert par exemple de critique des sciences humaines, à laquelle n'échappe pas – elle est même placée au premier rang des accusés – la psychanalyse :

A l'auto-élaboration des sujets, le discours psychanalytique fournit des cadres qu'ces derniers s'approprient, et qu'ils transforment peu à peu, des cadres qui, de se donner comme des vérités acquises, comme des structures objectives, font d'autant mieux oublier qu'ils sont d'abord des plans de construction possibles. Comme l'a bien vu Wittgenstein, et à sa suite Bouveresse, la matière psychique, en soi indéterminée, porteuse de significations virtuelles innombrables, fuyante et indéfiniment recodable, se trouve captée par une nouvelle grammaire de la description qui la modèle au prétexte de la décrire. Ainsi le rêve n'a vraisemblablement, en lui-même, aucun sens déterminé, mais il est virtuellement porteur de significations multiples, susceptibles d'être actualisées par les moments culturels et les théories. L'une de ces significations sera élue et actualisée par l'interprétation, et rétroactivement glissée *sous* le rêve manifeste comme pensée

cachée, de sorte que ce qui est le produit d'une construction sera perçue comme une cause : où l'on reconnaît la thèse du mouvement rétrograde du vrai développée par Bergson. (Méheust, *Somnambulisme et Médiurnité*, t. II, Les Empêcheurs de penser en rond, 1997, p.454-455.)

Cette limitation s'étaye largement dans l'analyse de 1200 pages par B. Méheust des mouvements de pensées en sciences humaines du somnambulisme à la psychanalyse, en passant par l'hypnose et la métapsychique. Toute recherche qui aurait la prétention d'être absolument une approche d'observation en tiers personne des comportements et soubassements humains (même des rêves), serait en tort, car elle ne puiserait que dans la dénégation de la malléabilité qui la compose au même titre que son objet vivant. Les sciences humaines produites par des humains ne sont cohérentes qu'en tant que sciences inclusives<sup>3</sup>, où, selon les mots de Henri Marcotte : « *Le « savant » observateur prend le risque de devenir fou lui aussi de telle façon que plus tard lorsque le sujet « fou » lui décrira ce qu'il a vécu, il sache de quoi il parle.* » (H. Marcotte, *La Télésthésie*, Revue Métapsychique n°23-24, 1976-1977, p.60.) Car c'est cela qui se joue dans la description conceptuelle : ce qui se dit par le savant est également ce qu'il prend le risque de voir apparaître, et donc confirmer, chez les autres comme chez lui. Mais aussi que, sans ce risque, il y aura un perpétuel malentendu, qui ne semble toutefois pas en déranger certains. Ainsi, prenant tout ceci à notre décharge, nous resterons humble quant à la portée de notre travail de description de la personne hantée : à certains endroits, celui-ci construira forcément ses propres exagérations catégorisantes, ses classifications proprement opérationnelles et humaines.

Méheust s'appuie également sur la notion d'*habitus*, du sociologue Bourdieu, qui est le versant général de cette tendance principielle de confirmation des conventions. Les postulats, même ceux qui semblent exposés au grand jour, ont parfois des effets sur des activités subconscientes, individuelles ou globales, qui aident au maintien d'une vision du monde intériorisée. A qui voudrait se débarrasser de ses « prédicats anthropologiques », pour par exemple prendre en considération une nouvelle notion comme celle de « personne hantée », l'*habitus* inflige un contrecoup. En effet, comme l'écrit Bourdieu, un des effets centraux de l'*habitus*

est la production d'un *monde de sens commun*, dont l'existence immédiate se double de l'objectivité qu'assurent le consensus sur le sens des pratiques et du monde, c'est-à-dire l'harmonisation des expériences, et le renforcement continu que chacune d'elles reçoit de l'expression individuelle ou collective d'expériences semblables ou identiques. (Bourdieu, *Le sens pratique*, Ed. de Minuit, 1980, p. 97)

L'*habitus* viendrait à l'encontre de l'émergence originale de sémantèmes, et presse donc ma volonté de débiter par la prise en main – qui ne fait éventuellement que mettre en lumière un profil rarement éclairé d'une statue célèbre – d'une représentation unique. Ici encore, cette apparente limite est en fait un des meilleurs arguments en faveur de la *légitimité épistémologique* des recherches dans des secteurs nouveaux. Sitôt que l'on accepte l'idée bourdivine d'une régulation implacable affectant les idées et la constitution même de notre vision du monde, en tant que pratique éprouvée et intériorisée, et étant donné par ailleurs la population et l'ensemble des documents disponibles dans le dossier de la hantise, il n'est plus possible de repousser avec la négligence habituelle les recherches de ce type. Et il devient d'autre part légitime de se porter vers ce qui a été rejeté, ne considérant plus comme allant de soi ce qui a fait l'objet de polémiques millénaires.

---

<sup>3</sup> L'inclusion nous semble nécessaire à la science clinique : on verra néanmoins qu'elle fera défaut dans la plupart de nos interventions, car il n'existait pas alors de cadre nous permettant d'y satisfaire.

On pourrait activement s'opposer au jugement cruel de Méheust à l'égard d'une psychanalyse qui aurait dit son dernier mot, surtout lorsqu'il enfonce le clou en faisant référence à l'historien de la médecine Jean-Pierre Peter, qui a dénoncé sans détour la démarche rétrospective donnant les descriptions scientifiques de l'humain dont la psychanalyse serait maintenant le porte-parole. « *A présent, écrivait-il récemment, c'est la psychanalyse qui à la fois domine, monopolise et oblitère la connaissance de ces expériences anciennes, c'est le regard de la psychanalyse qui les distord en y projetant ses conceptions propres, parfois avec hauteur, et au mépris de leur contenu spécifique, dont ainsi on les vide.* » (Méheust, *Somnambulisme...*, t. I, 1997, p.38). Il serait donc temps de revisiter les points de vue et les dires des psychanalystes au sujet de la personne hantée, à commencer par celui de Freud, et ceci au moyen d'une « historicisation de nos catégories mentales », tâche qui répugne souvent à notre univers mental naturel, avec ses lois et ses structures invariantes<sup>4</sup>. Il ne sera donc pas donné ici de statut privilégié aux conceptions les plus actuelles de la personne hantée (cf. la « clinique du fantôme » dans l'Annexe 6), ni aux énoncés pré-réflexifs des peuples lointains que l'on croit plus proche de la nature humaine (cf. Approche ethnologique). C'est plutôt l'histoire propre de notre propre discipline que l'on a le devoir (pour un Marc Augé) de visiter sous l'approche endo-ethnologique<sup>5</sup>.

Une autre condition préalable à notre lecture répond à la directive kantienne : « *que les catégories de la discipline sont aussi et en même temps les principes de l'objet* ». Ainsi, pour envisager la personne hantée comme un objet de science, nous devons cesser de penser cet objet de la science comme le résultat d'un travail actif et sélectif, mais résultant plutôt de la vérité découverte de nos seuls rapports rationnels possibles aux phénomènes, fussent-ils innovants. Et c'est par notre action clinique, à l'intérieur même des situations vécues par les personnes hantées, que le phénomène sera rendu tangible (symboliquement) selon l'axiome de Henri Bergson (*L'évolution créatrice*, Paris, Alcan) : « *ce qu'il y a de visible et de tangible dans les choses représente notre action possible sur elles* ». C'est pourquoi notre thème d'étude ne s'intitule pas « La personne hantée » mais bien « Approches psychologiques de la personne hantée », et, dès lors, cette interrogation suppose que la personne hantée entre évidemment dans le domaine de la psychologie. Nous sommes donc contraints d'éliminer les autres perspectives qui rompraient avec cette catégorisation : spirite, théologique, description purement « organique », etc. Afin de comprendre un événement que nous n'expliquons pas, nous créons avec Kant les conditions d'un savoir possible.

Ainsi nous passons outre l'obstacle que dresse Bernard D'Espagnat en délimitant les thèses au réalisme proche et celles au réalisme lointain : la hantise souffre en effet de ce réalisme proche, c'est-à-dire qu'elle est perçue et comprise, supposément adéquatement, par des notions qui nous sont proches et familières<sup>6</sup>. Or, que la hantise puisse aussi constituer une mode intellectuelle facile, bien que millénaire, et un réceptacle à des superstitions très grossières, ne nous semble pas suffisant pour la réfuter, pour supputer l'inintérêt de son analyse. En laissant les superstitions devenir des objets d'étude, nous adoptons plutôt l'anarchisme épistémologique de Feyerabend<sup>7</sup>. Par ailleurs, le discours de la hantise, tout comme les représentations qui viennent naturellement aux anthropologues lorsqu'il s'agit de

---

<sup>4</sup> Méheust, *Somnambulisme...*, t.II, 1997, p.91-92.

<sup>5</sup> Méheust, *Somnambulisme...*, t.I, p. 49.

<sup>6</sup> B. d'Espagnat, *A la recherche du réel* (« Le regard d'un physicien »), éd. Gauthier-villars, 1979 ; 2<sup>ème</sup> édition, Paris, Bordas, 1981, p.98.

<sup>7</sup> P. Feyerabend, *Contre la méthode* (« Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance »), Seuil, Paris, 1979.

sorcellerie ou de pratiques magiques, ne va pas de soi ; ce n'est pas un objet naturel, un objet donné, mais un objet construit, et, dans le cas précis, *négocié*, en fonction de rapports de force très puissants, sous-tendus par des enjeux stratégiques considérables. (tout comme la phénoménologie du somnambulisme selon B. Méheust, t.I, 1997, p.74) Or, si nous n'arrivons pas à cerner le statut et la réalité des discours sur la hantise, comment pourrions-nous (nous) protéger des croyances généralement associées ? Il ne suffit plus de les dénoncer comme pernicieuses pour s'en prémunir.

Si nous ne pouvons promettre, en contrepartie, un empirisme efficace dans ce qui sera surtout une revue de littérature, nous restons d'accord avec ce que Deleuze en fait :

Il n'y a que l'empirisme qui puisse dire : les concepts sont les choses mêmes, mais les choses à l'état libre et sauvage, au-delà des « prédicats anthropologiques ». (G. Deleuze, *Différence et répétition* ; PUF ; Paris 1968, p.3)

Cet empirisme restera utile sur le plan de la critique de certains auteurs, fragilisés par leur discours uniquement théorique sur la hantise ou leur approche exclusivement littéraire. Enfin réservons encore le pragmatisme de William James et de Henri Bergson, joignant le geste à la parole, pour compléter le ponçage de ces prédicats et, tout au long des recherches, pour ne pas fléchir dans la critique des différents discours. Pour ceci, Occam avait son rasoir, Berkeley avait sa technique d'« examen serré » des mots<sup>8</sup>, tandis que nous abattons le recul analytique pour dénicher et dissiper les erreurs. Familiarisons-nous d'abord avec quelques notions.

---

<sup>8</sup> Pascal Engel, *La dispute* (« Une introduction à la philosophie analytique »), Les Editions de Minuit, Paris, 1997, p. 64.

## Notions :

Mes lectures sur la hantise m'ont amené à pénétrer un véritable labyrinthe de concepts : pour prévenir de reproduire ici le désordre que l'on associe à l'occulte, je vais essayer de rétablir une certaine organisation d'après les informations que j'ai pu glané :

La **hantise** fera l'objet d'une définition plus poussée, la seule définition éditée en psychologie étant déjà une dérivation conceptuelle à partir de la notion de « fantôme ».<sup>9</sup> J'ai choisi de ne pas commencer par définir la hantise, puisque ce sont justement ses définitions qui constituent mon objet d'étude.

La **métapsychique** (activité nommée par le prix Nobel de Médecine 1913, Charles Richet, en 1894) étudie les phénomènes **paranormaux** (ou *inhabituels*) dont la hantise ferait partie. Elle en donne l'image fréquente d'un certain type de manifestations anormales reliés étymologiquement déjà à l'idée de place<sup>10</sup>, mais différenciée en petite et grande hantise (ou, son équivalent chez R. Sudre, fausse et vraie hantise) en fonction de certaines caractéristiques phénoménologiques dont la distinction n'est pas franche. En gros, la grande hantise se focalise sur un lieu, et la petite hantise sur une personne.

C'est donc cette dernière qui nous intéresse le plus : elle est également appelée **thorybisme** (terme rapatrié par l'homme de lettres René Sudre, dans *Introduction à la métapsychique humaine*, Payot, Paris, 1926, p.309., dérivé d'un mot grec signifiant « bruit », « trouble »), chez les allemands, c'est le **poltergeist** (c'est-à-dire « esprit tapageur », « taquin » ou, plus communément, « frappeur », pour décrire des manifestations ayant un caractère malicieux et persécuteur), terme introduit par le leader religieux Martin Luther durant la Réforme Protestante, pour désigner des événements qui, selon les croyances populaires (toujours actuelles), sont provoqués par des esprits désincarnés ou bien par le diable (Machado, p.228). La **parapsychologie** est un courant succédant à la métapsychique, et dont l'appellation, que l'on doit à Max Dessoir (1889), fit consensus au congrès d'Utrecht en 1953. Elle est reconnue officiellement comme science depuis 1969 auprès de l'équivalent américain de l'académie des sciences, l'American Association for Advancement of Science. Les parapsychologues renomment la petite hantise principalement sous le sigle **RSPK** pour Recurrent Spontaneous Psycho-kinèse. La récurrence réfère au fait que les événements seraient typiquement répétés pour une période de temps indéfini ; et la spontanéité est invoquée ici puisque, jusqu'à maintenant, il n'a jamais été possible de découvrir un seul moyen de contrôler ou de prédire ses occurrences (Machado, *op.cit.*, p. 228). La psychokinèse, prétendue « action de l'esprit sur la matière »<sup>11</sup>, est encore plus stérilisée sous la notion de **perturbation anormale** (Anomalous Perturbation), évoquant une simple anomalie blanche de tout sens.

---

<sup>9</sup> « la hantise, est le retour du fantôme dans des paroles et actes bizarres, dans des symptômes (phobiques, obsessionnels...) etc. », N. Abraham et M. Torok, *L'écorce et le noyau*, Flammarion, éd. Champs, 1987 (orig. 1978), p. 391.

<sup>10</sup> Le mot hantise aurait même, à la base, un sens normal et un sens psychopathologique : « *The word haunting is etymologically linked to the idea of place. It's curious to note that the dictionary has many meanings for the root haunt, encompassing the phenomena reported in haunting cases : "haunt = to appear in a place repeatedly (related to a ghost); to cause repeated suffering or anxiety; a place often visited"* » (Cambridge International Dictionary of English, 1995, p.651.). F. R. Machado, *A New Look at Haunting and Poltergeist Phenomena : Analyzing Experiences from a Semiotic Perspective*, Handbook of Hauntings et Poltergeists, p.228.

<sup>11</sup> Cette expression est résolument impraticable, comme le constate G. Bateson dans *La peur des anges*.

Si la métapsychique et la parapsychologie étudie des phénomènes paranormaux (ou **PSI**, selon le formalisme de la lettre grecque qui tient également une place en mécanique quantique), c'est qu'ils considèrent par principe que les objets de leur recherche appartiennent à la Nature, et sont donc observables, expérimentables, et pouvant donc donner lieu à une science, avec des théories appartenant au domaine d'idées nouvelles (car non-normées) sur l'univers, le vivant et l'humain, ce qui en fait, selon Richet, une « *métaphysique expérimentale* ». Logiquement, sont exclues toutes les interprétations **surnaturelles** faisant appel à des domaines transcendants inobservables dans les conditions empiriques (Purgatoire, Au-delà, civilisation extra-terrestre, et tellement d'autres). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les parapsychologues sont les premiers critiques des thèses surnaturelles. Cela est même une ligne de recherche au sein de la parapsychologie : l'étude et la pratique de l'hygiène mentale sur laquelle nous reviendrons. Elle a conduit par exemple à la production d'un diagnostic de « psychose médiumnique »<sup>12</sup>.

Si nous travaillons à partir du terme inusité de Charles Richet<sup>13</sup>, celui de « **personne hantée** », c'est pour nous forcer à nous démarquer de nos représentations, qu'elles soient mystérieuses et s'imbibent de fantômes et d'esprits taquins, ou qu'elles soient plus positivistes et traitent de psychokinèse spontanée et récurrente. La « personne hantée » est délibérément un terme creux, comme celui de PSI, et tout l'intérêt est justement de le voir se remplir d'idées rondes et cubiques, pour lui accorder finalement forme. En parapsychologie, on parle toujours d'un absent, d'un indéterminé, avec des « mots vides » comme le disait Hans Bender, en restant sur le ton du doute même face au fait. J'essaierai d'emprunter ce discours voilant toute certitude, même quand je ne serai pas continuellement en train de nuancer mes dires ou ceux des autres. C'est pourquoi, je passerai sans prévenir de la hantise à la RSPK et au Poltergeist, sans que pour moi il y ait vœu de distinguer des niveaux et des zones d'applications : les noms que nous partagerons viendront se dissoudre dans notre seule entité de « personne hantée ». Par ailleurs, le charme de ce terme provient de sa résonance avec la psychologie clinique (notion de personne) et de son écho avec le folklore et les discours populaires. Tout comme le fait Machado<sup>14</sup>, je vais continuer à utiliser ces mots vides de théorie dans mon texte, « *non parce que cela coïncide avec ma propre interprétation du phénomène décrit, mais parce que c'est une désignation populaire que les gens ordinaires utilisent lorsqu'ils sont en face de ce phénomène* ». S'il ne fut pas simple de l'employer sans susciter mille questions, il fut néanmoins heureux de se donner comme point de départ un jeu de signifiants qui n'a certainement plus le même son dans ma bouche que dans celle de son élaborateur. L'existence même de cette association anormale de notions, l'existence même d'un discours peu commun à son égard, mettait déjà en place toute une problématique féconde.

---

<sup>12</sup> H. Bender, *Télépathie, Clairvoyance, Psychokinèse*, Ed. Alsatia, Colmar, 1980, p. 8 : « *Des conceptions spirites, peuvent très bien être présentées comme plausibles, mais il se peut tout aussi bien qu'elles s'insinuent dans le raisonnement comme des erreurs incontrôlables. Et il se peut alors que se développent, à partir de ces « contacts superstitieux » avec une transcendance erronée, des dérangements psychiques qui portent un nom précis, celui de « psychose médiumnique », et sont les symptômes pathologiques.* »

<sup>13</sup> Ch. RICHET, *Traité de métapsychique*, Felix Alcan, Paris, 1922, p.717-718 : « *Nous ferons donc dans l'histoire des maisons hantées deux chapitres : d'abord nous parlerons des maisons hantées par des fantômes, puis, dans le chapitre suivant nous parlerons des phénomènes matériels qui paraissent attachés plutôt à tels ou tels individus qu'à telles ou telles maisons. Ainsi on aurait non seulement des maisons hantées, mais encore des personnes hantées. Même il est probable que beaucoup de hantises de maisons sont surtout des hantises de personnes.* »

<sup>14</sup> « *The term poltergeist is a theory-laden as the term RSPK. But in this text I will continue to use it, not because it coincides with my own interpretation of the described phenomena, but because it is the popular designation which ordinary people use when faced with this phenomenon.* » Machado, *op.cit.*, p. 228.

## Position par rapport aux phénomènes PSI

Ce mémoire a une *approche motivationnelle* et non pas *opérationnelle* concernant les phénomènes paranormaux. Cela mérite d'être précisé amplement. Plusieurs auteurs initient des positions intéressantes au fondement de leur démarche :

Impossible d'éluder ce défi. Certes, il ne sera pas question ici de prétendre affirmer ou démontrer, à la vue des documents présentés, la réalité factuelle de cette faculté présumée, non pas parce que cette question serait définitivement réglée par la négative, intrinsèquement dangereuse ou dépourvue d'intérêt, comme on le sous-entend en général, mais parce que ce n'est pas le lieu d'effectuer un tel travail, à supposer qu'il soit possible. (B. Méheust, t.I, 1997, p.47)

Compte tenu de la discussion qui précède, l'idée du « tout est sensible » apparaît comme n'étant ni à rejeter catégoriquement ni à soutenir sans réserves. Ce qui est certain c'est qu'elle ne peut pas – ou pas encore – être considérée comme une théorie scientifique n'ayant aucun fondement solide. Il faut donc se garder de s'y référer inconsidérément dans le but d'expliquer des faits d'expérience. La publicité accordée aux phénomènes parapsychiques peut certes constituer une tentation de cet ordre : et cela d'autant plus que l'existence réelle de ces phénomènes est considérée comme indubitable par un certain nombre de personnes au jugement sérieux. Mais on doit garder très présent à l'esprit le fait que, mises à part ces quelques personnes, la foule des convaincus et des adeptes est dans ce domaine d'un niveau particulièrement peu élevé du point de vue de l'esprit critique. Tout essai théorique pour rendre compte de tels – éventuels – phénomènes étant inévitablement à l'heure actuelle du domaine de la spéculation, le fait en question doit obliger à une prudence très spéciale. On peut en effet tenir pour assuré qu'en ces matières toute ébauche de la théorie ou de modèle serait inévitablement défigurée par les miroirs déformants d'entreprises de « vulgarisation » puissantes, agressives, à l'affût du sensationnel, et malheureusement pas toujours désintéressées. Dans ces conditions il est loisible d'estimer que, pour un théoricien, la façon la moins risquée de pouvoir espérer contribuer positivement à l'ensemble des connaissances est encore de se tourner vers des matières autres que celles-là. Ou alors, s'il en fait le sujet de sa réflexion, on peut penser qu'il devra du moins rester sur la réserve jusqu'au moment où, ayant surmonté des difficultés réellement très considérables, il aura enfin pu élaborer une théorie des phénomènes qui soit exacte, précise, bien vérifiées par un ensemble de faits connus et qui s'insère d'une manière satisfaisante dans la science déjà établie. (B. D'Espagnat, 1981, p.125-126.)

De ce que nous disent ce philosophe et ce physicien, un phénomène chapeauté, par d'autres, sous l'appellation de phénomène PSI, peut être le sujet d'une réflexion se réservant de tout jugement opérationnel. Cela ne va pas sans risque :

Ainsi, les sociologues des sciences Harry Collins et Trevor J. Pinch s'intéressent-ils à la parapsychologie et à la phrénologie. Ils étudient les interférences des facteurs sociaux et des facteurs cognitifs ou naturels, dont l'ensemble constitue la structure des connaissances. Alors qu'ils ne voulaient prendre aucun parti en matière de parapsychologie, ils ont découvert avec surprise que les parapsychologues utilisaient leurs analyses comme un soutien ; comme si le simple fait de prendre pour objet une discipline sujette à caution revenait à lui conférer une légitimité. Le sérieux avec lequel est étudié le paranormal accrédite l'idée de son sérieux intrinsèque. Cette utilisation a contrarié des sociologues qui entendaient demeurer neutres. Cette conséquence inattendue donne pourtant l'occasion de prendre conscience que le choix d'un objet d'étude n'est jamais indifférent (Eberlein). (D. Terré, *Les dérives de l'argumentation scientifique*, PUF, Paris, 1998, p.261)

Existe-t-il alors, à une certaine altitude épistémologique, une position de neutralité absolue évitant foi et mauvaise foi ?

F. R. Machado<sup>15</sup>, qui aborde les hantises en suivant un itinéraire sémiotique, confère au terme « phénomène », selon l'acceptation de Peirce, la capacité à rester à l'écart du point de vue parapsychologique supposant l'authenticité des faits. Même cela l'oblige à faire fusionner la distinction des parapsychologues entre « phénomène » et « expérience » (Irwin, 1999) : pour ces derniers, un *phénomène* appelle une preuve de l'implication apparente d'un mécanisme parapsychologique ; le mot *expérience* référant, de l'autre côté, à l'impression d'être dans une situation qui pourrait être interprétée comme parapsychologique, dans le contenu ou le mécanisme. Pour Peirce, en revanche, l'attribution de la valeur réelle ne va pas à la réalité ontologique, mais aux effets de l'expérience personnelle de n'importe quel événement. Ainsi pour Peirce, *phanerono ou phenomena* sont « toutes les choses présentes à l'esprit, peut importe si elles correspondent à quelque chose de réelle ou non » (Santaella, 1995, p.16). La réalité est ainsi dynamiquement vidée pour permettre l'éclosion d'un réel. Confondre les phénomènes et les expériences : voilà ce à quoi la neutralité nous oblige.

Sur le plan théorique, cette neutralité justifiée nous place hors de tout débat. Mais qu'en est-il dans la pratique ? Ne risque-t-elle pas de se révéler inféconde<sup>16</sup> ?

Pour le psychiatre Philippe Wallon, « le « fait paranormal » ne peut jamais être décrit qu'en fonction de son acteur. »<sup>17</sup> La position de la psychanalyste D. Si Ahmed entre également dans cette dynamique d'écoute, n'assignant à la connaissance du fait paranormal qu'une valeur téléonomique, une explication faite de raisons qui doivent être parlées, plutôt que des causes efficientes que l'on chercherait à prédire. D'un point de vue humaniste, ces neutralités sont donc profitables. Mais l'humanisme est une philosophie, voire une éthique, mais pas une science. L'activité de recherche nous incite à l'avoir toujours à l'esprit, mais pas à nous figer tout contre.

En sciences humaines, l'équipe dirigée par François Laplantine, lors de leur étude du « voyant » Georges de Bellerive<sup>18</sup>, s'est donnée une alternative. Essayons de la prendre à notre compte :

- Soit on utilise une **hypothèse basse** : on présuppose les *limites* de ce qui peut être atteint – et vérifié – dans le cadre de la « matrice disciplinaire » de la psychologie clinique. Le phénomène paranormal est loin d'être tenu pour insignifiant, mais simplement en dehors du champ d'investigation que le chercheur se propose d'étudier. Aussi, l'un des grands soucis des exposés (outre la prudence et même l'ascétisme) est-il, tout en laissant intact le contenu des discours et de la pratique considérés, tout en laissant la porte grande ouverte pour d'autres démarches interprétatives possibles (en ne cédant jamais à la tentation du réductionnisme), d'insister sur les questions de droit, c'est-à-dire analyser les conditions de possibilité psychologiques et sociales de la hantise.
- Soit on emploie une **hypothèse haute** : on envisage cette fois que le modèle de référence dans lequel on a été formé puisse être « falsifié », selon le concept de

---

<sup>15</sup> F. R. Machado, A New Look at Haunting and Poltergeist Phenomena : Analyzing Experiences from a Semiotic Perspective, p.231. (à compléter)

<sup>16</sup> Voir en particulier l'intervention verbale dans le cas de Valérie.

<sup>17</sup> Ph. Wallon, *Le paranormal*, PUF, Paris, coll. Que sais-je ?, 1999, p.77.

<sup>18</sup> F. Laplantine, sous la dir. de F. Laplantine, *Un voyant dans la ville*, Payot, Paris, 1985, p.18.

Popper. Ce qui signifie notamment que les référents théoriques de nos discours savants sur l'animisme acceptent de se prêter à des procédures d'invalidation.

En choisissant de m'appliquer à l'étude des « approches psychologiques de la personne hantée », je pense m'être placé à un niveau n'ayant nullement besoin d'avoir recours à l'une ou l'autre hypothèse, mais pouvant très bien avancer sur les deux plans. Je ne suis aucunement dans l'hypothétique, mais dans l'axiomatique, qui me permettra de raisonner et de tirer des conclusions partielles sans avoir à juger de l'efficacité du contenu de mon axiome (à savoir : « on peut approcher psychologiquement des personnes hantées »). Le tout est de ne pas faire comme s'il n'y avait pas d'hypothèse raisonnablement formulable, car ce serait nier l'enjeu d'une telle question. Or, les enjeux sont d'importance pour les parapsychologues : certains d'entre eux<sup>19</sup> voient même, dans le poltergeist, « une » sinon « la » distinction entre les hommes et les autres systèmes vivants ; les plantes et les animaux n'élaborant pas de conflits psychologiques de la même « profondeur » que les hommes, le mécanisme de la hantise ne pourrait sourdre de leur psychisme.

---

<sup>19</sup> Tel l'ingénieur Pierre Janin, ne rencontrant que peu d'opposition à son hypothèse lors du débat qui suivit sa présentation à la rencontre FOREPP en 1979 : « *A quoi sert aujourd'hui l'expérimentation en parapsychologie* », publiée dans la Revue de Parapsychologie n°8, 1979.

## Hallucinations chez la personne hantée

Si la position par rapport aux phénomènes psi méritait une telle progression, la position par rapport aux diagnostics d'hallucinations force elle aussi une discussion<sup>20</sup>. J'évoquerais simplement cette caractéristique ici représentée dépassent le cadre des hallucinations étudiées classiquement en psychiatrie : l'hallucination typique n'a pas cet aspect de réception collective qu'on peut trouver dans les cas de « famille hantée » ou de « milieu hanté »<sup>21</sup>. Alors que Henri Ey conçoit l'hallucination comme singularisant l'individu, l'enfermant dans une subjectivité propre, une pathologie par rapport à autrui, les phénomènes de foule décrits par G. Le Bon puis S. Freud, et relevant plutôt de la suggestion collective, sont plus représentatifs de croyances intégrées par un groupe, et dont l'approche psychologique est d'intérêt.

Un exemple pratique est relaté par la psychanalyste D. Si Ahmed dans une entrevue avec S. Michelet<sup>22</sup>. Une femme vient la consulter en évoquant des bruits de sabots, des apparitions, avec des détails très précis pouvant faire croire à une hantise, d'autant que la famille confirmait.

Puis son débit s'est accéléré, dit D. Si Ahmed, soudain elle s'est mise à parler de chaînes qui traînaient en raclant le sol. Cela venait comme un cheveu sur la soupe. Là, j'ai juste répété doucement : « Chaîne ? », et sans me répondre elle est partie dans une histoire folle et confuse.

Il s'agissait d'une affaire sordide et très ancienne autour de la mort du père de cette femme, qui la rendait gravement malade. Personne dans la famille ne se rendait compte de rien. Il n'y avait ni poltergeist ni fantôme dans cette maison, et toute la famille n'était pas devenue folle, mais les membres de la famille avaient emboîté le pas à la mère, par sécurité, parce que sinon la mère se serait écroulée :

Elle avait une très forte personnalité, et si elle était « partie », si l'on s'était rendu compte qu'elle était folle, c'est la famille toute entière qui se serait disloquée. C'est ce qu'on appelle l'« économie du système » : entrer dans le délire étant plus économique pour chacun que de risquer la rupture ! Ils n'entendaient des bruits que par la force de persuasion de ce délire maternel, assez puissant pour entraîner tout le monde, y compris les voisins. Une fois la famille sortie de ce jeu collectif, bien entendu les prétendus bruits ont cessé, sauf pour la mère qu'il a fallu plus de temps pour soigner. (S. Michelet, *op.cit.*, p.90)

Voici un exemple d'attitude psychologique critique, d'autant plus intéressant que d'autres cas traités par D. Si Ahmed seront présentés dans ce mémoire<sup>23</sup> où les conclusions ne sont plus les mêmes. Cet exemple induit une méfiance sceptique qu'il est nécessaire d'ajouter à notre bagage, si nous ne l'avions assez, sans pour autant que ce regard cherche à se confirmer et à se généraliser. La force de persuasion de la personne qui se dit hantée ainsi que l'« économie du système » sont deux éléments pouvant très bien se soumettre à une analyse, sans qu'il soit requis, pour cela, de sortir de notre neutralité quant au fond du discours.

---

<sup>20</sup> Donnée principalement en Annexe 2, *Les hallucinations chez la personne hantée*.

<sup>21</sup> Il y a déjà eu l'exemple anglais de tout un quartier dit hanté, où les habitants avaient finis par mettre du grillage à leurs fenêtres pour se protéger des « chutes intempestives de pierres brossées », dans la 14th Road, banlieue de Birmingham.

<sup>22</sup> S. Michelet, *Lorsque la maison crie*, Robert Laffont, coll. Nouvelles énigmes, 1994, chap. « Une vraie psy chez les paras », p.89-90.

<sup>23</sup> Approche clinique, *Cas de la famille Lemerle*, et, en Annexe 3, *Approche psychanalytique, Cas de Richard P.*

## Type de discours

Quel type de discours nous est encore permis ?

Le risque de dire n'importe quoi vaut-il le risque d'avoir une écriture ennuyeuse ? Il existe des moyens de faciliter le discours sur les phénomènes psi : par exemple, Freud, discourant de la télépathie dans *Rêve et Occultisme* (1923, p.118) :

Permettez-moi maintenant, en vue de la communication que je me propose de faire, de laisser de côté le prudent petit mot de « prétendu » et de continuer comme si je croyais à la réalité objective du phénomène télépathique. Mais retenez bien que ce n'est pas le cas, que je ne me suis arrêté à aucune conviction.

Cette facilité laisse l'équivoque, or, ce qu'il nous faut, c'est plutôt éviter le bilinguisme : en effet, il est difficile de produire une description cohérente, nette et précise, avec l'oscillation permanente entre deux lectures contradictoires. Plutôt que d'en rester là, se contentant de suspendre au-dessus des discours des points d'interrogation, la solution choisie par B. Méheust fut celle-ci :

Nous souvenant que Wittgenstein assignait à la philosophie la tâche fondamentale de penser la réalité connue sur un fond de possibilités plus vaste, afin de permettre une description plus riche de cette dernière, il nous est apparu que la seule façon de sauter par-dessus l'habitus était de *poser* un réel qui le déborde, que la seule façon de ne pas nous perdre dans les oscillations entre les deux discours était de faire le choix de l'hypothèse la plus riche, étant étendu l'indécidabilité actuelle entre les deux thèses en lice. *Etant donné que le contraste ne tient pas de lui-même, pour les raisons qui ont été examinées, nous allons le faire tenir par une fiction heuristique.* (B. Méheust, t.I, 1997, p.80-81)

La théorie comme fiction, voilà une heuristique que Maud Mannoni<sup>24</sup> pense substantielle à la psychanalyse. Cela n'empêche cependant pas l'engagement affectif promis par un parcours modeste sur une voie de faits qui *excèdent*. Pour sortir le fait de son « emballage-cognitif » (de sa « forme *a priori* de l'expérience sensible » selon Kant), il faut sortir de la culture et de la société qui le marque. Un des collaborateurs de F. Laplantine, Richard Alouche, émet un tel cri cathartique d'épistémologie lorsqu'il se rend compte qu'il est « *frappé d'alignement* »<sup>25</sup>. Il décide donc « *unilatéralement* » de « *lever le siège* » pour exposer un témoignage « *hors des normes usuelles du pensable* » (comme le dira A. Brun, dans la sixième partie de cet ouvrage). Et cette parole qui fait face, remarque-t-il, n'équivaut pas à « rendre les armes », puisqu'après chaque « exposé pur et simple », l'analyse est reprise à propos d'autres aspects du phénomène étudié<sup>26</sup>.

A Freud ce relatif dernier mot suite à ses analyses de rêves télépathiques :

Vous avez vu sur des exemples que, par leur application, sont tirés au clair des états de faits occultes qui, sans cela, seraient restés méconnaissables. A la question qui vous intéresse certainement le plus, celle de savoir s'il est permis de croire à la réalité objective de ces découvertes, la psychanalyse ne peut répondre directement, mais le matériel mis à jour avec son aide donne au moins une impression en faveur de l'affirmative. Cependant, votre intérêt ne

<sup>24</sup> M. Mannoni, *La théorie comme fiction*, Seuil, coll. Le champ freudien, Paris, 1979.

<sup>25</sup> R. Alouche, « Le parcours du consultant », in *Un voyant dans la ville*, 1985, p.95.

<sup>26</sup> R. Alouche, *op.cit.*, p. 97.

s'arrêtera pas là. Vous voudriez savoir quelles conclusions autorise cet autre matériel, incomparablement plus riche, auquel la psychanalyse n'a aucune part. Je ne puis toutefois pas vous suivre jusque là, ce n'est plus mon domaine. (S. Freud, *Rêve et Occultisme*, p.129.)

Inspiré par toutes ces indications, j'ai de quoi ouvrir mon mémoire au matériel le plus excessif sans perdre de vue l'approche motivationnelle. C'est en élevant son niveau d'acceptation des faits que Freud a créé la psychanalyse, en ouvrant la porte au rêve, au lapsus, au mot d'esprit et à une logique du symptôme. A coup de « lever de siège » pour des analyses subséquentes, à l'aide de fictions heuristiques n'étant pas fantaisies, je pourrais démontrer l'intérêt de garder désunis « phénomènes » et « expériences » dans la pratique, sortant d'une « neutralité absolue » pour une « neutralité bienveillante » vis-à-vis des personnes hantées. Pardonnez-moi, dès lors, si je ne fais pas constamment l'effort de prendre du recul par rapport aux faits, en m'exécutant de prudence à la multiplication des guillemets et des « si... alors ». Au fil de l'énonciation, il serait éprouvant de maintenir la garde dans les zones frontières des phénomènes-limites. Extraites de leurs contextes, certaines de mes phrases révéleront forcément mes chutes d'apprenti funambule, mais j'espère que l'on regardera surtout cette position épistémologique symbolique, formalisée plus loin.

## Phénoménologie associée

Comme une « porte dans la face », je vais livrer d'une traite la phénoménologie que pense rencontrer le psychiste Charles Richet dans l'ouvrage où il parle de personne hantée :

« Voici comment Bozzano (après 374 cas méritants) décrit les phénomènes auditifs et visuels. (...)

« Les phénomènes auditifs sont des bruits sans cause apparente, depuis des coups de diverse intensité, jusqu'à des fracas de verres et de vaisselles brisées, chutes de meubles, portes et fenêtres s'ouvrant et se fermant violemment, roulements d'objets pesants, bruits de chaises. Souvent des pas, comme humains, cadencés, dans les corridors et les escaliers, froissements d'habits, cris lamentables, soupirs, sanglots, ou psalmodies liturgiques, chants divers et comme mélodies musicales.

« Il est probable que ces phénomènes, quoique mêlés d'objectivité, sont surtout subjectifs. Pourtant parfois ils sont entendus par plusieurs personnes. Dans maints cas authentiques, ces bruits sont donc franchement objectifs.

« Dans leur forme visuelle les phénomènes sont constitués par des manifestations lumineuses ou des apparitions de fantômes. Les manifestations lumineuses sont des lueurs qui éclairent les fantômes ou des lumières de forme indéfinie. Dans des cas très rares, une torche ou une lumière éclairante est dans les mains du fantôme.

« Les fantômes, sauf de rarissimes apparitions d'animaux, ont une forme humaine, vêtus des vêtements qu'ils portaient à l'époque de leur vie terrestre. Tantôt ils ont l'apparence parfaite de la vie, tantôt ils sont transparents et nuageux comme des ombres ; généralement ils semblent entrer par une porte, et poursuivre leur route jusqu'à une autre chambre, où ils disparaissent. Souvent ils naissent à l'improviste et se résolvent en vapeur, en passant à travers les murs et les portes closes. Tantôt ils marchent, tantôt ils sont comme suspendus dans l'air. Le plus souvent la période d'infestation<sup>27</sup> ne dure que peu d'années, quelques mois, et même quelques jours. Mais souvent la hantise se manifeste pendant une longue série d'années, avec de longues interruptions.

« L'arrivée du fantôme se révèle presque toujours par un vague sentiment d'horreur, la *sensation d'une présence*, coïncidant avec un souffle glacé : presque toujours ils semblent être totalement indifférents aux personnes vivantes qui sont là à les regarder. Parfois ils se livrent à quelque occupation domestique, parfois ils font des gestes désespérés. On observe de grandes différences dans leur allure ». (C. Richet, *Traité de métapsychique*, Payot, Paris, 1922, p. 719-720.)

Ce n'est point parce que je présente une telle liste que je place chacun de ses éléments au même niveau. Par exemple, les conditions des apparitions fantomatiques ne seront jamais autant évoquées que dans cette citation, en vue de soulager le sujet de questions existentielles, comme celles sur l'au-delà que sous-tend la question du fantôme. Dans mon expérience, chaque regard porté sur un élément isolé, ainsi que le reflet qu'il me renvoyait, me provoquèrent un douloureux étonnement. Ce n'est donc pas par sadisme que je lève cette enclume de phénomènes pour la suspendre entre guillemets au-dessus de mon discours, mais plus comme un Atlas supportant tout le poids de mon devoir, je tente d'éviter la vicieuse insertion de cette armée d'anguilles. J'annonce, en bloc, en clair, ce que d'autres allèguent, espérant ainsi montrer toute de suite l'honnêteté de ma démarche. Les éléments de cette liste n'ont en commun que leur antipathie par rapport aux normes de la vision rationaliste occidentale, mais Richet ne s'en sert pas non plus pour défendre une doctrine spirite. Au

---

<sup>27</sup> « *infestazione* » signifie hantise dans l'italien de E. Bozzano.

contraire, il se bat, comme la plupart des parapsychologues *contre* l'hypothèse des revenants<sup>28</sup> et ne refuse pas la dimension intra-psychique et inconsciente des phénomènes :

En certaines maisons, mais en général sans qu'il y ait de fantôme perceptible, il se produit des bruits, des mouvements d'objets, que nous ne pouvons expliquer rationnellement. Le plus souvent les phénomènes sont sous la dépendance d'une personne qui joue alors, peut-être sans le savoir et sans le vouloir, le rôle d'un médium. De même qu'un médium, dans une séance spiritique, fait que des meubles, des chaises, des boîtes à musique, se déplacent, de même les médiums (qui s'ignorent) des maisons hantées, font que les pierres tombent autour d'eux, et que des coups violents ébranlent les murailles. (Ch. Richet, *op.cit.*, p.754 ; je souligne)

Il y a déjà pour lui une place pour l'inconscient dans la médiumnité, comme le vérifiera entre autres N. Fodor, pris entre deux feux, dès lors qu'il travailla à faire reconnaître les théories psychanalytiques sur la sexualité dans une étude de « médiums ». Après, l'on pourra toujours protester à la manière du Dr. Victor E. Frankl, psychothérapeute viennois, qui pense « *qu'il existe dans l'homme une part de spirituel, mais cette part spirituelle a certes autre chose à faire que de lancer des vases à travers des pièces obscures* »<sup>29</sup>.

Si bien qu'il n'y a pas de quoi s'alarmer de ce sujet, car il n'a pas pour but d'affirmer une réalité qui pourrait se confronter avec la réalité établie mais bien une réalisation de désir, qui prouve l'efficacité (toujours locale) d'une croyance privée, si étrange ou stupéfiante soit-elle. Je n'irais pas, comme Richet, jusqu'à affirmer les faits sans les théories, ni n'irait, pour autant, récuser son travail. Tout au plus me permettrai-je d'adapter ce mot de Max Texier : « *son œuvre s'achève en falaise* ». Ce rapport reste pourtant scientifique, parce qu'il pose un maximum de questions, en curieux. Bien que le sujet cible une « inquiétante étrangeté », je pense que la psychologie nous a habitué à côtoyer ces univers sans repères, comme celui de la folie, sans fondre nous-mêmes dans la perte. Certes, voici un labyrinthe, mais si on relève les manches et que l'on tâte les murs, des avancées sont toujours possibles. Et si l'on conserve rigoureusement la même attitude, qui est ici de garder tout du long le support de l'approche clinique, on devrait bien pouvoir en trouver la sortie.

---

<sup>28</sup> Par exemple, il fait deux commentaires corrosifs dans son traité de métapsychique sur cette hypothèse (p.720 et p. 775) : « *Souvent ce sont des causes insignifiantes qui paraissent avoir déterminé le revenant à revenir. En tout cas, il a une bien singulière mentalité, ce revenant ; il jette des pierres, casse des bouteilles, ouvre violemment les portes. Il est franchement inepte, et d'une ineptie qui tient plus de l'animal que de l'homme. Puisque l'intelligence a disparu avec le cerveau, et que le corps a disparu avec la putréfaction, comment le défaut peut-il revivre, même sous cette forme fantomale nuageuse ? Nous avons vu plus haut que l'identité des esprits avec tels ou tels morts – ce qui implique la survie humaine – était bien difficile à accepter, même avec des preuves très fortes en apparence, comme celles de Raymond Lodge et de Georges Pelham. Combien sont plus faibles, plus fragiles, les rares preuves d'identité données par les revenants !* » ; « (...) qu'on ne fasse pas état de la ressemblance des sentiments et des raisonnements constatés dans certains cas, puisque, dans beaucoup de cas, et les plus nombreux, toute ressemblance fait outrageusement défaut. Les personnalités des morts s'attachent à des facéties ridicules, se complaisent à des jeux de mots puérils, procèdent par des assemblages de sonorités qui sont voisines des calembours. Je ne sais qui disait : « *Si la survie doit consister à avoir l'intelligence d'un désincarné, j'aime mieux ne pas survivre.* » » On peut encore rajouter ce mot du Dr A. Cuénot lors du rapport sur l'épisode d'Arcachon : « *Dans toutes leurs interprétations, les spirites se sont toujours heurtés à cette difficulté : là où l'observateur attentif ne trouve aucun coupable, eux en trouvent deux, le médium et l'esprit. Il y en a un de trop.* » (Revue Métapsychique, 1966, p. 93)

<sup>29</sup> H. Bender, *Etonnante parapsychologie*, (sous la dir. de R. Chauvin), Culture, Art et Loisir : Paris, 1973, p.24 ; original : *Verborgene Wirklichkeit*, Walter Verlag AG, 1973.

## Position symbolique

### Multiplés perspectives :

Afin de construire une position clinique adaptée au terrain de la personne hantée, il faut déjà apprendre que, sur un même événement, plusieurs positionnements sont possibles. Pour cela, servons-nous de ce souvenir-écran, du voyage en Amérique en 1909 de Freud, Jung et Ferenczi. Dès l'entrée du port de New York, Ferenczi est pris de vomissements : serait-ce quelque chose qu'il a mangé ? Freud dira : « C'est quelque chose qu'il a pensé. » Jung en revanche affirmera : « C'est quelque chose qu'il pense avoir mangé. » Mais quand Freud et Jung vomissent à leur tour, Ferenczi déclarera : « C'est sûrement quelque chose que *moi* j'ai mangé ! »

Nous avons là, en dehors du comique de la situation, quatre attitudes par rapport au malaise de Ferenczi :

- la position réelle : la cause du malaise est à chercher dans la digestion d'un certain aliment.
- la position imaginaire de Freud : la raison du malaise est une pensée.
- la position symbolique de Jung : la raison du malaise est cette fois-ci la pensée se rapportant à un éprouvé réel.
- l'efficacité symbolique<sup>30</sup> selon Ferenczi : la métaphore d'un réel opère sur l'ensemble psychosomatique des témoins.

Historiquement, l'histoire de la psychanalyse est indissociable de l'évolution de sa position clinique. Quand Freud abandonne sa *neurotica* de médecin pour assurer la primauté au fantasme, beaucoup s'accordent à y reconnaître une révolution clinique. Néanmoins, les critiques ont abondé pour montrer quels sont les probables défauts de cette position imaginaire. Parmi eux, nous renvoyons à ses compagnons Jung et Ferenczi, mais aussi à Abraham et Torok, et enfin sur Nachin<sup>31</sup> qui classe plusieurs préjugés courants dont la psychanalyse pourrait se dégager pour assurer son renouveau.

### Trois préjugés courants :

- Le préjugé de la théorie d'un symbolisme général des productions psychiques :

Des contradictions internes affectent l'œuvre de Freud concernant la recherche des significations personnelles du rêve et l'idée d'une symbolique universelle des rêves (sexuelle pour Freud, mais aussi mythique pour Jung). Ainsi, le rêve est sensé tout dire de la vie imaginaire, et avec la magie d'une clef des songes, l'ensemble des images devrait réintégrer la pensée narrative. Le hasard serait exclu des processus intérieurs, vouant ainsi tout récit de rêve à être interprétable en soi. Cette position imaginaire, non sans conséquence sur la méthode de cure, se moule complètement à ce désir de connaître le réel par la conversion de l'imaginaire, donc d'une clinique freudienne basée sur « l'amour partagé pour la vérité ».

---

<sup>30</sup> En référence à l'« efficacité symbolique » de C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958.

<sup>31</sup> C. Nachin, « *Du symbole psychanalytique dans la névrose, la crypte et le fantôme* » (Essai de synthèse clinique et métapsychologique à partir des découvertes de Nicolas Abraham et de Maria Torok.) in : S. Tisseron et al., *Le psychisme à l'épreuve des générations* (Clinique du fantôme), Dunod, Paris, 1995, p. 61-65.

- Le second préjugé concerne la méconnaissance du rôle du tiers social dans la vie et dans la cure.

Après avoir attribué l'hystérie à la séduction de l'enfant par un adulte, Freud a eu le souci de marquer l'autonomie de la vie psychique par rapport à la réalité dite externe ou objective, mais il ne sortira jamais de l'oscillation entre reconnaître les souvenirs évoqués par les patients comme les traces de faits réels du passé ou les considérer comme de purs fantasmes. Il finira par trouver une pseudo-solution véritablement ingénieuse en disant que la réalité psychique – le fantasme – serait la trace d'une réalité préhistorique. (Nachin, op.cit. p. 63).

En donnant la priorité aux fantasmes au détriment de la réalité, la psychanalyse découvre la vie fantasmatique et son importance, sur lesquelles viennent s'inscrire des configurations infantiles qu'elle peut remanier. Mais la psychanalyse accuse deux pertes : elle néglige la vie de leur patient au-delà de l'enfance, et elle néglige la problématique des traumatismes concrets ; ce dernier point nous conduit au troisième préjugé :

- Le troisième préjugé est celui de l'archaïsme.

Il s'applique dans la négligence des traumatismes survenant tout au long de la vie (même si on admet que ceux qui se produisent au cours de la première enfance sont souvent les plus importants parce qu'ils frappent un psychisme en cours de constitution.) Ce préjugé semble être notamment à l'œuvre dans la théorisation de l'inquiétante étrangeté, où toutes les causes de ce sentiment sont déplacées du contexte actuel à l'effet du matériel archaïque (cf. plus loin : *Freud et l'inquiétante étrangeté*).

### Une voie du renouveau :

Suite à cet état de faits auto-critique, on s'attendrait à une réaction. Elle vient entre autres par Abraham et Torok qui envisagent de prendre une position symbolique dans la clinique :

*Une telle conclusion implique déjà le programme de toute science dialogique : une « chose » ou un « vécu » étant donné (texte du symbole), il s'agit de rétablir le fonctionnement qu'ils impliquent et la genèse à laquelle celui-ci renvoie. La question fondamentale qui demande réponse est celle-ci : A quel point de vue dois-je me placer pour que les faits objectifs et subjectifs se révèlent à moi comme opération symbolique intégrale considérée au moment de sa genèse ? Ou encore : Comment ramener un phénomène au symbolisme motivé sous-jacent ? (Abraham & Torok, *L'écorce et le noyau*, p. 34.)*

Il est vrai qu'Abraham et Torok traitent d'une clinique où les matériaux se présentent dans une symbolisation bloquée que Nicolas Abraham appelait « *le symbole du non-symbolisable* », mais nous verrons plus tard n'être pas trop éloignés de notre propos<sup>32</sup>. En reconnaissant un certain conflit psychique au centre du problème, et en observant l'horizon d'un fonctionnement dans le réel de l'individu, Abraham et Torok se rendait bien compte que le chemin le plus efficace pour aménager le conflit au fonctionnement, l'imaginaire au réel, passait par l'introduction d'un instrument d'itération, dont ils mettent ensuite en évidence le caractère symbolique. Le raisonnement complexe est compacté page 34 :

---

<sup>32</sup> Même si l'écart sera fait avec l'approche transgénérationnelle, voir Annexe 6.

Si tout symbole dérive de fonctionnement symbolique reste à savoir dans quelle mesure tout fonctionnement est de nature symbolique en général ? L'idée même de fonctionnement implique *l'itération actuelle ou potentielle*. Que veut dire dès lors constituer un fonctionnement, c'est-à-dire un itérable ? Cela veut dire : constituer *ce par quoi* l'itération pourra avoir lieu, en d'autres termes, *son instrument*, sa condition nécessaire. Or, précisément *pour qu'un fonctionnement nouveau* (toujours issu de fonctionnements inhibés comme l'on sait) *puisse s'instituer, il faut que son instrument d'itération comporte de quelque manière le conflit initial*. Néanmoins l'instrument d'itération *n'est pas* ce conflit, il en tient lieu. Il n'est pas non plus l'intégralité du fonctionnement nouveau, il en est la *condition de possibilité* ou le *motif suffisant*. Cette analyse succincte suffit à mettre en évidence le caractère symbolique de tout instrument d'itération exigé par tout fonctionnement quel qu'il soit. (*Ibid.*, p.34)

Dégageons à présent ce que nous entendons par une position symbolique. Principalement, elle passe, pour le thérapeute, par sa capacité à supporter le conflit initial. Cela pourrait correspondre à la neutralité bienveillante d'une écoute, une sorte de « chambre froide » impersonnelle où les fantasmes individuels suscités par les conflits intérieurs peuvent être « entreposés » ; mais c'est en fait un petit peu plus. L'écoute des fantasmes doit se personnaliser dans la participation au dialogue, devenir itérative, et faire de l'Imaginaire *une* des sources du sujet. L'autre source étant l'écoute du Réel ouvert au champ des possibles, en dépassant par la complexité la confusion entre réalité et fantasme. Ainsi, on commence à s'intéresser de manière équivalente aux traumatismes infantiles et aux traumatismes survenant tout au long de la vie ; le tiers social est invité à jouer un rôle clef dans la compréhension de la problématique individuel, et dans son dépassement par une espèce de rituel nécessairement collectif impliquant le changement au moins attitudinal de toute la communauté autour du sujet<sup>33</sup> ; enfin, une place thérapeutique est donnée aux objets réels, compris en eux-mêmes pour leur nature (comme pour T. Nathan, B. Latour, D.W. Winnicott, etc.).

### Symbolique des hallucinations :

Enfin, perdre ce préjugé délimitant la position imaginaire sans retomber dans la position réelle du médecin, cela pourrait aussi s'appliquer par la déconsidération, pour le clinicien, du terme d'« hallucinations ». Certes, il pourra continuer à être un outil métapsychologique important, mais il devrait cesser d'être ce fourre-tout où une culture donnée à un moment donné range ce qui, alors, n'est pas supposé appartenir à « La Réalité ». Le discours que Freud<sup>34</sup> a maintenu dit que « *la relation analytique repose sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire la reconnaissance de la réalité, en excluant tout faux semblant et toute tromperie* ». Mais qu'est-ce que le clinicien peut connaître d'une réalité sur laquelle nul ne s'accorde ? En vérité, si la réalité est donnée suite à un consensus initié par la Big Science, laquelle ne reconnaît aucune subjectivité ou aucun inconscient dynamique comme évidents, sur quelle relation analytique aboutirons-nous en suivant ce genre de précepte ?

De plus, tout ce qui constitue le corpus scientifique ne fait pas forcément partie de la culture de chacun. Dans un de ses livres à versant populaire<sup>35</sup>, le physicien et parapsychologue W.

---

<sup>33</sup> Voir à ce sujet les « rites de passage » repris en psychothérapie institutionnelle par E. Dessoy, *L'homme et son milieu* (« Etudes systémiques »), Université catholique de Louvain et Université de Liège, 2003-2004.

<sup>34</sup> S. Freud, « Die endliche und die unendliche Analyse », in *Studienausgabe*, XI, p. 387-388.

<sup>35</sup> W. v. Lucadou & M. Poser, *Geister sind auch nur Menschen*, Herder Spektrum, Freiburg, 1997, traduction personnelle.

von Lucadou nous donne plusieurs exemples où le praticien qui ne prendrait pas la peine de s'informer serait facilement pris au piège :

- Entre autres exemples, celui de cette femme qui, après une séparation d'avec son concubin suivi de l'accident de voiture de son fils, se met à écouter des cassettes pour se détendre, et entend des voix sur la bande qui n'appartiennent manifestement pas à la musique : « *des voix fantomatiques, comme une musique d'une autre sphère, parlant légèrement dans leurs barbes dans une langue incompréhensible* ». Surprise et déconcertée, elle se renseigne, et est orientée d'abord vers un psychiatre, car « *elle aurait des sortes d'hallucinations qu'elle n'est pas en mesure de comprendre dans la mesure actuelle des choses* », et vers la T.C.I. (Trans-Communication Instrumentale, où une personne dite « médium » pratique un supposé contact avec les défunts). Elle choisit préférablement de dire la vérité au psychiatre, et reçoit une prescription pour un médicament contre la schizophrénie. Lucadou demande alors d'écouter la cassette pour savoir si ces soi-disantes voix constituent un phénomène psychologique ou physique. Il entendit effectivement des voix, assez faibles, n'ayant catégoriquement rien à voir avec la musique, puis il mit en évidence un défaut technique : la bande magnétique s'était déformée par frottement lors de manipulations sans mauvaises intentions de cette femme, et l'autre trace audio se déroulait à l'envers pendant qu'une des faces étaient en lecture. (Lucadou, *Ibid.*, p.18-19)
- Un homme s'adressa à Lucadou parce qu'il entendait une faible voix dans sa cuisine quand il mettait sa bouilloire sur la plaque de cuisson. Malgré l'agitation de cet homme, le cas fut réglé par téléphone : Lucadou lui suggéra de regarder autour de son appartement en quête d'un émetteur d'onde moyenne – qui fut effectivement trouvé – lequel permettait d'expliquer ce phénomène électromagnétique changeant une bouilloire en radio rudimentaire. Lucadou insiste bien sur le fait que la majorité des gens, s'ils s'étaient trouvés dans la même situation, se serait crû devenir fou d'entendre ainsi des voix, et auraient cherché de l'aide à l'extérieur (*Ibid.*, p.28-29)

Il va contre notre intérêt de généraliser le diagnostic d'hallucination. En effet, dans ce que Abraham et Torok mettent en place, il faut révéler les faits comme des « *opérations symboliques intégrales* », et cela fonctionne dans les deux sens : un fait, dans cette optique clinique, n'est ni totalement subjectif, ni totalement objectif. Subséquemment, « *l'exigence intrinsèque d'un symbole est d'opérer sans jamais s'accomplir* » (p.40). Il n'y a plus de bienveillance à l'égard de la vérité du sujet qui doit ensuite être résorbée par l'amour de la vérité scientifique. Ce qui subsiste, c'est la constitution d'un lieu instrumental qui soit la condition de possibilité pour que le sujet puisse advenir, mais qui ne possède ni la propriété de reconnaître, ni celle d'exclure. Sans m'en prendre à l'érudition scientifique des différents cliniciens, une position épistémologique de fermeture qui, en dehors des mathématiques pures, décrète ce qui est possible et impossible, est résolument intenable (dixit le physicien Arago), autant pour un scientifique que pour un praticien. « *L'analyse a son domaine de travail qu'il ne doit pas quitter* », dit Freud, et ce n'est pas un domaine où le jugement s'applique sans gêner l'éthique.

#### Respect de la dissociation :

Il faut respecter cette condition humaine qui subit certains fantasmes trop chargés d'affect pour être refoulés, et trop ego-dystones pour être reconnus comme subjectifs, c'est-à-dire

comme appartenant au Soi. En un mot, il faut respecter la tendance à la dissociation, au discours parallèle de la « *ventriloquie* » (comme disent Abraham et Torok, 1978), et particulièrement chez la personne hantée, dans laquelle elle constitue, comme nous allons le rencontrer, le conflit initial sur lequel s'ouvre ce lieu de dialogue. Ainsi, d'une façon ou d'une autre, elle parlera d'elle en exposant une phénoménologie externe, et « le murmure des murs » sera également une forme subvertie de son dire. Par leurs discours, les personnes hantées deviennent « *transréalistes* », au sens où l'entend Pascal Le Maléfan (1986) ; par conséquent, à nous de nous appuyer sur ce transréalisme, sur le modèle du « *playing* » winnicottien.

### De l'extérieur :

La position symbolique s'impose pour permettre à tout thérapeute de faire le même travail, sans dépendre des informations déjà briguées dans le réel ou l'imaginaire, et des propres croyances de celui-ci. Qu'il soit possible ou pas d'enquêter sur l'objectivité ou la subjectivité d'un fait, comme par exemple sur l'existence affirmée d'un inceste, le clinicien analyste doit véritablement renoncer à un tel travail. De plus, quand la détermination est déjà faite par d'autres, le travail du clinicien ne s'arrête pas pour autant : il n'a pas plus d'intérêt à choisir d'écouter seulement les fantasmes en délaissant les faits, seulement l'archaïque en délaissant le reste de la vie, seulement les signifiants en occultant les signifiés, etc.

Dans le cadre de la hantise, des croyances indélogeables sont répandues chez toutes les personnes impliquées ainsi que dans la société qui observe, et tous donneront un avis, d'ordinaire naïf et stéréotypé, sur la réalité de l'étrangeté des phénomènes ou sur la réalité d'une fraude. De Fodor à Machado, les cliniciens insistent sur le fait qu'il ne doit pas y avoir pour eux de baisse d'intérêt quelque soit la situation, tant que celle-ci comporte des parlêtres. Voilà de l'extérieur la position symbolique.

### De l'intérieur :

De l'intérieur maintenant, Freud nous parle dans un langage à replacer dans un contexte hautement abstrait :

L'analyse a son domaine de travail qu'il ne doit pas quitter, l'inconscient de la vie animique. S'il voulait, pendant son travail, guetter des phénomènes occultes, il courrait le danger de ne pas voir tout ce qui est plus proche de lui. Il y perdrait sa non-prévention, son impartialité, son absence de toute attente, qui ont constitué une part essentielle de son armement et de son équipement d'analyste. Si des phénomènes occultes s'imposent à lui de la même façon que d'autres, il ne les évitera pas plus qu'il n'évite les autres. (Freud S., *Psychanalyse et télépathie*, 1921, in Œuvres Complètes volume XVI, 1921-1923, PUF, Paris, p. 103, N.S.)

Et c'est à ce point de chute qu'il faut aboutir : être neutre sans paraître vide et démuné.

Comme le dit C. Nachin, « *les difficultés que nous venons de recenser et celles qui nous échappent sûrement ne doivent pas nous décourager d'approfondir le problème de manière à aborder notre travail avec les outils conceptuels les plus fins et les plus variés possibles, tout en conservant notre capacité de nous laisser surprendre par l'inconnu.* » (op.cit., p. 64)

## Un programme freudien

Je pense effectivement qu'une bonne partie de la conception du monde mythologique, qui s'étend largement jusque dans les religions les plus modernes, n'est rien d'autre que de la psychologie projetée dans le monde extérieur. La connaissance obscure (pour ainsi dire la perception endopsychique) de facteurs d'états de choses psychiques de l'inconscient se reflète – il est difficile de dire les choses autrement, il faut ici s'aider de l'analogie de la paranoïa – dans la construction d'une réalité suprasensible, qui doit être retransformée par la science en psychologie de l'inconscient. On pourrait se faire fort d'analyser de cette façon les mythes du paradis et du péché originel, du bien et du mal, de l'immortalité et d'autres du même genre, de convertir la métaphysique en métapsychologie. (S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1967, p. 276, N.S.).

Dans ce passage très connu de l'œuvre freudienne, il est invoqué ouvertement le mécanisme de projection dans l'environnement au sens large, construisant une réalité contingente où le travail analytique est non seulement possible, mais pris dans son plein emploi. Ce sont des éléments qui nous semblent intuitivement appartenir à la personne hantée, et à son « animisme »<sup>36</sup>. L'étude de la hantise, envers laquelle nous n'avons *a priori* qu'une connaissance obscure, une perception endopsychique, se prête bien au jeu de la conversion métapsychologique. Toutefois, au premier lieu des motivations, il faudrait déjà voir si les discours sur la hantise sont complètement des mythologies irrationnelles, s'ils abondent dans une métaphysique véritablement hors de portée de l'empirisme. Le fait – que nous verrons – qu'une personne puisse se déclarer hantée contre l'avis de ses proches, et même contre son propre scepticisme, semble dégager la hantise d'un véritable réseau mythologique.

A ce gigantesque programme freudien, nous pourrions non sans cynisme faire correspondre cette réponse de Carl Gustave Jung à un questionnaire soumis en juin 1960 en vue d'une enquête sur « l'avenir de la parapsychologie » par *l'International Journal of Parapsychology* de New-York<sup>37</sup> :

- Pouvez-vous me dire quelque chose sur la signification psychologique de certains phénomènes paranormaux ?
- [Réponse de C.G. Jung :] La signification psychologique des événements parapsychologiques n'a guère été étudiée jusqu'à présent.

Un demi-siècle après Freud, Jung vient confirmer ici ce qui nous a sauté aux yeux dans les prémisses de notre recherche : nous débarquons sur un terrain quasiment désertique. Si nous avions dû nous contenter de la revue de littérature psychologique ou psychanalytique, nous aurions même pu passer à côté des travaux sur la hantise des psychanalystes N. Fodor, G. Caratelli, D. Si Ahmed, etc., qui n'y ont que la place qu'ils se sont faites eux-mêmes.

Notre premier pas consistera tout de même à chercher dans l'œuvre freudienne les prémisses fondamentales appuyant notre analyse, et que nous pensions trouver dans l'étude freudienne de l'inquiétante étrangeté. Sur ce chemin, nous obtiendrons les éléments nécessaires à la définition de la personne hantée.

---

<sup>36</sup> J. Laplanche et J.-B. Pontalis semble aussi lier, dans ce passage de Freud, projection et animisme, dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse*, p.346, à l'entrée « Projection ».

<sup>37</sup> Enquête publiée en 1963. Source : C.G. Jung, *Synchronicité et Paracelsica*, Albin Michel, Paris, 1988, p.306.

## Freud et l'inquiétante étrangeté

S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres textes*, Gallimard, coll. Folio bilingue, trad. française 1985, présente édition 2001.

Dans le texte sur l'« Inquiétant » (1919), traduit par Marie Bonaparte dans l'expression qui avait déjà cours d'« Inquiétante étrangeté », l'entreprise freudienne va venir questionner une thématique qui nous paraît parallèle à la nôtre :

On peut maintenant s'engager dans deux voies : rechercher quelle signification l'évolution de la langue a déposée dans le mot *unheimlich*, ou bien compiler tout ce qui, dans les personnes et les choses, dans les impressions sensorielles, les expériences vécues et les situations, éveille en nous le sentiment de l'inquiétante étrangeté, et inférer le caractère voilé de celui-ci à partir d'un élément commun à tous les cas. Je tiens à révéler tout de suite que les deux voies conduisent au même résultat, à savoir que l'inquiétante étrangeté est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier. (p. 31, je souligne.)

Nous ne dirons pas que le mot *unheimlich* signifie hantise : ce serait trop facile, trop souvent on l'a déjà galvaudé avec des significations passe-partout. Néanmoins, en substituant dans le texte « poltergeist » à « *unheimlich* » et « hantise personnelle » à « inquiétante étrangeté », nous obtenons une possibilité de parcours pour notre questionnement. Première voie : problématiser les significations historiques du poltergeist ; Second chemin : recherche exhaustive dans la clinique puis synthèse théorique autour de ce thème. Comme pour Freud, ces deux sentiers se rejoignent, à l'endroit où, à partir d'un élément commun à tous les cas, le caractère voilé du poltergeist sera libéré.

Par la première voie, Freud cueille quelques significations intéressantes : l'*unheimlich* est ce qui met mal à l'aise, ce qui suscite une épouvante angoissée (p.35), ce qui devrait rester dans le secret, dans l'ombre, et qui en est sorti (p. 47). Que la définition de l'*unheimlich* s'écarte du sens de la hantise, l'étude étymologique de Freud semble le nuancer :

Ce qui paraît au plus haut point étrangement inquiétant à beaucoup de personnes est ce qui se rattache à la mort, aux cadavres et au retour des morts, aux esprits et aux fantômes. Nous avons d'ailleurs vu que nombre de langues modernes ne peuvent pas du tout rendre notre expression : une maison *unheimlich* autrement que par la formule : une maison hantée. Nous aurions pu à vrai dire commencer notre investigation par cet exemple, peut-être le plus frappant de tous, mais nous ne l'avons pas fait parce que ici l'étrangement inquiétant est trop mêlé à l'effroyable et est en partie recouvert par lui. (p.99)

L'étymologie nous précipite directement dans la hantise. Plus étonnant encore, Freud nous pousse à la stupeur devant cet exemple « *peut-être le plus frappant de tous* ». Sauf que Freud se dérobe à ce qui aurait pu constitué le juste départ d'une étude de l'inquiétante étrangeté, et ceci en prétextant un trop gros confluent d'effroi, trop difficile à démêler, trop difficile à extraire, et peut-être devant lequel ploient la curiosité et le courage de Freud lui-même. Nous retrouvons la situation de la marquise du Deffand : « *Je ne crois pas aux fantômes, mais j'en ai peur.* » Le travail du scientifique s'arrête-t-il au domaine effrayant ? En ce qui nous concerne, et sans témérité mal placée, nous pensons avoir pris connaissances d'études et d'outils nous permettant de prolonger sereinement l'investigation freudienne de l'inquiétante étrangeté dans ce qui en constitue son exemple le plus parlant : la hantise. Si Freud en a

presque fait un *signifiant énigmatique* (l'expression est de Jean Laplanche) de la psychanalyse, c'est bien que celle-ci doit en trouver le code.

Tout au long de son texte, Freud cheminera sur la seconde voie pour passer en revue les personnes et les choses, les impressions, les événements et les situations qui sont à même d'éveiller en nous le sentiment d'inquiétante étrangeté avec une force et une netteté particulières. Sa première référence est déjà la plus intrigante :

E. Jentsch a mis en avant comme cas privilégié la situation où l'on « doute qu'un être apparemment vivant ait une âme, ou bien à l'inverse, si un objet non vivant n'aurait pas par hasard une âme » ; et il se réfère à ce propos à l'impression que produisent des personnages de cire, des poupées artificielles, et des automates. Eh bien, sans être pleinement convaincu par ce développement de l'auteur, nous le prendrons comme point d'appui de notre propre investigation. (p. 53)

A bien comprendre les motifs jentschiens, on est en proie à l'inquiétante étrangeté lorsque l'on distingue l'âme de la vie, doutant de leur unité. Il faut donc bien passer par l'animisme pour nimer de magie et de spiritualité notre réalité physique, comme dans la phénoménologie représentée dans la hantise : les objets pourraient agir, et les non-vivants ou les démons sans âme pourraient s'animer. A l'envers, c'est-à-dire du point de vue du sujet, cette diffraction est induite par un doute sur ses propres capacités à rallier son principe vivant et son « principe voulant » dans une même entité, par exemple lorsque l'on se sent automate, statue de cire, ou même théâtre artificiel de notre existence.

Si un tel doute creuse de manière normale l'inquiétante étrangeté, divisant par là même l'âme et la vie des choses, alors peut-être que ces concepts d'âme et de vie sont donnés comme détachables par un doute vraisemblablement aussi fondamental que le doute cartésien, et qu'ainsi les idées de fantôme, de démonologie et de télékinèse entrent logiquement dans les représentations humaines. En remontant ce doute à l'origine, l'on pourrait accoucher d'une philosophie de l'irrationnel, et dont le premier principe serait : « Je m'anime, donc je vis ». Ce principe n'est pour nous, modernes occidentaux, pas très parlant, mais peut-être que le concept de *présence*, développé par Ernesto De Martino<sup>38</sup> au contact ethnologique du magisme des sociétés primitives, serait plus à même de rendre compte de l'animation de l'âme. Au même titre que Freud, nous y voyons clairement là une piste à ne pas perdre de vue.

### Le double :

Plus loin, Freud rapprochera l'inquiétante étrangeté du motif du double (*Döppelgänger*), ou quand le sujet témoigne de sa rencontre avec un autre lui-même, comme dans *le Horla* de Maupassant. Le double constitue un problème complexe ; Mach, en philosophie analytique en a même fait la substance d'un paradoxe : « l'universitaire décati » :

Ernst Mach monte dans un tramway à Vienne et se dit, au sujet d'un homme qu'il voit dans le wagon : « Qui est ce vieil universitaire décati ? » Il découvre soudain que l'homme qu'il désigne est lui-même, se reflétant dans un miroir. De qui exactement a-t-il parlé ? (in : Pascal Engel, *La dispute* (Une introduction à la philosophie analytique), Les Editions de Minuit, Paris, 1997, p. 154.)

---

<sup>38</sup> Pour qui le poltergeist n'incarnait rien de moins qu'un « *drame existentiel* ».

Du point de vue de la parole du sujet, il y a une conflictualité notoire entre l'avant et l'après découverte du reflet, comme une division instantanée, phénoménologique, répercutant l'énigmatique division structurale, numineuse.

A l'endroit de cette réflexion parallèle, nous allons intercaler un passage doré de l'éthique de recherche de Freud, qui s'appliquait dans le texte au sentiment d'inquiétante étrangeté, mais qui nous semble également convenir à l'apparition du motif du double :

Il ne peut plus être ici question d'une « incertitude intellectuelle » : nous savons désormais qu'il ne s'agit pas de nous présenter les élucubrations fantasmatiques d'un fou, derrière lesquelles nous pourrions reconnaître, au nom de quelque supériorité rationaliste, les choses telles qu'elles sont, et... l'impression d'inquiétante étrangeté n'a pas le moins du monde diminué du fait de cet éclaircissement [note : l'opticien Coppola est bien l'avocat Coppélius et, du même coup, l'Homme au sable]. La notion d'incertitude intellectuelle ne nous est donc d'aucun secours pour la compréhension de cet effet d'inquiétante étrangeté. (*Ibid.*, p. 67)

Ce passage nous apprend que l'éclaircissement par l'authentification des expériences ne diminue pas les impressions d'étrangeté, comme si ce sentiment dépassait le Réel. Quant à la démarche clinique, Freud nous rappelle que l'on ferait bien, si ce n'est déjà fait, de se débarrasser de nos préjugés des Lumières et de nos concepts inadaptés. Sans détailler le reste de son étude, nous reprendrons tout de même ses dernières considérations :

(...) on peut faire endosser au double non seulement ce contenu qui heurte la critique du moi ; on peut lui attribuer aussi toutes les possibilités avortées de forger notre destin auxquelles le fantasme veut s'accrocher encore, et toutes les aspirations du moi qui n'ont pu aboutir par suite de circonstances défavorables, de même que toutes les décisions réprimées de la volonté, qui ont suscité l'illusion du libre arbitre. (*Ibid.*, p. 81)

Cela nous permet de voir que la figure du double vient combler diverses demandes dans son contexte d'inquiétante étrangeté, elle vient *agir par compensation* et *parler à notre place*, dans cette ventriloquie également efficace dans la hantise personnelle. Toutefois, dans sa démarche visant à faire des liens avec la psychopathologie, Freud doit reconnaître qu'il n'arrive pas à épuiser la variété des tableaux stimulés par l'étrange ; l'inquiétante étrangeté, c'est encore autre chose :

Cependant, après avoir considéré la motivation manifeste de la figure du double, nous sommes obligé de nous dire que rien de tout cela ne nous rend intelligible le degré extraordinairement élevé d'inquiétante étrangeté qui s'y rattache, et notre connaissance des processus psychiques pathologiques nous autorise à ajouter que rien dans ce contexte ne saurait expliquer l'effort défensif qui le projette en dehors du moi comme quelque chose d'étranger. Le caractère d'inquiétante étrangeté ne peut en effet venir que du fait que le double est une formation qui appartient aux temps originaires dépassés de la vie psychique, et qui du reste revêtait alors un sens plus aimable. (*Ibid.*, p. 81)

Foncièrement, Freud se débat avec l'explication de ce schisme entre le moi et ce corps étranger, sans pouvoir faire autre chose que d'en récuser la nature actuelle. Si un double est perçu, c'est seulement parce que sa venue est incompatible avec le contexte psychique du moment ; il n'est pas perçu dans la continuité des autres éléments du moi, et c'est pour cela que, bien que ne pouvant être autre chose que moi-même du fait qu'il accompagne consciemment le sujet, son apparence le maquille en un double distant. Ainsi, l'inquiétante étrangeté serait la conséquence de ce retour de l'archaïque.

François Roustang, en s'appuyant sur les travaux d'Otto Rank, lie même le double au thème de l'infantile, évoquant le double dans son rapport au narcissisme primaire et au moi originaire non encore séparé du monde :

*Le double serait un système de protection contre la destruction du moi. « L'âme « immortelle » était vraisemblablement le premier double du corps », une psyché, disait Rank, dont le royaume est le monde des rêves. Lorsque la phase primitive de développement est dépassée [note : passage du narcissisme primaire au secondaire, ou abandon de l'animisme et de la toute-puissance des pensées sensés produire un sentiment d'étrangeté], le double change de signe ; il n'est plus l'assurance de survie, mais le précurseur inquiétant de la mort. (F. Roustang, *L'influence*, éd. de Minuit, coll. « Critique », Paris, 1990, p.124.)*

Un double protecteur mais aux caractéristiques oniriques méconnues, qui pourrait ainsi changer de signe, et devenir un double agresseur : cela ressemblerait finalement à un scénario psychopathologique dans lequel la hantise aurait sa place, en tant que contrepoint transitionnel au développement narcissique de tout individu, de l'infantile à l'adulte. C'est d'ailleurs dans cette voie que théorise C.G. Jung, avec la notion de complexe, détournée très rapidement dans le public dans son acception « que l'on a des complexes » ; une connaissance moins répandue, mais qui n'en a que plus d'importance théorique selon Jung, est que des complexes peuvent « nous avoir » :

Le complexe est un facteur psychique possédant, d'un point de vue énergétique, une potentialité qui prime par moments celle de l'intention consciente (...). En fait, un complexe actif nous plonge un temps dans un état de *non-liberté*, de pensées obsédantes et d'actions contraignantes, état qui relève sous certains rapports de la notion juridique de *responsabilité limitée*.

Qu'est donc, scientifiquement parlant, un « complexe affectif » ? C'est l'image émotionnelle et vivace d'une situation psychique arrêtée, image incompatible, en outre, avec l'attitude et l'atmosphère conscientes habituelles ; elle est douée d'une forte cohésion intérieure, d'une sorte de totalité propre et, à un degré relativement élevé, *d'autonomie* : sa soumission aux dispositions de la conscience est fugace, et elle se comporte, par suite, dans l'espace conscient comme un *corpus alienum*, animé d'une vie propre. (...) (C.G. Jung, Leçon inaugurale prononcée à l'Ecole polytechnique fédérale le 5 mai 1934, sous le titre littéral : *Considérations générales sur la théorie des complexes*, in *Les Transparents*, anthologie par F. Favre, coll. La Parapsychologie, éd. Tchou/Laffont, 1978, p.262.)

L'*inéduicable* complexe est une très bonne façon de concevoir le double, surtout que Jung l'utilise également pour expliquer la hantise en parlant d'extraterritorialité du complexe autonome, mais c'est une conception encore très descriptive. Le lien entre le double qui s'anime et l'inquiétant est formulé ainsi par Jentsch :

Le passage de l'inanimé à la vie était (chez les enfants) une expérience quotidienne. C'est sans doute parce que les adultes que nous sommes ignorent en eux le vivant et veulent camper sur le terrain de la maîtrise, et donc de l'automate, que ce passage devient angoissant. (Cité par F. Roustang, *op. cit.*, p.124.)

J'aimerais toutefois, si l'on me le permet, donner une autre interprétation de cet effort défensif apparent qui ne sera pas si loin de cette fixation sur le contrôle qu'observe Jentsch, en m'appuyant sur l'hypothèse winnicotienne de la relation au Moi (*ego-relatedness*). Winnicott l'oppose à la relation au Ça (*id-relationship*) qui serait l'autre aspect fondamental de la relation d'objet : dans la même ligne, il oppose la mère-objet (relation au Ça) et la mère-environnement (relation au Moi). L'angoisse du passage de l'inanimé à la vie serait due à la

transition d'une relation au Moi à une relation au Ça, débloquent la pression dynamique pulsionnelle. La relation au Moi désigne la relation entre deux personnes, par exemple la mère et l'enfant, dans la mesure où elle n'implique justement pas la satisfaction des besoins pulsionnels (d'ordre sexuel ou agressif). Elle explique la communication subtile s'établissant entre la mère et l'enfant, et peut-être celle entre le sujet et son double. Cela cadre assez bien avec notre sujet, où l'on peut intégrer le concept d'environnement de Winnicott, en ce que la hantise personnelle adopte un double qui, à un certain niveau, se décentre sur tout l'environnement proche du sujet, comme si la relation au système pouvait devenir une véritable relation, bien plus qu'un substitut.

Si l'on revient sur le paradoxe philosophique de Mach, une réponse à la question « De qui a-t-il parlé ? » n'est pas de notre ressort ; cependant, on peut demander « A qui il s'adressait ? » et « D'où parlait-il ? ». Une réponse possible à la question de l'adresse serait que le sujet était dans une relation au Moi, en interlocution avec son Moi-environnement (ou Moi-systémique). Ainsi, le Ça n'entre pas dans la relation, il n'y a pas de conflit psychique entre un contenu archaïque et un état des lieux actuel, mais un conflit moral. C'est une diversion dans le réel, une division du savoir, une dissociation de la conscience, qui libère le Ça et le place en digression, en double, dans les interstices d'un phénomène dont il ne serait pas la cause.

« D'où parlait-il ? » : C'est tout le fond de notre problème que de comprendre le rapport entre l'individu et cette autre intelligence qui semble à l'œuvre simultanément. Bien que Freud s'appuie sur la réflexion de Jentsch, il ne semble pas l'appliquer complètement : pour lui, il subsiste une incompatibilité dans la phrase : « ce que j'anime n'est pas ce que je vis ». La traduction demartinienne<sup>39</sup> de cet énoncé inclurait la notion de « *présence en crise* », alors que Freud plaide pour la *garantie* que le Moi est toujours celui qui se défend, même dans ces situations limites. Serait-il possible qu'une autre instance psychique se rebelle, par exemple, contre l'automatisation de la vie du Moi, retournant tous les faciles cas de figure dans lesquels nous serions rassurés ? Avant de nous précipiter pour trouver quelle instance pourrait éloigner du Moi un contenu de pensée, étudions cette autre supposition : selon Freud, le Moi ne reconnaissant pas un de ses matériaux, celui-ci serait étiqueté « étranger », et le système immunitaire psychique provoquerait un sentiment d'inquiétante étrangeté, quelque peu xénophobique, pour s'en protéger. Mais que vaut cette autre interprétation, selon laquelle l'inquiétante étrangeté ne serait pas conséquence mais cause de la survenue du contenu psychique, et donc que l'incapacité du moi à ratifier ce contenu ne serait pas dû à la teneur de celui-ci, mais à la manière dont il fut avancé. Je poursuis : l'inquiétante étrangeté suscite des difficultés au Moi qui voudrait l'imaginer, et même s'il y a formation du double, « *rien ne saurait expliquer l'effort défensif qui le projette en dehors du moi comme quelque chose d'étranger* », c'est-à-dire que le Moi ne compte pas dans son arsenal un stratagème de cette envergure (car le Horla n'est pas une simple projection !). Le Moi n'est ni tributaire ni responsable de l'inquiétante étrangeté, parce que, dans le cas contraire, elle ne lui aurait pas causé autant d'effroi. Or cet effrayant souci est la qualité même qui conduit à nommer cette sensation impensable d'umheimlich. De sorte que le motif du double est encore la formation la plus tenable pour le Moi, lorsqu'on lui fait signe, un doigt sur la bouche, qu'il devrait se taire.

Nous ne sommes pas encore en mesure de généraliser cette interprétation aventureuse. Probablement qu'elle vient seulement compléter le point de vue freudien, celui d'une bulle de

---

<sup>39</sup> E. De Martino, *Il mondo magico, Prolegomeni a una storia del magismo*, Einaudi, Turin, 1948 ; *Le monde magique* (avec une postface de S. Mancini), Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 1999.

gaz forclos qui remonterait puis éclaterait à la surface en incommodant l'atmosphère. Le courant de la clinique du fantôme, faisant suite aux travaux d'Abraham et Torok (1978), se glisse dans cette perspective freudienne.

### La Série :

Qu'avons-nous pour plaider en notre faveur ? Peu de chose, sinon une lecture de Freud qui tenterait d'éveiller des soupçons sur les possibles contradictions dans sa théorie. Ainsi, la notion de série vient ici jouer un rôle crucial :

Une autre série d'expériences nous fait également reconnaître sans peine que c'est seulement le facteur de répétition non intentionnelle qui rend étrangement inquiétant quelque chose qui serait sans cela anodin, et nous impose l'idée d'une fatalité inéluctable là où nous n'aurions parlé sans cela que du « hasard ». (*Ibid.*, p. 87)

Cette observation se systématisait dans tous les cas rencontrés. C'est elle qui est au départ de la croyance au « malheur extraordinaire » dans la sorcellerie contemporaine (cf. Favret-Saada). Or, elle ne caractérise pas le phénomène en soi – celui-ci étant aisément interchangeable à l'intérieur de la série – mais bien la manière dont les expériences se sont enchaînées. La « répétition non-intentionnelle » s'entend de plusieurs façons : malheur extraordinaire dans les séries où la superstition devient supérieure au hasard ; « récurrence spontanée » dans la terminologie de pointe en parapsychologie ; et « redondance des patterns » dans la vision déterministe du sujet ayant un inconscient. Ce facteur n'est pas un phénomène mais il construit un contexte où le phénomène sera susceptible de s'inscrire, c'est-à-dire d'être inscrit, et c'est cette *macération du contexte* qui est le premier révélateur de l'inquiétante étrangeté. Dès lors, la notion de Série s'accompagne implicitement de ce doute quant au « tout-intentionnel », où se chuchote la question : « Moi qui vit, n'est-ce pas toujours moi qui agit ? », distribuant la plus pénétrante question métaphysique : « Qui me veut quoi ? ». A son niveau le plus abstrait, la hantise n'est que la conscientisation de cette question.

Selon Nicolas Rand et Maria Torok, cette notion de Série ne pose pas vraiment de problèmes :

Par ailleurs, malgré l'hésitation de Freud à classer la simple répétition involontaire (on revient à plusieurs reprises à l'endroit que l'on cherchait à quitter) parmi les exemples d'inquiétante étrangeté, l'idée d'un automatisme de répétition s'insère on ne peut mieux dans le modèle freudien du retour de l'archaïque. En effet, tout comme l'angoisse de castration, l'idée du double, les spectres, le sort jeté... relèvent des étapes surannées du psychisme infantile ou bien des premières organisations mentales de l'humanité toute entière, de même la compulsion de répétition incarne, elle aussi, une forme première des pulsions, notamment l'instinct de mort. (in S. Tisseron et al., *Le psychisme à l'épreuve des générations* (Clinique du fantôme), Dunod, Paris, 1995, p. 31.)

En cela, Rand et Torok assimilent répétition perçue et compulsion agie, en excluant toute possibilité que des facteurs externes viennent mettre en place cette perception. Si Freud hésite, c'est peut-être parce qu'il lui manque sa propre idée de la pulsion du mort (alors en cours d'élaboration), ou alors, c'est parce qu'il n'a pas mélangé ce qui appartient au contexte (les événements indépendants du sujet), et les actions que le sujet a lui-même répétées. Ce qui est de l'ordre de la perception ou de la croyance superstitieuse n'engage pas la même part dynamique que le pulsionnel. Fréquemment, dans les cas de « malheurs extraordinaires »

comme dans ceux de hantises, les sujets énumèrent une liste d'événements dans lesquels on aurait du mal, au premier abord, à trouver de l'intentionnel (par exemple : un paysan perdant une vache dont il s'occupait bien, puis ayant une récolte lésée, pourra interpréter dans une Série ces deux événements du contexte). L'amalgame de Rand et Torok pourrait révéler qu'ils étudient des concepts (l'idée du double, les spectres, les maisons hantées, etc.) sans prendre en compte la diversité du terrain.

Par ailleurs, la phénoménologie de l'inquiétante étrangeté est décrite par Raymond Cahn comme

la survenue inopinée de lipothymies psychiques, de fadings dans les investissements narcissiques et objectaux : tout à coup, le plus familier des objets comme l'ensemble du monde, un fragment du corps ou celui-ci tout entier perdent leur évidence immédiate pour apparaître absolument étranges, étrangers. Parfois, ce seront des états de flottement et d'indifférenciation (Jeammet), avec un support représentationnel plus ou moins flou ou labile, des expériences fusionnelles, des vécus de dépersonnalisation à tonalité parfois paranoïde. S'impose alors une angoisse plus ou moins submergeante, la question de l'être et du néant, du sens à donner à soi-même et au monde, au-delà des apparences de ce que l'un et l'autre offrent à éprouver et à saisir. Moment paradigmatique qui aura donné passagèrement accès, pour le plus souvent se refermer à jamais, à ces expériences de dessaisissement du corps et du monde débouchant tantôt sur leur réappropriation nouvelle et irrécusable, parfois à l'origine d'une créativité féconde, tantôt au contraire envahissant, immaîtrisable et contraignant, pour y trouver signification, aux constructions les plus folles ou au délire. (R. Cahn, *L'adolescent dans la psychanalyse* (« L'aventure de la subjectivation »), Paris, PUF, coll. Le fil rouge, 1998, p.149-150.)

Cette jolie description rend assez bien l'ambiance mentale d'une inquiétante étrangeté, à un détail près : il n'est fait aucunement mention de la place que le réel vient ici prendre. C'est une phénoménologie totalement subjective, alors que, chez Freud, l'inquiétante étrangeté a toujours été liée au récit d'un épisode malencontreux (par exemple, son retour quatre fois au même endroit alors qu'il essayait d'en partir). Or, c'est ainsi annuler l'étude freudienne que de nier les rapports de l'inquiétante étrangeté avec le réel ; une phénoménologie d'une illusion d'inquiétante étrangeté coupée du monde extérieur n'a jamais été prouvée, du moins ce n'est plus qu'un délire détaché qui n'a plus rien à voir avec le « *qualia* » (« l'effet que cela fait ») d'*umheimlich*, objet particulier de l'analyse freudienne.

### L'animisme :

De l'autre côté, il ne faut pas longtemps à Freud pour se replacer sur le vif de la question, la croyance en l'animisme, qui est clairement diagnostiquée sans pour autant que soit rendu compte de la croyance dont elle se différencie si bien :

Les derniers exemples d'inquiétante étrangeté mentionnés dépendent du principe qu'à l'instigation du patient j'ai nommé la « toute-puissance des pensées ». Nous ne pouvons plus désormais méconnaître le terrain sur lequel nous nous trouvons. L'analyse des cas d'inquiétante étrangeté nous a ramené à l'antique conception du monde de l'*animisme*, qui était caractérisée par la tendance à peupler le monde d'esprits anthropomorphes, par la surestimation narcissique des processus psychiques propres, la toute-puissance des pensées et la techniques de la magie édifiée sur elle, l'attribution de vertus magiques soigneusement hiérarchisées à des personnes et à des choses étrangères (*mana*), ainsi que par toutes les créations grâce auxquelles le narcissisme illimité de cette période de l'évolution se mettait à l'abri de la contestation irrécusable que lui opposait la réalité. Il semble qu'au cours de notre évolution individuelle, nous ayons tous traversé une phase correspondant à cet animisme des

primitifs, qu'elle ne se soit déroulée chez aucun d'entre nous sans laisser des restes et des traces encore à même de s'exprimer, et que tout ce qui nous paraît aujourd'hui « étrangement inquiétant » réponde à une condition, qui est de toucher à ces restes d'activité psychique animiste et les inciter à s'exprimer. (*Ibid.*, p. 95-96)

Nous nous rangeons du côté de l'identification réalisée par Freud : la hantise s'associe à cette constellation de croyances représentée par l'animisme, elle en serait une réminiscence. Seulement, nous ferons remarquer que l'interprétation freudienne selon laquelle l'animisme conditionne l'étrangement inquiétant, supputant donc des causes internes à ce sentiment, met trop de distance avec l'explication par les causes externes, affirmant que c'est l'inquiétante étrangeté qui conduit aux croyances animistes ; nous nous permettons de proposer l'interprétation alternative pour équilibrer les points de vue.

En introduction à ce thème, voyons que le psychiatre Ph. Wallon lie animisme et langage :

L'animisme constitue, de fait, la base de notre relation avec l'environnement. Il est partout, constamment. Simple exemple : nous devons sans cesse *nommer* les choses, les êtres vivants et même les humains qui nous entourent. Sans cela, nous sommes perdus. Or le nom constitue le premier pas dans la Magie. Pour pouvoir agir magiquement, il faut connaître le prénom de la personne, le seul nom qui véritablement la caractérise. (Ph. Wallon, *Le paranormal*, PUF, coll. Que sais-je ?, Paris, 1999, p.89.)

Cette version active de l'animisme se rapproche plus de la conception psychologique traditionnelle : la fonction symbolique de l'animisme serait un détournement par la magie de la maîtrise sur l'environnement qu'appuie l'autre fonction symbolique de nomination. Ici, la version positive nous offre une vision de contrôle de l'homme sur la Nature, soit dans le réel, soit dans la « toute-puissance du désir » imaginaire. En principe, tout bon rationaliste et laïque traiterait alors l'animisme de « pensée magique », s'accordant avec telle ou telle fonction utilitaire au psychisme humain.

La croyance en l'animisme est le revers de notre culture religieuse, « *une thèse de l'existence du spirituel inférieur* » (D'Espagnat, 1981, p. 120) : elle a persisté dans l'ombre de l'Occident, ensemencée, lors des invasions, par les peuples barbares, et se retrouve fréquemment chez les peuples primitifs en tant que « doctrine de l'âme »<sup>40</sup> :

Tout l'édifice tylorien repose sur cette doctrine de l'âme. Dès l'origine, deux faits ont gouverné la réflexion des hommes : l'existence de la mort et l'énigme des visions qui apparaissent en rêve. En réponse, les « philosophies sauvages » ont conclu à la présence dans l'homme d'un « fantôme », d'une âme pour tout dire, qui est son image et comme un second lui-même. Unie étroitement à l'individu, cette « âme apparitionnelle » est pensée comme la cause même de la vie. Il s'ensuit des idées partout attestées : l'âme, bien qu'impalpable, a des propriétés physiques, elle peut se détacher du corps, agir, apparaître dans les rêves et même investir le corps d'un autre homme, on peut aussi la manipuler, la faire revenir (intervention des sorciers ou des prêtres). (...) (G. Le Moal, « Animisme », in *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Boute-Izard et al., Quadrige/PUF, Paris, 1991, p. 72).

---

<sup>40</sup> Certains parapsychologues, comme François Favre, revendique ouvertement la croyance néo-animique comme fondement épistémologique et moral de leurs recherches. Mais, selon une communication personnelle du doctorant en histoire des religions Philippe Gilbert, de l'Université de Lausanne, l'animisme englobe un éventail de croyances trop large pour représenter une doctrine spécifique ; historiquement, l'ethnologie colonialiste aurait appelé « animisme » toutes les formes religieuses des colonisés.

L'animisme déroge de droit à l'habitus fondamental de notre culture scientifique repéré par les quatre postulats de H. H. Price :

- 1) On présuppose que toute information doit transiter par un stimulus physique lié à un organe sensoriel.
- 2) On présuppose que chaque esprit est isolé, au point de vue causal, de tout autre objet à l'exception de son propre corps, et même de son propre cerveau.
- 3) On continue de présupposer – et cela malgré la psychanalyse – que tout processus mental existant est conscient.
- 4) On continue de poser le principe implicite : « un esprit, un corps ». (H. H. Price, « Parapsychologie et philosophie, considérations préliminaires », in *La science et le paranormal*, ouvrage collectif dirigé par Robert Amadou, Paris, 1955, pp. 211-212. Cité par B. Méheust, t.I, 1997, p. 61 note 1.)

Malgré ces transgressions virtuelles, la thèse de l'animisme ou du « Eh quoi ! Tout est sensible ! » pythagoricien affectent encore certaines représentations de la nature. En philosophie, après l'idéalisme subjectif de Berkeley, Stuart Mill définissait la matière comme « la possibilité permanente de sensation », et Mach voulait construire nos concepts d'espace, de temps et de matière à partir d'atomes de sensation<sup>41</sup>. Chez Olivier Costa de Beauregard, après une lecture de *L'évolution créatrice* d'Henri Bergson, l'univers matériel étudié par la physique ne serait pas le tout de l'univers, mais laisserait entrevoir l'existence d'un autre Univers bien plus primordial, de nature psychique, dont il serait comme une doublure passive et partielle<sup>42</sup>. Le physicien Bernard d'Espagnat la laissera même devenir une hypothèse de représentation des systèmes physiques, à l'instar de sa version la plus populaire, une doctrine de réalisme proche :

Tout électron (et plus généralement toute particule élémentaire) possède une « âme » ou une « conscience », parfois dénommée son « endroit » afin de mieux donner à la doctrine une apparence de profondeur. La « matérialité » de l'électron, ou son apparence pour nous (souvent les partisans de la doctrine ne distinguent pas la matière de l'apparence) est alors nommée son « envers » (bien entendu il est en général soit dit soit suggéré que l'« endroit » possède une réalité plus profonde que l'« envers », voire une valeur ou une dignité supérieure). (D'Espagnat, 1981, p.121)

Or, cette représentation d'un animisme « passif », d'un décor conscient, d'une intimité avec l'univers sensible, mène très rapidement à reconnaître une puissance propre à l'environnement et à refuser de l'assimiler à un objet<sup>43</sup>. Le meilleur exemple de cette progression dans le continuum « univers sensible – animisme – présence puissante » est donné par le poème « *Vers dorés* » de Gérard de Nerval :

Homme ! libre penseur – te crois-tu seul pensant  
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose :  
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,  
Mais de tous tes conseils l'Univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant...  
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore ;  
Un mystère d'amour dans le métal repose :  
Tout est sensible ; - et tout sur ton être est puissant !

---

<sup>41</sup> P. Engel, *La dispute*, 1997, p. 63.

<sup>42</sup> D. Terré, *Les dérives de l'argumentation scientifique*, PUF, Paris, 1998, p.106.

<sup>43</sup> C. Fleury, *Métaphysique de l'Imaginaire*, éd. d'écarts, Paris, 2000, p.48.

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie :  
A la matière même un verbe est attaché...  
Ne la fais point servir à quelque usage impie.

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;  
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières  
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

Au milieu même du poème, le dernier vers du deuxième quatrain assigne élégamment cette réciprocité entre une perception endo-psychique animique et une inclinaison exo-psychique se rapprochant, au moins au niveau le plus faible de la sensation de présence jusqu'à la « parole des pierres », de la hantise. Il nous fallut, par cette digression, suggérer ce lien, dont l'absence chez Freud entraîne une légère déception.

### Verdict freudien :

Le tapis psychanalytique finit de se dérouler :

(...) si là est réellement la nature secrète de l'étrangement inquiétant [note : par l'activité psychique archaïque], nous comprenons que l'usage linguistique fasse passer le *Heimlich* en son contraire, le *Unheimlich*, puisque ce *Unheimlich* n'est en réalité rien de nouveau ou d'étranger, mais quelque chose qui est pour la vie psychique familier de tout temps, et qui ne lui est devenu étranger que par le processus du refoulement. La mise en relation avec le refoulement éclaire aussi maintenant pour nous la définition de Schelling, selon laquelle l'étrangement inquiétant serait quelque chose qui aurait dû rester dans l'ombre et qui en est sorti. (*Ibid.*, p. 99)

C'est là un succès de la raison auquel nous adhérons, cependant, dans le but de le rudoyer<sup>44</sup> sainement mais nullement de le réfuter, nous allons montrer en quoi ce raisonnement est paradoxal.

Freud, lors de la création de la psychanalyse, rejette une part de la connaissance ésotérique dont il ne veut plus entendre parler. Pourtant, l'inconscient qu'il semble nous décrire devrait contenir tout l'occultisme de la nature humaine. Supposons que ça ne soit pas le cas, que l'ombre dans la bouche de Schelling ne soit pas incorporée par l'inconscient freudien. Alors, quand Freud annonce que le contenu psychique qui se présente dans une situation d'inquiétante étrangeté est un refoulé sorti de sa cage, il fait glisser « l'ombre » dans la zone « sombre » de l'inconscient alimenté par le refoulement. Mais si, prenant le langage au mot, nous ne sommes pas d'accord pour faire se télescoper les deux termes opposés de *Heimlich* et *Unheimlich*, le geste de Freud pourrait être compris comme une condensation, soit un mécanisme de défense participant d'un refoulement. Pourquoi une telle défense ? Freud, en se penchant sur l'inquiétante étrangeté, avait à cœur de lui régler son cas, et il eut besoin de le réussir en quelques pages. Pourtant, c'était la première fois depuis le début de son travail qu'il osait se pencher sérieusement sur de telles expériences, et encore n'allant pas jusqu'au bout, comme le montre son recul face aux cas de maisons hantées. Qu'il aboutisse, après maints efforts et plusieurs constructions-déconstructions (comme avec le motif du double, qu'il renie dans la foulée de sa présentation, comme s'il entrevoyait son insuffisance), à la conclusion que le « *Unheimlich n'est en réalité rien de nouveau ou d'étranger, mais quelque chose qui*

---

<sup>44</sup> comme nous le suggère D. Scarfone, *Oublier Freud ?* (à compléter)

*est pour la vie psychique familier de tout temps* », cela étonne. Certes, il pense avoir prouvé l'activité psychique archaïque sous-tendant les expériences, mais cette preuve a-t-elle vraiment éliminé toutes les autres hypothèses ? Le caractère voilé de l'Unheimlich revient tranquillement dans du connu, son connu, sa représentation imaginaire du monde, après que ce soit maintenu quelques pages de tension intellectuelle féroce. Pourtant, l'explication que donne Freud n'est pas moins culturellement construite que les autres postulats sur l'origine de l'inquiétante étrangeté. On pourrait presque dire que « c'est l'hôpital qui se moque de la charité », même si Freud montre du respect pour les croyances en l'animisme, ce qui n'empêche pas ce curieux retour à l'envoyeur, s'étendant, comme on va le voir, sur plusieurs étages :

Je ne m'étonnerais même pas d'apprendre que la psychanalyse elle-même, du fait qu'elle s'emploie à mettre au jour ces forces secrètes, soit devenue étrangement inquiétante pour beaucoup de gens (*Ibid.*, p. 107).

Finalement, cette étude nous montre quatre niveaux où se joue l'inquiétante étrangeté :

- Au niveau individuel : l'expérience superstitieuse de la Série.
- Au niveau social : l'animisme venant proposer un modèle de compréhension de ces expériences.
- La psychanalyse est étrangement inquiétante pour une grande partie de la société.
- Mon propre travail, j'en suis lucide, sera étrangement inquiétant pour beaucoup de psychanalystes, avec cette lecture psychanalytique du premier psychanalyste, où je met en avant l'hypothèse que lorsque Freud décrit-construit l'inquiétante étrangeté, il réagit à ses propres angoisses, même s'il use pour cela d'un raisonnement de grande classe.

Malgré ces quelques considérations, nous reconnaissons dans le travail de Freud un aboutissement qui nous sera utile par la suite. Son objet est très bien cerné :

Un effet d'inquiétante étrangeté se produit souvent et aisément, quand la frontière entre fantasme et réalité se trouve effacée, quand se présente à nous comme réel quelque chose que nous avons considéré jusque là comme fantastique, quand un symbole revêt toute l'efficacité et toute la signification du symbolisé, et d'autres choses du même genre. (*Ibid.*, p. 111)

Ici, l'équivoque reste valable et on se doit de la respecter : le fading du fantasme et de la réalité a autant de chances d'être majoritairement le produit du fantasme que des aléas du réel. Nonobstant, l'intérêt de l'inquiétante étrangeté, c'est sa portée téléologique plutôt que le défrichage de la jungle de ses possibles causes. Son interprétation est ensuite on ne peut plus claire :

L'inquiétante étrangeté vécue se constitue lorsque des complexes infantiles *refoulés* sont ranimés par une impression, ou lorsque des convictions primitives *dépassées* paraissent à nouveau confirmées. (*Ibid.*, p. 125)

Enfin, on peut trouver une profonde analogie entre son travail et le parcours que nous avons planifié. Nous allons donc revisiter cette hypothèse demandant si la hantise personnelle ne serait pas une autre voie pour transformer l'angoisse en étrangeté inquiétant (*Ibid.*, p.105).

## Une définition de la hantise

Une telle définition est déjà truquée, car c'est toute ma recherche qui cherche à la définir, alors que la lecture linéaire de mon mémoire apportera seulement sa fausse confirmation. La hantise systématisée dont je parle ne s'origine pas à l'extérieur des discours des personnes hantées, même si ses traits fréquents démontrent une invention collective. Je serais donc très loin des références de l'époque de Ch. Richet<sup>45</sup>.

### La possession :

Ce n'est pas temps perdu que d'avoir à débattre de ce que la hantise n'est pas, surtout que, en troisième lieu des répliques que je recevais suite à la présentation de mon mémoire, me venais la confusion entre « possession » et « hantise », qui provenait constamment des références cinématographiques de l'effrayant « *L'Exorciste* » ou de l'agressive « *Carrie* ».

Dans la possession, on peut soupçonner un affaiblissement de l'expressivité personnelle, de la subjectivité propre, remplacer par celle d'un Autre. H. Bender cite<sup>46</sup> un élève de Clérambault, Lévy-Valensi, qui utilisa pour la première fois le terme de « dépossédé » pour l'abandon organique du moi, et précisa : « *Les possédés sont les plus typiques des dépossédés.* » Il en ressort que l'origine psychogène des situations de possession est totalement méconnue. La possession et les phénomènes apparentés se situent en droite ligne dans la suite des « automatismes psychiques ». C'est-à-dire une conséquence pathologique de processus qui apparaissent également dans la vie normale, et sont décrits comme étant des « dérangements passagers du moi ».

La possession n'est pas la hantise en tant que ce symptôme est trop positif, localisé dans une personne focale, il l'habite et s'y développe de l'intérieur. Dans la hantise, il y a une atteinte non-locale d'un système, présence diffuse et négative, qui donne parfois à penser qu'elle résulte d'une seule personne. En fait, ces deux explications ne s'excluent pas l'une l'autre, de sorte que toute hantise peut-être vue comme la combinaison de symptômes individuels et de symptômes systémiques ; toutefois on s'épargnera la référence au corps religieux et à la démonologie pour adolescents.

### Définition de la hantise :

**Fréquentation d'un seul ou d'une série d'événements, normaux ou anormaux, attribués à une intentionnalité inconnue ou extraordinaire.**

Cette définition ouverte peut se restreindre : la hantise serait une « **expérience d'altérité animique** ».

Définie ainsi, elle noue trois dimensions de l'expérience :

- son degré de réalité : perception < mirage > hallucination

---

<sup>45</sup> « pour la définition de la hantise ou de l'infestation, provisoirement, nous dirons : phénomènes métapsychiques, objectifs ou subjectifs, se produisant, à diverses reprises, dans un endroit donné. » Ch. Richet, *op.cit.*, p. 717.

<sup>46</sup> H. Bender, *Télépathie, Clairvoyance, Psychokinèse*, Ed. Alsatia, Colmar, 1980, p.116.

- son degré de symbolisme : série < poltergeist > incarnation
- son degré d'imaginaire : normal < anormal > paranormal

Le degré de réalité reprend le fond de notre discussion sur l'intégration plus ou moins importante d'éléments du réel dans les observations de la hantise.

Le degré de symbolisme réfère à un continuum de « phénoménologie psycho-culturel ». La Série étant un concept transposable dans toutes les cultures, alors qu'une incarnation est la représentation psychique de la hantise la plus spontanée et locale. Le poltergeist vient marquer cet entre-deux. Henri Michaux suggérait que tout semblait se passer comme si nous avions affaire à des messages cristallisés, de la psychologie projetée dans les choses, et qui appartiendrait au domaine de la signification au même titre que du psychosomatique. B. Méheust rapproche cela de la « nature culturellement conditionnée » de E. de Martino, et d'un « psychosomatique en circuit externe » ayant le potentiel de présenter des visages psycho-culturels<sup>47</sup>.

Le degré d'imaginaire décrit l'écart validé psychiquement par rapport à un catalogue des occurrences conventionnelles de différents événements.

Le terme d'expérience n'incorpore pas un indicateur temporel, mais correspond à une durée subjective, qui peut aller d'une nuit (par exemple dans le cas de Valérie) à quatre ans (cf. Approche sémiotique : cas de Mulhouse), donc à du *changement* dont il faut aussi tenter de rendre compte.

A ce stade de développement de mon objet, je peux restreindre ma tâche – et cela sans nier l'intérêt de ce que je n'ai pas loisir de détailler – à ces très fréquentes situations marquées d'ambiguïtés, c'est-à-dire décentrées des extrêmes. La hantise qui interroge le plus la position clinique me semble en effet être celle du mirage d'événements anormaux associés au poltergeist.

La tridimensionnalité polarisée de la hantise s'explique par la nature d'un matériel toujours oscillant, qui ira jusqu'à prendre parfois la forme paranormale des incarnations hallucinées, ou, d'autres fois, celle d'événements normaux perçus comme une Série. Sur ces deux formes portées schématiquement aux extrêmes de la hantise, d'autres ont pu et pourront encore se prononcer : les psychiatres ont discuté de l'hallucinoïse (cf. Annexe 2), et les ethnologues (tel J. Favret-Saada) de « malheur extraordinaire » à la base de certaines « théories de l'infortune personnelle » comme la sorcellerie (cf. Approche ethnologique). Cette manière de définir la hantise selon une « dialectique trinaire » nous oblige à passer à une logique qui, par exemple, caractérise beaucoup la culture russe :

Déconcertante pour un esprit cartésien, cette manière de penser ne joue pas sur l'opposition symétrique des contraires pour distinguer tout phénomène, comme la logique classique le commande. Elle fonctionne suivant une dialectique trinaire, en système ouvert, dynamique et donc plus proche de la réalité vivante. Cette dialectique permet d'intégrer le facteur « temps », c'est-à-dire le changement. (...) Cette manière de penser permet d'admettre que puissent exister trois états fluctuants, modulés selon les circonstances. Tout en distinguant le « normal » de l'« anormal », un état « paranormal » peut également exister, à des degrés variés et qui peut être volontairement provoqué. (C. Brelet, *Médecines du monde* (« Histoire et pratique des médecines traditionnelles »), Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 2002, p.92.)

<sup>47</sup> B. Méheust, *Somnambulisme...*, t. I, 1997, p.105-106.

## Conséquences réelles de la hantise

La question de la réalité de la hantise étant démasquée, il nous faut encore dire quelle part du quotidien tangible nous reste encore sur les mains.

Au long des siècles, nous raconte R. Amadou<sup>48</sup>, la jurisprudence a fait état de hantises et s'est interrogée sur les droits de résiliation de bail par les locataires d'une maison hantée : par exemple, Mr. Maxwell, avocat général à la cour d'appel de Bordeaux, a retrouvé les arrêtés de divers parlements du XVIIIe siècle résiliant des baux pour cause de hantise. Si, depuis la Révolution, les tribunaux français n'admettent pas la possibilité de hantises, la loi anglaise la reconnaît encore. Pour ne citer qu'un exemple, le 2 août 1952, le tribunal londonien de Hammersmith accorda une réduction de loyer aux occupants d'une maison importunés par d'étranges bouleversements. Dans le livre de P. Catala<sup>49</sup>, on apprend également que les Américains ont réellement adopté un article de loi dans l'Etat du Connecticut, sur les « biens immobiliers psychologiquement chargés ». Toutes les agences immobilières et les vendeurs de maisons sont tenus de révéler à leurs acheteurs potentiels le « passé psychique » de leurs demeures. Des personnes sensibles peuvent être affectées par la pensée que leur maison a été la scène d'un drame. Aussi, ne serait-ce que pour ces raisons psychologiques, il vaut mieux dans ce cas qu'elles s'abstiennent d'habiter un tel endroit. Tout le monde n'a pas forcément envie d'affronter une maison hantée, bien que certains intrépides les recherchent au contraire.

D'après le fameux astronome Camille Flammarion, qui se passionna pour les hantises, la « maison hantée » est connue de tout temps et dans tous les pays du monde. Plaute (254-184 av. J.-C.), le célèbre auteur comique romain, aurait écrit une comédie, *Mostellaria*, aujourd'hui perdue, ayant pour théâtre une maison hantée. On trouve dans la correspondance de Pline le Jeune (62-113 ap.J.-C.), les *Epistolae*, un passage adressé à Suris, l'un de ses correspondants, faisant cas d'une hantise. Une version a été produite, insistant plus sur la répercussion réelle ; de celle-ci on tient peut-être l'origine de l'image populaire du fantôme avec ses chaînes, pouvant correspondre, dans la Rome antique, à un esclave enchaîné :

Le philosophe Athénodore (Ier siècle avant J.-C.) achète une maison abandonnée que personne ne voulait habiter, à cause de phénomènes inquiétants qui s'y produisaient. Il s'installe dans la maison avec ses tablettes, son flambeau, et se met calmement à écrire.

Au milieu de la nuit, sa table est soudain renversée ; un spectre chargé de chaînes apparaît qui sort de la maison et le conduit à un endroit désert où il disparaît. Le lendemain matin, avec des magistrats, on y fit des fouilles et l'on trouva un squelette qu'on ensevelit publiquement. A partir de ce moment, la maison ne fut plus hantée. (Pline le Jeune (*Lettres*, VII, 25, 5 sq.), cité par Favre, 1992 ; in P. Catala, 2004, p.45.)

Pour se débarrasser des hantises, les moyens mis en œuvre prennent parfois des proportions burlesques : M. V. Cavalli<sup>50</sup> conseille radicalement de chasser les esprits des maisons hantées en abattant jusqu'au ras du sol l'édifice hanté ! Le plus souvent, on conseille l'éloignement de la personne qu'on suspecte soit de frauder, soit de personnifier la hantise. Cela peut donner lieu à un licenciement sans préavis, complètement abusif, mais sur lesquels tous les partis s'accordent. Le déménagement est également très fréquent. L'appel à divers solutionneurs de

---

<sup>48</sup> R. Amadou, *La parapsychologie devant la science*, 1955. Voir aussi les articles de C. de Vesme dans la Revue Métapsychique, « *Les maisons hantées devant la jurisprudence* », n°2, p.94 et suivantes, 1936.

<sup>49</sup> P. Catala, *Apparitions et maisons hantées*, Presses du Châtelet, Paris, 2004, p.130-131.

<sup>50</sup> M. V. Cavalli, revue italienne *Luce e Ombra*, 1905, cité par C. Flammarion, *Les maisons hantées*, éd Ernest Flammarion, Paris, 1923, p.119.

hantise (magnétiseurs, guérisseurs, exorcistes, ghostbusters, etc.) peut donner lieu à une multitude d'interventions contextuelles (médailles de St Benoît, eau bénite, gris-gris, etc.), allant du comique jusqu'au viol commercial<sup>51</sup>. Les gendarmes sont tout de même les plus souvent appelés à la rescousse (cf. E. Tizané), même si l'enquête s'achève souvent par le dépôt sans suite d'une significative « plainte contre X »<sup>52</sup>.

Nous analysons le seul cas par nous recensé où la personne hantée s'est retrouvé mutilée jusqu'au sang dans des circonstances peu contrôlées (Mulhouse, 1981). Parmi les conséquences réelles de la hantise, nous n'ajoutons donc pas les lésions graves, mais notant seulement une plus grande fréquence des contusions par rapport aux coupures. Au niveau de la dangerosité pour la personne hantée, souvenons-nous seulement de cette jeune servante qui a été condamné à mort pour avoir produit des phénomènes de « poltergeist » : c'était à Mülldorf, dans le district de Salzbourg en 1749<sup>53</sup>.

Autre conséquence, la détérioration des biens, parfois de manière incomprise, d'autre fois abrasive par des incendies, dont on retrouve parfois les incendiaires dans un état mental proche de la possession, ou du passage à l'acte (Le Horla de G. de Maupassant le raconte en 1885 ; E. Tizané, 1951 ; F. R. Machado, 1988), c'est-à-dire que l'on conclut à l'irresponsabilité criminelle<sup>54</sup>, le « mobile » *échappant* aux enquêteurs...

Une hantise est à la base d'un mouvement religieux : en 1848, les sœurs américaines de la famille Fox, dans leur « maison hantée » de Ydesville, ont fait couler des flots d'encre dans le monde entier et donnèrent naissance aux polémiques spirites, en tentant d'établir une *communication* avec les entités supposés. A noter que le spiritisme arrive tardivement dans l'historique que l'on pourrait recenser, et que l'on ne pourrait imputer à la croyance spirite d'être la cause des événements qu'elle ne fait qu'interpréter. Du reste, la hantise est au centre d'une pluralité de légendes, comme aujourd'hui de tapages médiatiques et cinématographiques. Cyrille de Neubourg recensent dans ce sens quantité de « fantômes à lire, fantômes à voir »<sup>55</sup>, chez Shakespeare (qui fait un « usage presque pratique et quasi-naturel du fantôme »), Molière (*Don Juan*), Voltaire, Jean Giraudoux (*Intermezzo*), et encore beaucoup d'autres.

Ces quelques observations viennent juste témoigner de ce que la hantise prend corps, et qu'il serait temps de la penser.

---

<sup>51</sup> Voici un exemple de conseils spirites que l'on découvre sur internet (<http://www.science-et-magie.com/sm0fant.htm>) : - Brûler de l'encens dans la chambre mortuaire. - Mettre sous le lit du charbon de bois, du sel et du soufre. - Encadrer le lit du défunt de quatre cierges allumés. - Mettre des tentures jaunes et violettes sur les murs. - Ecarter toute personne qui manifesterait un chagrin intempestif. - Il doit régner dans la chambre mortuaire une ambiance de calme et de recueillement. Le désincarné a besoin de prières, de manifestations d'affection et non de désespoir. Il a besoin de pensées d'amour. - Ouvrir les fenêtres pour permettre à l'âme de s'évader. - Ces dispositions permettront au processus de la séparation de l'âme et du périsprit de la dépouille mortelle de s'effectuer en toute sérénité et faciliter ainsi son départ vers l'au-delà.

<sup>52</sup> H. Bender, *op.cit.*, 1973, p.55.

<sup>53</sup> E. Tizané, *Sur la piste de l'homme inconnu* (« Les phénomènes de hantise et de possession »), Amiot et Dumont, Paris, 1951, p.98.

<sup>54</sup> cf. D. Hemmert & A. Roudène, *L'univers des fantômes*, Albin Michel, coll. Les chemins de l'impossible, 1972, Paris, p.233.

<sup>55</sup> C. de Neubourg, *Fantômes et maisons hantées*, éd. Grasset, coll. Bilan du mystère, n°3, Paris, 1957, p.78-79.

## Problématique

Pour problématiser mon sujet, je me suis demandé dans quelle mesure j'inventais un paradigme de la hantise où je faisais converger diverses définitions ; non pas que cette invention soit condamnable, mais la problématique, l'axiomatique, n'est autre que de tester la pertinence de l'existence d'un tel paradigme pour un psychologue, et plus encore pour un clinicien.

Nous avons vu que la hantise a une certaine réalité culturelle, reste à voir s'il est possible d'extraire une individualité, une personne touchée par cette réalité telle que nous l'avons circonscrite, que l'on puisse soumettre à une approche psychologique. Cependant, je ne cherche pas à situer comment un individu n'est qu'un répétiteur de sa culture : faire œuvre de zèle, cela aurait consisté à considérer les récits de hantise comme des gigantesques planches de Rorschach – ce qu'ils sont en grande partie – puis à coter « (H) » les perceptions de para-humains, et « kob » quand on nous parle de kinesthésies d'objets, à interpréter ensuite comme la traduction de désirs irréalisables... Cependant, je préfère développer une œuvre d'écoute.

J'ai restitué rapidement les conséquences réelles et les problèmes quant aux responsabilités de ces allégations de hantise personnelle : personnes licenciées, exil d'un appartement (au profit parfois d'agents immobiliers), impact identitaire et social, etc. Cela suffirait au gendarme E. Tizané pour en faire un schéma avec maintes références à l'appui<sup>56</sup>. Mais il y a d'autres problèmes prioritaires gisant dans la demande. Deux questions récurrentes constituent la demande apparente (Catala, 2004, p.15) :

- Que dois-je faire, comment agir avec ces faits qui semblent dangereux ?
- Comment les interpréter, comment explique-t-on cela aujourd'hui ?

Ce sont deux demandes d'un savoir qui ne laisse peu de place à la distanciation clinique. Le premier hurluberlu capable de répondre à l'une de ces demandes sera souvent mieux accueilli que le psychologue venant faire valider ses tests psychométriques.

Or, cette demande est fortement reliée aux trois dangers qui s'incrument dans cette situation (Catala, 2004, p.154-155) :

- l'influence négative de certains charlatans qui n'hésitent pas à tirer profit d'une situation de fragilité.
- les dérives sectaires, dans les filets desquelles il est facile de se faire prendre
- les déséquilibres psychologiques qui peuvent en résulter (obsessions, délires de persécution, etc.) et qui sont parfois pris en compte trop tard, parce que, bien souvent, on n'a pas voulu les reconnaître comme tels.

Même si le clinicien n'est pas un policier faisant tout pour empêcher les dérives sociales et religieuses, il ne peut rester indifférent à ces dangers subjectifs que son interlocuteur encourt. Particulièrement, à reconnaître la nature ambiguë des stimuli qui amènent un individu sur le

---

<sup>56</sup> « Ces phénomènes provoquent d'abord la surprise des habitants (p.113) ; la lassitude vient ensuite (p.114). Puis la peur et la terreur. (p.116) Ils entraînent parfois la maladie d'une ou plusieurs personnes de la demeure (en plus du sujet que nous étudierons plus tard). (p. 119) Et l'abandon du logis. » E. Tizané, *Sur la piste de l'homme inconnu*, Amiot et Dumont, Paris, 1951. Rien de comparable dans le systématisme de W. v. Lucadou qui, lorsqu'il produit son modèle du déroulement d'une hantise, élabore déjà beaucoup mieux les liens psychologiques, sociologiques, et phénoménologiques entre les différentes phases.

terrain de la hantise, on ne peut s'empêcher de situer le chemin qu'il est déjà nécessaire pour passer d'une représentation ordonnée et linéaire du monde, à une vision inhabituelle où peuvent encore subsister des inconnues et des ambiguïtés. Ce parcours psychique n'est pas à portée des plus insécurisés, d'où le problème de la fermeture psychique aux stimuli ambigus, du manque d'accès à la « pensabilité du vécu » : selon Pascale Catala (2004, p.120-121), « *ce refus de reconnaître des événements qui diffèrent de tous les autres événements vécus antérieurement et qui semblent transgresser les lois physiques, peut conduire l'individu à une dépression ou à des troubles d'ordre psychotique* ». S'instaure en effet une situation de « dissonance cognitive » (« *en présence de plusieurs sources d'informations contradictoires, l'esprit humain ne supporte pas les incohérences et a besoin de rétablir l'équilibre. Les personnalités rigides n'y parviennent pas, elles ne peuvent adapter leurs croyances et n'ont d'autre solution que de nier l'événement.* »), de double contrainte (accepter l'existence d'un fait en s'interdisant toute interprétation intellectuelle<sup>57</sup>), conduisant à une tension psychique et à un déni non sans conséquences psychologiques.

La psychanalyste Djohar Si Ahmed fait part d'autres difficultés d'approche avec des personnes se disant envoûtées<sup>58</sup>. Beaucoup de ceux qui font une demande clinique ne consentent pas à affronter un authentique travail thérapeutique :

- En raison du coût psychique que cela représente (changer, se remettre en cause),
- En raison de l'ensemble des mécanismes défensifs s'y opposant.

Selon Si Ahmed, plusieurs cas de figure peuvent être rencontrés :

A - Lorsqu'un événement fâcheux et répété surgit brusquement au point de perturber profondément la vie d'un sujet, (...) [*note* : encore plus lorsqu'il se présente comme un stimulus ambigu], l'allégation de sort jeté est le plus souvent mise en avant dans une tentative de donner un sens aux événements, en projetant dans le monde extérieur l'origine et la cause de ce malheur.

B - Autre contexte, celui des personnes pressentant l'origine interne de leurs difficultés à vivre ou leur propre participation aux événements douloureux pouvant prendre sens par rapport à leur histoire. Cependant, pour des raisons défensives diverses, elles vont s'interdire tout travail, toute réflexion. La psyché et alors partagée entre le souci d'éviter cet affrontement douloureux à soi-même, et la nécessité d'expliquer « rationnellement » ce qui se passe. Explications « rationnelles » par l'irrationnel de ces souffrances répétées. Ainsi se constitue un objet persécuteur extérieur à soi, à l'égard duquel, un certain sens, une certaine explication pourra émerger. Bien entendu, la personne ou l'objet, l'entité désignée aura toujours un sens particulier qui résonnera avec la problématique, l'histoire du sujet.

Ces personnes qui peuvent venir consulter en psychothérapie ont des aménagements tels que leur scénario d'envoûtement est très rarement remis en question. Au demeurant, la demande psychothérapique se résume souvent à une demande d'intervention magique.

C - Il est une autre catégorie de personnes qui demanderont une aide psychothérapique alors même qu'elles se diront envoûtées... Dans ces situations également, l'allégation d'envoûtement

---

<sup>57</sup> Double contrainte alimentée par le positivisme scientifique : par exemple, Charles Richet pense que : « *En présence de ces phénomènes extravagants, la discussion théorique est de médiocre importance.* », *Traité de Métapsychique*, 1922, p. 752.

<sup>58</sup> D. Si Ahmed, *Quelques réalités sur l'envoûtement*, disponible sur [http://www.paranormal-ondes.com/paranormal\\_spontane/articles/quelques\\_realites\\_sur\\_l\\_envoûtement\\_article92.html](http://www.paranormal-ondes.com/paranormal_spontane/articles/quelques_realites_sur_l_envoûtement_article92.html)

s'inscrit dans une situation complexe où des phénomènes d'influence et de manipulation réelles de la psyché du sujet par une personne ou un groupe, existent bel et bien. (...)

Cela vient donc montrer toute la complexité de cette demande si spéciale, tant pour l'envoûtement que pour la hantise. Sortant déjà du contexte psychopathologique occidentale, elle est déjà au-delà de la nosographie, et contraint le thérapeute ciblé à sortir d'une position confortable où il lui aurait suffi d'aligner le mot « psychose » ou « névrose » suivi d'un ou deux adjectifs. Dans mes brèves entreprises cliniques, je n'ai pas eu le temps de voir si ces demandes cliniques biaisées évoluaient par la suite, pas plus que je n'ai pu juger d'une manière scientifique de la nature des phénomènes invoqués. De toute manière, toute démarche scientifique d'une hantise personnelle (or, c'est cette démarche que revendique les parapsychologues) souffre d'une ambivalence dans la reconnaissance du cas :

Les phénomènes subjectifs (*d'infestation*) dépendent de la bonne foi – qui n'est jamais douteuse – de l'observateur, mais la bonne foi ne suffit pas : on doit toujours supposer une hallucination, une imagination, une illusion, une aberration. Il s'agit donc de savoir si tout s'explique par l'illusion. Il faut admettre l'hypothèse de l'illusion quand la personne est seule ; mais il est assez difficile d'imaginer trois quatre, cinq personnes normales ayant à plusieurs reprises pendant quelques mois l'hallucination du même personnage.

Mais pour les phénomènes objectifs la difficulté est autre. Là en effet toutes les fraudes sont possibles, et l'expérience a prouvé que les fraudes étaient fréquentes, très fréquentes. Quand, dans une maison dite hantée, s'entendent des fracas divers, bruits de portes qui s'ouvrent et se ferment, roulement de meubles, bris de vaisselles, et tout le cortège ridicule de manifestations qui est de coutume dans les hantises, l'idée vient tout d'abord qu'il s'agit d'une forte plaisanterie, faite par des individus mal intentionnés, des domestiques renvoyés, des gens intéressés à faire quitter la maison à tel ou tel de ses habitants. Le plus souvent il faut incriminer, comme cause de ces *infestations*, de très jeunes gens, de l'un ou l'autre sexe, à demi idiots, à demi vicieux, qui, sans trop comprendre ce qu'ils font, jettent des pierres, cassent des vitres, en dissimulant leurs gestes et en laissant croire qu'ils sont restés immobiles, *n'ayant d'autre motif que de tromper*.

Par conséquent, pour les hantises avec déplacements d'objets, la plus grande sévérité critique doit être admise, d'autant plus que vraiment, à part quelques rares exceptions, chaque fois qu'un sérieux contrôle a été fait, les miracles se sont volatilisés. (Ch. Richet, *Traité de Métapsychique*, Payot, Paris, 1922, p.734.)

Cette ambivalence quant au « fait scientifique » change radicalement la nature de l'implication ; le plus souvent, les interventions de soutien ne seront pas symétriquement appuyées dans les deux cas, la défense contre la pression extérieure sera parfois retournée, au verso d'un clivage, en une attaque en règle, un « *debunking* » affirmé par ceux mêmes à qui les personnes concernées par la hantise avaient ouvert leur porte. D'où la nécessité, pour celui qui veut tout de même s'inscrire simultanément dans une approche scientifique, de considérer aussi les fraudes, comme le conseille N. Fodor, F. R. Machado, etc. : qu'on se le dise, la véracité des phénomènes *alterne* entre subjectif et objectif, introduisant une contingence dans l'observation. Le plus étonnant, c'est que cette alternance semble être une condition élémentaire des événements. Comme avec les médiums célèbres, il arrive toujours un moment où la personne hantée est prise dans une fraude flagrante, inutile et exagérée, où elle entreprend tout bonnement de reproduire *manu militari* les phénomènes extraordinaires qu'on lui impute. Pour nous, autant dans la parole nous admettrons la ventriloquie, autant dans les gestes nous accepterons le *pantomime*.

Et si l'effroi mêlé aux connotations de la hantise pourrait laisser nombre de personnes à la porte de ma problématique, jugeant impertinent d'approcher le « diabolique » via une position « symbolique », revenons à l'étymologie que défriche D. Si Ahmed<sup>59</sup> :

Diabolique, qui signifie jeter séparément (du grec, *dia* séparer et *ballo* lancer), renvoie donc, par extension, à l'idée de désunion, de perte de cohérence, de perte d'unité, d'égarement du sens, et de chemin (le sien) perdu.

A l'opposé, symbolique qui signifie jeter ensemble ou rassembler (du grec *sun*, ensemble et *ballo*, lancer) renvoie donc à l'idée de restauration d'une unité, de cohérence, de sens et de chemin retrouvés.

La position d'un psychothérapeute est donc idéalement orientée dans une perspective inverse de l'aliénation. Reste à voir, au-delà de l'attitude, ce qu'il pourra emprunter aux différentes démarches effectives, et ce qu'il proposera peut-être de mieux.

---

<sup>59</sup> Toujours dans : D. Si Ahmed, *Quelques réalités sur l'envoûtement*, disponible sur [http://www.paranormal-ondes.com/paranormal\\_spontane/articles/quelques\\_realites\\_sur\\_l\\_envoutement\\_article92.html](http://www.paranormal-ondes.com/paranormal_spontane/articles/quelques_realites_sur_l_envoutement_article92.html)

## Multiples perspectives

« Un phénomène humain qui n'est expliqué que d'une seule manière n'est, pour ainsi dire, pas expliqué du tout... et cela même et surtout si sa première explication le rend parfaitement compréhensible, contrôlable et prévisible dans le cadre de référence qui lui appartient en propre. »  
G. Devereux, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, Paris, 1972, p.9.

Dans ce devoir, nous allons assembler des vues sur la hantise apparemment incompatibles. Certaines resteront dans leurs dérélitions, d'autres trouveront des raccords surprenants.

La hantise n'est pas une croyance comme les autres, au vu de la réaction qu'elle suscite, et d'abord chez Freud qui la met à part. On peut néanmoins en faire une étude folklorique, mais la clinique n'en profitera pas beaucoup<sup>60</sup>. Une ethnographie extensive des croyances aux fantômes nous éloignerait même de l'approche clinique : exemple caricatural, les références ethnologiques que donne Cyrille de Neubourg sur 24 pages... extrait :

Pour les Esquimaux (Groenland) :

Il y a par exemple, le « Kivigtok » ou fantôme d'un homme qui a fui la société de ses semblables et qui a appris le langage des animaux. Il peut se déplacer à une vitesse prodigieuse.

Le « anghiak » est le fantôme d'un enfant né avant terme. Il se venge sur sa famille en dévorant les membres les uns après les autres.

Le « angherdlartugisak » est un fantôme créé à dessein par des procédés spéciaux et qui sert d'intermédiaire entre les vivants et les morts. (...) (C. de Neubourg, *Fantômes et maisons hantées*, éd. Grasset, coll. Bilan du mystère, n°3, Paris, 1957, p.135.)

Et cætera, et cætera. Non pas que je désapprouve une telle approche, mais mon angle d'attaque était spontané, pratique, inclusif, réaliste et clinique. Pour mieux comprendre, il me semblait donc évident de me replonger dans des conditions similaires ! Et dans cette même optique, et pas seulement par humilité, je ne désavouerai pas l'approche ethnographique lorsqu'elle est intensive, et qui plus est menée par des personnes formées à la psychanalyse (M. Mead, G. Devereux, J. Favret-Saada, etc.) qui savent dégager la substance stimulante au-delà du matériel.

Une autre approche que j'aurais pu proposé serait l'approche sémiologique. Encore dans un mouvement caricatural, je donne un exemple – surnommé *l'Aquaphile* – de ce à quoi elle me semble pouvoir se réduire :

Dans les cas étudiés par le psychologue allemand Elmar Gruber (1980), les événements RSPK sont extrêmement cohérents avec les frustrations et les refoulements du sujet. Ainsi, dans le cas de Stühlingen, les perturbations furent strictement limitées à l'apparition de flaques d'eau inexplicables dans la maison, et principalement dans le lit des parents. En l'espace de quelques heures, dix-sept flaques d'eau apparurent, parfois à la cadence d'une toutes les cinq minutes.

---

<sup>60</sup> Je fais référence à une thèse soutenue en novembre 2004 à l'Université de Lausanne par Sophie Blanchard, « *Histoire des maisons hantées. Modèles interprétatifs de récits transmis oralement dans la région jurasienne* ». Après l'exposé de son analyse psychologique du folklore, la thésarde avouera à ses professeurs que sa thèse n'a rien changé à sa pratique professionnelle de clinicienne (communication de Bruno Mancusi).

Pendant que la mère nettoyait le plancher, « elle dit avoir vu une bulle d'eau qui, alors, éclaboussa son cou et son visage ». Des flaques d'eau continuèrent à apparaître pendant deux heures après que le conduit d'eau ait été coupé. Or, la famille venait d'emménager dans une nouvelle maison ; Sabine, douze ans, avait maintenant sa chambre et n'était plus acceptée comme avant dans le lit de ses parents. Elle souffrait aussi d'énurésie. Elle avait un complexe d'infériorité et se sentait dominée par sa mère despotique. Enfin, pendant sa grossesse, la mère avait failli mourir noyée.

Gruber pense donc que l'élément eau est un symbole clé des désirs refoulés de Sabine, et que les perturbations RSPK reflètent donc clairement les agressions inconscientes de l'agent. (C. Hardy, *L'après-vie à l'épreuve de la science*, éd. du Rocher, Paris, 1986, p.172.)

Avec cette analyse sémiologique de base, on en vient à chercher un symbole, un archétype, ou un sens en l'extrayant de son réseau. A voler les mots de la bouche, à entendre sans écouter, on remarque vite que la hantise se prête trop vite aux scénarios romanesques ou hollywoodiens. Happé par ces qualités de récit, on devient soi-même un maillon du folklore, comme le remarque bien malgré lui le parapsychologue québécois Louis Bélanger, qui ne peut s'empêcher de présenter le cas d'Anne-Marie, au centre des événements de Rosenheim, sous une figure romantique :

(...) le fiancé prit ombrage de tout cela et abandonna Anne-Marie à son sort. Ce fut d'ailleurs une séparation qui se révéla salutaire. En effet, quelques temps après, les manifestations étranges cessèrent à Rosenheim autour d'Anne-Marie. Et Anne-Marie elle-même, reconnut plus tard que ce fiancé d'alors ne lui était pas destiné. (L. Bélanger, *Psi : au-delà de l'occultisme*, éd. Québec/Amérique, 1978, p.69.)

Certes, je ne vais pas être sec et m'interdire tout effet d'écriture, mais le style populaire est une nuisance que l'on peut s'épargner : alors, à *l'épreuve de la science* comme *au-delà de l'occultisme*, les « cris du cœur » et les symbolismes plaqués n'ont pas plus de place que les cotations du Rorschach.

Comme le dit B. d'Espagnat (1979, p. 155), il y a un préjugé qui fait qu'une personne qui discute de problèmes surgissant dans d'autres domaines que celui de sa spécialité perd de la crédibilité. Mais la transdisciplinarité est un bienfait, et les incursions prétentieuses que je ferais dans les domaines littéraires, ethnologiques, parapsychologiques, etc., n'en sont pas moins légitimes. Je revendique, dans mon élan épistémologique, cette « bougeotte » qu'avait Gregory Bateson, flirtant avec toutes les sciences sans jamais se glorifier d'une spécialité lui permettant de statuer sur une question. Il ne se laissait pas habituer par le savoir. Son grand esprit critique était la vibration de son regard, lui permettant de saisir, en passant d'un concept, d'un exemple, d'une science à l'autre, le petit mouvement significatif du réel. Après Bateson, nous pouvons encore devenir des « nerfs optiques de la science. »

Et s'il nous faut, pour donner corps à ce travail, multiplier les cas, ce sera sans cet *a priori* théorique contenu dans le dispositif psychothérapeutique, selon lequel le matériel recueilli constituerait une preuve de la pertinence de la problématique et une démonstration des énoncés théoriques. Chaque exemple est, comme le dit Tobie Nathan, « *tout au plus une illustration, la plupart du temps une simple métaphore.* »<sup>61</sup>

---

<sup>61</sup> T. Nathan, *L'influence qui guérit*, éd. Odile Jacob, Paris, 1994, p.71.

## Plan :

Ainsi, mon plan inclut :

- Une *approche historique*, évoquant principalement les progressions du thème du poltergeist, et des positions et aventures de Freud, Jung et Fodor, ainsi que le cas du Président Schreber, dont la monographie comporte des éléments étranges et inexploités.
- Une *approche littéraire*, avec une lecture attentive de la nouvelle du Horla de Guy de Maupassant, témoignage littéraire très fin d'un cas de hantise personnelle.
- Une *approche de recherche clinique*, avec trois cas personnels : deux spontanés (Galatée et Valérie), et un provoqué (Samantha) ; Ainsi qu'avec l'approche psychanalytique de D. Si Ahmed (une intervention *in vivo*, dans la niche écologique d'une « famille hantée », dans le cas de la famille Lemerle, et, en Annexe 3, le cas de Richard P. arrivé au terme d'une quatrième année de cure psychanalytique.)
- Sous l'angle de l'*approche ethnologique*, une extension sera tenté sur le terrain de la sorcellerie contemporaine décrite par J. Favret-Saada.
- Sous le titre d'*approche parapsychologique*, une entrevue et une discussion des « consultations parapsychologiques » qu'officie W. v. Lucadou à Freiburg.
- Une *approche sémiotique*, avec les outils rapportés par F.R. Machado, mis à l'essai sur le cas de Mulhouse traité par le parapsychologue H. Bender (1981).
- En annexe également, j'ai placé les recherches qui ont mené à des impasses, ou dont le caractère semblait trop hétérogène par rapport au reste du mémoire : ainsi, s'y cachent une *approche psilogique* par le biais d'un document de terrain (Annexe 1) ; une approche psychanalytique peu perlaborée (Annexe 3) ; une modélisation de l'*approche magique* et de l'*approche scientifique* (Annexe 4) ; une *approche quantitative* à la suite de G. Schmeidler (Annexe 5) ; une *approche transgénérationnelle* combinant différentes lectures de la trompeuse « clinique du fantôme » (Annexe 6).
- Enfin, en Annexe 2, un complément sur les hallucinations qui tenait trop de la généralité.

Enfin, je donnerais en conclusion les premières pistes qui me sont venues à l'esprit pour ne pas rester sur une desertification théorique qui n'a absolument pas lieu d'être.

# **Seconde Partie**

## **Approches pratiques**

## Approche historique

« Ils sont pensables de nuit, de jour ils seraient scandaleux. » Une patiente anonyme.

L'intérêt est aussi de vérifier que la psychopathologie est la maladie de la culture (comme l'a dit notre professeur S. Lesourd), et donc si la hantise de personne dont parle Ch. Richet vient s'inscrire historiquement aux côtés de l'hystérie grecque donnant lieu aux scènes orgiaques, au côté des sorcières de Salem du XIII<sup>e</sup> siècle, après les paralysés de Charcot et les hystériques modernes avec leurs spasmes et autres crises de tétanie. Est-ce que la hantise est seulement décrite et, par là, construite (Méheust), par une science enthousiaste confrontée à la vague du spiritisme, rendant impossible aujourd'hui les conditions de son observation ?

La métapsychique ne fut-elle rien d'autre qu'une maladie infantile de la science ?

Cet argument se fonde sur un ensemble de considérations historiques et épistémologiques qui lui donnent un poids et une autorité considérables. A ses débuts, nous dira-t-on, la science n'est pas encore assurée de ses objets et de leurs limites ; dans l'euphorie de la jeunesse, tout paraît possible, et c'est alors que naissent des fantômes, comme ces entités fictives des débuts de la physique, les fameux rayons N, ou les muons, que certains physiciens crurent objectiver au début du XX<sup>e</sup> siècle. Selon la thèse accréditée, les objets de la métapsychique (la télépathie, la clairvoyance, la télékinèse, les poltergeists, etc.) appartiennent à ce registre des entités fantômes, ils ne seraient rien d'autre que des précipités fantasmatiques engendrés par une science encore immature, dans l'extraordinaire effervescence intellectuelle de la Belle Epoque.

Ce jugement paraît aujourd'hui sans appel. Nous allons donc l'examiner avec le soin qu'il mérite. (B. Méheust, *Devenez savants : découvrez les sorciers – Lettre à Georges Charpak*, éd. Dervy, Paris, 2004, p.35.)

Or, c'est durant cette même Belle Epoque qu'a été inventée la psychanalyse, et tout un courant de psychanalystes a côtoyé ces entités fantômes. Par exemple, la psychiatre E. Laborde-Nottale recense que

Freud était entouré d'un groupe d'amis passionnés par la voyance et par la télépathie. En dehors de Jung, il y avait Fliess d'abord et puis Ferenczi et les membres du « comité », Hitschmann, Stekel, Deutsch et Burlingham. (E. Laborde-Nottale, *La voyance et l'inconscient*, Seuil, Paris, 1990, p. 96)

C'est en fait tout un courant de penseurs qui ont balisés une voie pour les psychanalystes dans l'abord des phénomènes dits occultes : avec C.G. Jung et S. Ferenczi pour leurs thèses, respectivement sur les processus dits occultes et sur le spiritisme ; H. Deutsch, *Processus occultes en cours d'analyse* (1926) ; E. Hitschmann, disciple de Freud, écrit : *Télépathie en analyse* (1933) ; D. Burlingham, *L'analyse d'enfant et la mère* (1935) ; On compte également : W. Reich ; A. Ellis ; Schilder ; Pederson-Krag ; Rubin ; G. Roheim, *Télépathie dans un rêve* (1938) ; et l'Ecole hongroise, Hollos, Balint, Fodor, Hann-Kende ; l'anthologie de G. Devereux, *Psychoanalysis and the Occult* (1953), regroupant les premiers articles de N. Fodor, E. Servadio, J. Eisenbud, J. Ehrenwald, etc. W.H. Gillespie, *Les éléments extra-sensoriels dans l'interprétation des rêves* (1948) Denis Farrell, "Transmission de pensée", *refoulement et avenir de la psychanalyse chez Freud* (1983) ; parmi les plus intéressants : R. Major et P. Miller, *Empathie, antipathie et télépathie* (dont la première version est parue en anglais dans la revue *Psychoanalytic Inquiry*, 1981, New York, Int. Univ. Press), et celui

inédit de M. Montrelay, *Lieux et génies* (1983). Outre les articles cités plus haut, nous lisons Léon Chertok, ou Maria Torok, *L'occulté de l'occultisme* (1983), qui reprend en détail le cas "Vorsicht" ; celui de Touria Mignotte, *La transmission de pensée : Réel alchimique* (1983) ; celui de J. Derrida, *Télépathie*, reprenant un premier article paru dans la revue *Furor*, n°2 (1981). Il a toutefois fallu attendre la thèse de médecine de C. Moreau (*Freud et l'occultisme*, 1976) pour que soient traduits en français les articles de Freud sur le sujet. P. Le Maléfian a entre autres permis de croiser ces réflexions avec celle de J. Lacan. D. Si Ahmed a soutenu une thèse sur le fonctionnement psychique et les processus télépathiques, à Paris, sous la direction de D. Anzieu, dont il ressort l'ouvrage *Parapsychologie et psychanalyse* (1990), bientôt réédité et augmenté. Il existe encore tout un courant en Italie (dont le meilleur représentant actuel est G. Caratelli), en Allemagne (après C.G. Jung et H. Bender), aux Etats-Unis (avec le psychanalyste Montague Ullman qui a produit des expériences aux Mainmonides Hospital sur le rêve télépathique). Autant dire que je ne poursuis pas un travail dénué d'histoire et d'héritage. J'ai choisi de faire une revue bibliographique et historique extensive, mais pour ce qu'il en est de la question du Poltergeist, rien ne semble plus efficace qu'un « carottage » sur un épisode révélateur.

### Le Poltergeist entre Freud et Jung :

Le problème du Poltergeist n'a jamais été un thème de prédilection en psychanalyse, mais reste qu'un épisode étrange aurait été partagé par Sigmund Freud et Carl Gustave Jung<sup>62</sup>, qui rend très lisible le choix de l'attitude tenue par l'un et l'autre protagoniste :

J'aurais voulu connaître les opinions de Freud sur la précognition et la parapsychologie en général. Quand j'allai le voir en 1909, à Vienne, je lui demandai ce qu'il en pensait. Fidèle à son préjugé matérialiste il repoussa tout ce complexe de questions, n'y voyant que sottise ; il se réclamait d'un positivisme tellement superficiel que j'eus peine à me retenir de lui répondre avec trop de causticité. Quelques années s'écoulèrent encore avant que Freud reconnût le sérieux de la parapsychologie et le caractère de donnée réelle des phénomènes «occultes».

Tandis que Freud exposait ses arguments, j'éprouvais une étrange sensation, il me sembla que mon diaphragme était en fer et devenait brûlant, comme s'il formait une voûte brûlante. En même temps, un craquement retentit dans l'armoire-bibliothèque qui était immédiatement à côté de nous, de telle manière que nous en fûmes tous deux effrayés. Il nous sembla que l'armoire allait s'écrouler sur nous. C'est exactement l'impression que nous avait donnée le craquement. Je dis à Freud :

« Voilà ce qu'on appelle un phénomène catalytique d'extériorisation. »

« Ah ! dit-il, c'est là pure sottise !

- Mais non ! répliquai-je, vous vous trompez, monsieur le professeur. Et pour vous prouver que j'ai raison, je vous dis d'avance que le même craquement va se reproduire. »

Et de fait, à peine avais-je prononcé ces paroles, que le même bruit se fit entendre dans l'armoire.

J'ignore encore aujourd'hui d'où me vint cette certitude. Mais je savais parfaitement bien que le craquement se reproduirait. Alors, pour toute réponse, Freud me regarda, sidéré. Je ne sais pas ce qu'il pensait, ni ce qu'il voyait. Il est certain que cette aventure

---

<sup>62</sup> Cet épisode se retrouve chez Jung, dans la correspondance de Freud, et est commentée par Jones dans : *La vie et l'œuvre de Freud* ; PUF ; traduction d'Anne Berman ; 1957 ; p. 448-449. Pascal Le Maléfian (1984) signale ce fait que, dans ce dernier ouvrage, l'on trouve le mot « Poltergeist », substantif désignant Jung dans la version anglaise, remplacé par « magicien » dans la version française.

éveilla sa méfiance à mon égard ; j'eus le sentiment que je lui avais fait un affront. Nous n'en avons jamais plus parlé ensemble. (C. G. Jung, « *Ma vie* », *souvenirs, rêves et pensées*, Edition Folio, pp 182/183)

Plus intéressant encore, ce sont les réactions ultérieures de Freud. Dans une lettre datée du 16 avril 1909, Freud écrit à Jung au sujet des craquements qu'il reconnaît avoir entendu « *si fréquemment quand vous étiez présent* ». Selon ses dires, ces bruits se seraient répétés souvent, dans un cadre naturel, « *jamais en rapport avec mes pensées et jamais quand je m'occupai de vous ou de votre problème particulier* ». Rétrospectivement, Freud déclare avoir été un crédule de bonne volonté, dont les impressions vives ont désormais disparu : « *il me paraît totalement improbable que doive se produire quoi que ce soit de ce genre ; les meubles privés d'esprit sont devant moi* ». S'ensuit un sermon annoncé, dans lequel Freud prend le rôle d'un père digne, chaussant des lunettes paternelles à monture de corne, pour mettre « *en garde mon cher fils, le priant de garder sa tête froide, de renoncer à trop vouloir comprendre plutôt que de trop sacrifier à la cause de la compréhension* ».

Ensuite, dans cette même lettre, Freud fait un détour par l'invalidation de ses anciennes superstitions numériques, puis introduit la notion de « *complaisance du hasard* », qui devient un processus psychique « *qui joue, lors de la formation d'une idée phantasmatique, le même rôle que la complaisance somatique dans le symptôme hystérique, ou la complaisance verbale dans le mot d'esprit* ». Bien que le matériel soit étroit, il y a tout de même un bijou théorique à soutirer de cette proposition, à savoir : voilà trois vecteurs de la psyché (verbe, soma, phantasme<sup>63</sup>), et voilà trois orientations sentimentales de ces données (complaisances verbale, somatique et « du hasard »). Cela semble une reconnaissance d'une fonction propre au phantasme complètement différente du psychosomatique classique (et d'ailleurs, normale *ou* pathologique), et qui aurait trait au « hasard », et, en cela, serait presque de l'ordre d'une métaphysique intuitive (les individus ne faisant que rarement référence à de réels calculs). La superstition ne serait plus un symptôme spécifique de la structure obsessionnelle, mais pourrait bien déterminer une forme psychologique à part entière. Dans la caricature du *superstitieux*, que donne Freud en l'opposant à ses propres convictions, on retrouve ce personnage qui « *est porté à attribuer au hasard extérieur une importance qui se manifesterait dans la réalité à venir, et à voir dans le hasard un moyen par lequel s'expriment certaines choses extérieures qui lui sont cachées.* »<sup>64</sup> Plus tard dans sa vie, lorsqu'il se penchera sur la notion d'inquiétante étrangeté, Freud occultera bizarrement la part du hasard et de sa complaisance, faisant reculer d'un cran les séries d'événements dans le Réel capables d'induire de tels sentiments.

### Fantasy Prone Personality :

La complaisance au hasard suggérée par Freud pourrait être l'anticipation du diagnostic de « personnalité encline à l'imaginaire » (*Fantasy Prone Personality*, Wilson & Barber, 1983). D'autres psychologues américains (Irwin, 1991b, 1990 ; Lynn & Rhue, 1988) auraient achetés ce gadget diagnostique, dont la prévalence serait de 4% dans la population générale, pour décrire le type de personne ayant pour caractéristique principale de mal différencier leur imaginaire de la réalité, sans pour autant être pathologique. Ces individus expérimenteraient l'imaginaire

---

<sup>63</sup> Nous intégrons la distinction entre fantasme conscient ou préconscient, et phantasme inconscient. Ainsi, la complaisance au hasard s'applique dans la dimension primaire de l'inconscient, à la source même du désir et de la foi, plutôt qu'après coup, dans l'élaboration mentale secondaire.

<sup>64</sup> S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1901, éd. Gallimard, Paris, 1997, p.275-276.

de manière plus vive que la plupart des autres, avec des composantes visuelle, auditive et tactile prononcées. Les indicateurs pour l'enclin à l'imaginaire sont : l'hypnotisabilité, le compagnonnage imaginaire (comme un enfant), les expériences « psychiques », les expériences de flottement ou de décorporation (OBE pour « Out-of-Body Experiences »), des rêves éveillés, des visions, ou des hallucinations (ces dernières incluant : rencontre avec des apparitions, abduction par des extraterrestres, réception de messages spéciaux par voyance). La volonté avouée est la normalisation diagnostique des personnes disant avoir eu des expériences paranormales (Nickell, 1996).

Le lien fait entre la croyance au paranormal et la personnalité encline à l'imaginaire semble éprouvé<sup>65</sup>, même si la distinction n'est pas toujours fait dans ces études entre ceux qui croient au paranormal, ceux qui disent l'avoir expérimenté, et ceux qui disent l'expérimenter tout en restant sceptique quant à l'explication. De plus, il fait glisser dans la case « cas psychiatrique non-pathologique » un ensemble de croyances ou d'illusions, systématisé en groupe uniforme et amalgamé d'idées délirantes<sup>66</sup>. Ce diagnostic nous apparaît très intéressant, mais dans sa formulation actuelle, on ne peut s'empêcher d'être critique devant la facilité dont il est fait preuve pour dégager des explications à partir de critères peu explicites (hypnotisabilité, décorporation, expériences « psychiques », etc.). Peut-être que les recherches futures dans ces domaines permettront de voir s'il est possible de systématiser la notion d'expérience paranormale et de fiabiliser son lien à des critères diagnostiques. Notre intérêt est que, dans un faible pourcentage de la population générale, émerge cette possibilité de complaisance au hasard, expression rare mais non pathologique d'une certaine disposition de l'appareil psychique.

#### L'évolution de la position de Freud :

L'épisode ci-dessus pourrait faire office de souvenir-écran, où toute la dramaturgie du phénomène de poltergeist trouve son exposition. L'attitude de Freud changera beaucoup au fil des années, mais reste que sur sa première réaction, il prend clairement une position d'anti-thèse dans ce faux débat avec Jung. L'ambiguïté des stimuli lui donnent raison, mais ne justifie pas toute sa démarche sermonneuse du fils Jung, allant jusqu'à lui reprocher de vouloir trop comprendre, alors que lui-même venait de s'empêtrer dans des explications légèrement contradictoires : dans sa chambre, les craquements sont rares, mais ils se sont vraisemblablement répétés souvent ; et lorsqu'ils se produisaient, ce n'était « *jamais en rapport avec mes pensées et jamais quand je m'occupai de vous ou de votre problème particulier* », mais comment peut-on affirmer une telle certitude ? A chaque craquement, l'imaginaire de Freud n'avait-il pas plus de probabilité de virer vers les complaisances jungiennes, surtout que 1) Freud se proposait de faire quelques observations attentives 2) Les observations étaient effectuées après le départ de Jung, et dans les quelques jours qui suivirent ? En outre, le second argument freudien sensé démolir cette croyance est une simple révocation suite à un changement d'attitude, un retour défensif à l'attitude initiale « *pour je ne*

---

<sup>65</sup> Selon J.-M. Abrassart, *Facteurs prédispositionnels et situationnels influençant la croyance au paranormal*, mémoire de DEA en Sciences Psychologiques, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2004.

<sup>66</sup> Selon la classification de Gabrielle Rubin : « (...) nous appelons croyance l'idée non prouvée qui n'affecte qu'une petite partie du sujet, tout en étant largement partagée par ses contemporains, (...) nous appelons illusion les idées qui nous apparaissent comme très différentes de ce que dit le sens commun mais gardent néanmoins une possibilité de réalisation et idées délirantes celles qui font fi de la réalité extérieure et sont ainsi refusées par le socius et le sens commun. » G. Rubin, *Croyance et réalisation hallucinatoire du désir*, p. 922, in *Revue Française de Psychanalyse*, tome LXI « Croyances », Juillet-Septembre 1997, p. 919-926.

*sais quels motifs intérieurs* ». Enfin, même si Freud a le mérite de ne pas partager « *cette douce illusion* », on ne peut pas non plus l'exempter d'en avoir d'autres.

Deux lettres de Freud ont été retrouvées<sup>67</sup> : elles montrent qu'il avait une correspondance avec le Dr. Fanny Hoppe-Moser (1872-1953), biologiste et parapsychologue suisse, une des actrices principales de l'*Institut für Grenzgebiete der Psychologie und Psychohygiene* (IGPP)<sup>68</sup> et, accessoirement, la fille de « Emmy v. N. », patiente dont discute Freud dans ses « *Etudes sur l'Hystérie* » (1895). Cette parapsychologue est connue en Allemagne pour son traité d'« occultisme »<sup>69</sup> préfacé par C.G. Jung, devenu un classique, et qui prend à bras le corps le phénomène du poltergeist. Dans ces lettres, on en apprend quelque peu sur l'attitude de Freud par rapport aux phénomènes « occultes » :

Toutes ces choses me laissent plutôt froid, parce que je ne m'attends pas à ce que cela révolutionne notre conception scientifique du monde ; nonobstant je m'attends à ce que cela nous ouvre, dans le meilleur des cas, à un nouveau domaine de faits qui s'intégrera simplement à ceux que nous avons déjà.<sup>70</sup> (S. Freud, lettre du 10 octobre 1918, reproduite en page 6 du *Tätigkeitsbericht*, 2002/2003, produit par l'IGPP.)

C'est à l'âge de 82 ans que Freud montrera combien sa réflexion a évolué, lorsqu'il fera à son tour la connaissance de Nandor Fodor (1895-1966), hongrois comme Sandor Ferenczi et qui s'est successivement rendu en Angleterre et aux Etats-Unis, psychanalyste, auteur de nombreuses publications dans le domaine neuropsychiatrique, qui est aussi connu pour avoir écrit une dizaine d'oeuvres importantes sur la parapsychologie. Il rencontre Freud en 1938<sup>71</sup>, dans sa retraite londonienne, par l'intermédiaire de sa femme, assez pragmatique pour oser sonner au célèbre numéro 20 de Maresfield Gardens. Fodor, en qualité de directeur de l'Institut International pour la Recherche Psychique de Londres, charge qu'il occupait depuis 1934, avait enquêté peu de temps auparavant sur le cas d'une personne hantée appelée Thornton Heath. Il avait écrit un compte rendu mais le "Conseil" de l'Institut n'avait pas accueilli favorablement ses conclusions. Le rapport, qui mettait en évidence un traumatisme sexuel précoce derrière les manifestations, fut jugé scandaleux et donc rejeté, à cause des réactions morales qu'il pourrait provoquer.

Mme Fodor expliqua à Freud les problèmes de son mari qui défendait l'approche psychanalytique pour expliquer certains problèmes de la « recherche psychique ». Provoqué et curieux, Freud demanda à consulter le manuscrit, qui fut immédiatement envoyé à son domicile. Le 22 novembre, une lettre de Freud arriva finalement<sup>72</sup> :

*Distingué Monsieur,*

*On ne peut sans doute pas imaginer combien est fastidieuse la lecture des comptes rendus d'expériences, précautions, témoignages, etc., pour une personne qui pour commencer,*

---

<sup>67</sup> Une lettre de Freud datant 13 juillet 1918 a déjà été publiée par E. Bauer (1986). La lettre du 10 octobre 1918 a été trouvée récemment.

<sup>68</sup> [www.igpp.de](http://www.igpp.de)

<sup>69</sup> F. Moser, *Der Okkultismus. Täuschungen und Tatsachen*, München : Reinhardt, 1935.

<sup>70</sup> Traduction personnelle de : « *Mich lässt die ganze Sache eher kühl, weil ich nicht einen Umsturz unserer wissenschaftl. Weltanschauung davon erwarte, sondern im besten Fall die Eröffnung eines neuen Gebietes von Tatsachen, die sich dem Übrigen einfügen werden.* »

<sup>71</sup> Cette rencontre est décrite de très belle manière au chapitre 10 de l'ouvrage de G. Caratelli, *Poltergeist et psychanalyse* (Rassegna di studi psichici , 3, 1993) in : *Psicologia psicoanalisi parapsicologia*, Sovera, Rome, 1994.

<sup>72</sup> On la retrouve dans la biographie de Jones, vol.3, pp.464-465.

*n'attribue pas une grande signification à l'acceptation d'événements supranaturels, surtout s'ils ont à faire avec des sottises comme les dits esprits.*

*Toutefois j'ai résisté, et en ai reçu une grande récompense.*

*La façon dont vous détournez la question de savoir si ces phénomènes sont réels ou falsifiés, et la ramenez à l'étude psychologique du médium, donc des antécédents, me semble la juste voie pour entreprendre ce genre de recherches, qui conduiront à une explication des faits en question. C'est un grave péché de la part de l'Institut International de Recherche Psychique que de ne pas vouloir vous suivre dans cette direction. En outre je considère comme vraisemblable le résultat que vous avez obtenu dans ce cas particulier. Naturellement il serait préférable de pouvoir le confirmer à travers une véritable analyse de la personne, mais cela n'est évidemment pas possible. Vous pouvez récupérer le manuscrit : il est prêt. Avec tous mes remerciements pour m'avoir communiqué un matériel aussi intéressant.*

*Sincèrement votre*

*Sigmund Freud*

L'attitude de Freud envers l'approche psychanalytique du poltergeist alla donc vers les encouragements pour cette enquête précise dont le but principal était de tenter de comprendre les phénomènes sur une base exclusivement psychologique, fussent-ils réels, frauduleux, ou un mélange des deux. Cependant, Freud oublie de pointer les données qui n'entrent pas dans le travail de Fodor. On pense principalement au soutien psychologique nécessaire aux protagonistes des événements et à leur désir que finalement tout cesse, de la même façon que tout malade désire vivement sa propre guérison. Epistémologiquement, je me situe un peu au-delà des espérances de Freud : pour lui, une véritable analyse de la personne hantée est impossible... en vertu de quoi ? Je l'ignore, et c'est parce que je l'ignore que je m'évertue encore à rendre possible une telle analyse.

#### Jung et les *Sept sermons aux morts* :

Quant à Jung, il communiquait plus facilement ses expériences personnelles en matières d'étrangeté. Les conditions d'écriture des « *Sept sermons aux morts* », texte où sont, entre autres, développés les notions de *creatura* et de *pleroma* qui seront plus tard repris par G. Bateson, sont de celles-ci.

Tout commence par cette impression à garder à l'esprit :

Très progressivement, une métamorphose s'esquissait en moi. En 1916, j'éprouvai un besoin impérieux de donner une forme créatrice à mon vécu intérieur. Je fus pour ainsi dire obligé, de l'intérieur, de formuler et d'exprimer ce qui aurait pu être dit en quelque sorte par Philémon. (C.G. Jung, *Ma vie...*, *op.cit.*, p. 221)

L'ambiance qui s'en suivit est très caractéristique :

Les choses commencèrent par une espèce de fièvre en moi, mais je ne savais pas ce que celle-ci signifiait ou ce qu'« on » voulait de moi. Il y avait une atmosphère singulièrement pesante autour de moi et je me sentais comme si, à l'entour, l'air était rempli d'entités fantomatiques. Puis on se serait cru dans une maison hantée : ma fille aînée vit dans la nuit une forme blanche qui traversait sa chambre. Mon autre fille raconta – indépendamment de la première – que dans la nuit, par deux fois, la couverture lui avait été arrachée ; et mon fils de neuf ans eut un cauchemar. (*Ibid.*, p.221)

On trouve de nouveau cette interrogation sur l'intentionnalité extérieure et l'altérité animique. Ce cauchemar donna lieu à un dessin assez complexe qui sera interprété plus tard. D'autres éléments se rajoutent à l'expérience, laquelle atteint son paroxysme par des « voix » :

L'atmosphère était à couper au couteau. Je me rendis compte qu'il fallait que quelque chose se passât. La maison entière était comme emplie par une foule, elle était comme pleine d'esprits ! Ils se tenaient partout, jusque dessous la porte, et on avait le sentiment de pouvoir à peine respirer. Naturellement, une question me brûlait les lèvres : « Au nom du ciel, qu'est-ce que cela ? » Alors, il y eut comme une réponse en chœur : « Nous nous en revenons de Jérusalem, où nous n'avons pas trouvé ce que nous cherchions. » Ces mots correspondent aux premières lignes des « Sept sermons aux morts ». (*Ma vie...*, p.222)

Jung, inspiré de la sorte, écrivit son livre, certainement le plus gnostique, en trois jours. A noter comment l'acte d'expression créatrice fut une catharsis, une abréaction, et tout aisément un retour au calme :

A peine avais-je commencé à écrire que toute la cohorte d'esprits s'évanouit. La fantasmagorie était terminée. La pièce fut à nouveau tranquille et l'atmosphère pure, jusqu'au lendemain soir où la tension revint un peu ; les choses se dénouèrent à nouveau de la même façon. (*Ibid.*, p. 222).

Cette activité sublimatoire nous offre un parallèle avec le cas de Matthew Manning, sujet réputé « à poltergeists » dans sa jeunesse, sous la coupe d'un père qui avait déjà beaucoup lu sur le spiritisme et le poltergeist avant sa naissance. A l'âge de quinze ans, Matthew, pour « contrôler les manifestations »<sup>73</sup>, s'était exercé à l'écriture et au dessin automatique, à la façon spirite. C'est ainsi que la pulsion pris un destin numineux, dans le spirituel non religieux. Plus tard il devint guérisseur. L'histoire de Jung et du « *Sermon aux morts* » montrent des points communs : l'œuvre la plus théologique de Jung le rapproche de la profession de son père ; l'écriture est aussi envisagé comme une sublimation ayant des conséquences sur la saillance de la hantise ; enfin, la profession de Jung était psychanalyste, dans cette même voie sublime d'aider son prochain.

Si nous nous sommes permis de reprendre ce récit dans sa quasi-totalité, c'est qu'il nous semble un matériau exemplaire. Rares sont les individus ayant la qualité d'expression et de recul de Jung, qui reconnaît, par exemple, l'importance de l'état émotionnel et des dialogues inconscients adjacents à cet épisode. Toujours est-il qu'il ne montre pas une réaction d'effroi, ou de fuite, mais plus une prospection de sens, attitude louable que nous préférierions suivre.

#### Une hantise chez Schreber :

Dans les mémoires du Président Schreber, le cas de psychose paranoïaque le plus cité en psychanalyse, on trouve cet événement très rarement commenté :

Les premières tout à fait mauvaises nuits, celles pendant lesquelles je ne pus quasiment pas dormir, se situent fin octobre ou début novembre. Il se produisit en même temps un phénomène remarquable. Au cours de plusieurs nuits pendant lesquelles je ne puis trouver

---

<sup>73</sup> M. Manning, *D'où me viennent ces pouvoirs* (« Le récit extraordinaire d'un phénomène paranormal »), Albin Michel, Paris, 1975, p. 97 ; éd. originale : « The Link », Coln Smythe, Londres, 1974.

aucun sommeil, un craquement revenant à intervalles plus ou moins longs se fit entendre dans le mur de notre chambre à coucher, me réveillant chaque fois que j'étais sur le point de m'endormir. En ce temps-là, nous avons naturellement pensé à une souris, bien qu'il eût bien dû en vérité nous apparaître assez surprenant qu'une souris eût pu se glisser jusqu'au premier étage d'une maison solidement bâtie. Mais après avoir entendu ces mêmes bruits à d'innombrables reprises, et pour les entendre encore actuellement nuit et jour, je les ai reconnus pour être de façon incontestable l'effet de miracles divins – d'autant plus que c'est comme tels que les voix qui me parlent les désignent, à savoir qu'elles les appellent des « perturbations » - à tout du moins je ne peux, sans d'ailleurs vouloir me prononcer de façon précise sur ce point, écarter l'idée que, dès cette époque déjà, le pouvoir miraculeux a été, en ces occurrences à l'œuvre ; je veux dire que d'entrée de jeu, s'est manifestée l'intention plus ou moins bien définie d'empêcher mon sommeil, et plus tard de faire obstacle à la guérison de la maladie provoquée par ce manque de sommeil, dans un but qui pour l'instant ne peut être explicité avec plus de précision.

Dès lors, ma maladie prit rapidement un caractère menaçant : dès le 8 ou 9 novembre, le docteur O., consulté, (...) » (Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, coll. Le champ freudien, Paris, 1975, p. 46-47 (éd. orig : *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, Oswald Mutze, Leipzig, 1903)).

La scène se joue fin octobre ou début novembre, soit un mois après l'entrée de Schreber dans ses fonctions de président de chambre à la cour d'appel du Land de Dresde, événement très troublant dans sa psychologie, et généralement localisée comme le mur où va se frapper sa structure psychotique. Une semaine après cette scène, Schreber consulte un premier médecin, le Dr. O, puis un autre, le Dr. Flechsig, psychiatre l'ayant déjà soigné. En réponse, il reçoit une piqûre de morphine et du chloral dont le dosage n'était pas, selon lui, conforme à la prescription, occasionnant ainsi un malaise cardiaque et des angoisses. Dans les jours qui suivirent, la gravité de son humeur augmenta, et le professeur Flechsig le plaça en maison de santé. Schreber atteint vite la condition d'un fou furieux, et la maison de santé sera son asile pendant plusieurs années.

La scène que nous relevons se situe donc à la charnière entre la survenue du trouble psychologique et l'entrée dans le délire. Or, cette scène correspond à un témoignage de hantise pouvant peut-être s'appuyer sur des bruits réels. Des éléments viennent appuyer le fait que ce témoignage soit écrit sans aucune envie de tromper : en effet, Schreber passe du pronom « je » au pronom « nous » pour ce qui est de la perception des bruits et de la recherche de l'éventuelle cause, incluant par là, très probablement, sa femme qui partageait sa chambre à coucher. Pour Schreber, il ne fait aucun doute que sa femme était également témoin. Ses mémoires lui sont destinées, sans qu'il ne soit fait aucun effort dans le texte pour la convaincre de la réalité de cet événement, ni de l'identité du « nous ». Par ailleurs, même si Schreber appose plusieurs éléments délirants sur ce récit, on peut à chaque fois entendre qu'ils sont ajoutés après-coup, entre autres par le passage d'une temporalité passée à un récit au présent. Même si les justifications restent fragiles, on peut néanmoins supposer, d'une part, que Schreber narre un véritable événement ayant motivé ses consultations médicales (il pensait donc que cela relevait de la médecine, ou, par dénégarion, faisait passer en priorité les soins de son insomnie), et, d'autre part, que durant cet épisode, Schreber n'est pas encore délirant<sup>74</sup>. Reste les hypothèses d'un délire à deux, ou d'une manipulation de la femme de Schreber lors de cette scène. Toutefois, leur conduite complètement rationnelle consistant à rechercher les causes naturelles de ces bruits ne cadre pas avec ces hypothèses.

---

<sup>74</sup> Et si on associe le délire à des hallucinoses, Schreber assure même que sa première maladie n'en relève pas, se déroulant « sans que survienne aucun incident touchant à la sphère du surnaturel » (D.P. Schreber, *Mémoires...*, op.cit., p. 34).

Ainsi, un épisode de hantise se dégagerait entre le normal et le pathologique. Le sujet, prétendu roi de son domaine, est mis en échec par une pièce qui n'est ni dans son axe, ni sur sa couleur : menace étrange provenant d'une sorte de cheval (de Troie). Cet épisode ne fait pas encore parti du délire interprétatif, pour lequel Schreber n'aurait pas eu besoin urgent d'un médecin, et n'hésite pas à emprunter au réel (en gardant bien à l'esprit que de multiples causes naturelles peuvent expliquer ces bruits, même si les souris sont écartées). Quelle est peut-être la finalité d'un tel épisode ? Freud nous indique que :

La phase d'agitation hallucinatoire nous apparaît ici encore comme dénotant un combat entre le refoulement et une tentative de guérison qui cherche à ramener la libido vers ses objets. Jung, avec une extraordinaire acuité analytique, a reconnu, dans les « délires » et dans les stéréotypies motrices de ces malades, les résidus des investissements objectaux d'autrefois auxquels ils se cramponnent convulsivement. (S. Freud, *Cinq Psychanalyses*, 1905, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1954, p.319.)

Que la hantise soit une manifestation de ces batailles échappant à la conscience, ces conflits entre une part de l'être nostalgique et une autre ayant l'ambition d'accéder au changement, qu'en plus cela se fasse par une sorte de nouvel étayage investissant pour une seconde fois les objets que l'on possède déjà, affirmant leur contrôle en même temps que l'appartenance qui nous définit réciproquement (cf. Lévy-Bruhl), cela nous paraît une bonne piste pour comprendre ce mouvement psychique. Finalement, la prétendue hantise de Schreber l'empêchait de s'assoupir banalement, de s'anesthésier, d'endormir son Moi sur ses deux oreilles sourdes. C'est donc plus une manœuvre de compensation (jungienne) que de refoulement.

Prudence néanmoins : « *Si les Mémoires ont donné lieu à tant de commentaires passionnés, c'est d'abord que, à travers le message manifeste d'une théodicée que personne ne songe à prendre au pied de la lettre, chacun s'empresse immédiatement d'en découvrir la signification « profonde ». En second lieu, les Mémoires, sont si riches des détails les plus insensés que les interprétations se présentent en foule ; enfin la sincérité et la précision avec lesquelles Paul Schreber a su transcrire en mots son expérience psychotique forcent l'adhésion.* » (Han Israëls, *Schreber, père et fils*, Seuil, Paris, 1986, p.11.) En prenant en compte ces critiques sur la surexploitation du livre de Schreber, on ne peut souscrire non plus à un interdit de le commenter. Et particulièrement sur une des zones qui ont échappé aux projecteurs. En effet, pour Freud, ce passage correspond à celui « *d'une insomnie des plus pénibles* » (S. Freud, *Cinq psychanalyses*, 1984, p.266). Chez Lacan, on décrit seulement « *l'éclosion prochaine, soit dans la zone occulte du champ perceptif, dans le couloir, dans la chambre voisine, de manifestations qui, sans être extraordinaires, s'imposent au sujet comme produites à son intention.* » (J. Lacan, *D'une question préalable à tout traitement possible de la psychose*, 1966, in « Les Ecrits II », Seuil, coll. Points essais, 1999, p.38) sans revenir sur ces manifestations particulières.

Notre intérêt clinique voudrait que, par souci de rigueur, nous reconnaissons un épisode de hantise, non par sa phénoménologie, mais en tant qu'événement psychique particulier : bruits naturels ou imaginés, cet épisode a pu jouer un rôle prépondérant. Un lien facile avec les théorisations lacaniennes est peut-être envisageable du côté de l'expression « ce qui n'est pas symbolisé revient dans le réel ». Peu importe finalement que le réel soit « la réalité » ou pas : du point de vue de l'économie psychique, c'est pareil. Or, cette reconnaissance ne semble pas avoir été effectuée à l'époque, et pas plus aujourd'hui. L'événement a été repris mais pas

commenté dans sa singularité, donc, d'une certaine façon, il a été forclos de l'extérieur, pour faire ensuite retour de l'intérieur, dans les dégâts d'une interprétation paranoïaque.

Que serait devenu le cas Schreber si ses médecins n'avaient pas « congédié » sa détresse, ne l'avait pas « médicamentée », et n'avaient pas si rapidement isolé le Président dans la cellule de nuit pour fous furieux ?

Dans la hantise en général, et dans celle-ci en particulier, il y a comme un trou dans la trame imaginaire explicative, une pauvreté dans l'arrivée informations. Toutefois, il subsiste un impact certain dans le registre symbolique, qui coïnciderait ici avec « *l'intention plus ou moins définie d'empêcher mon sommeil* ». On ne manque donc pas ici de matériel pouvant être élaboré psychiquement, dans un au-delà de la demande du « somnifère ». Mais, comme avec le personnage-narrateur du Horla, si la tentative de restauration du rapport à la réalité échoue (demande inconsiderée, affaiblissement psychosomatique, éloignement provoqué par les médecins d'avec le monde extérieur), l'« influence » en jeu va prendre une dimension menaçante.

Dans le vocabulaire de Schreber, cette influence, s'exerçant sur sa personne et sur son entourage le plus immédiat exclusivement, prendra le nom de « malices » (*Menschenspielerei*) à entendre au sens fort : les humains sont manipulés par les forces de l'au-delà comme des fantoches, des ficelles actionnant d'en haut les pantins humains « *par voie de miracle* ». Une note du traducteur les rapproche « *des traités d'occultisme qui parlent aussi de « malices », « hantises » et « tapages » dans cette même acceptation de commande mécanique à distance.* » (*Ibid.*, p.10). Certains traits des apparitions d'« hommes bâclés à la six-quatre-deux » (*Flüchtig hingemachte männer*) sont caractéristiques de celles de la hantise : par exemple, « *il s'agissait souvent de gens qui étaient morts depuis longtemps* » (*Ibid.*, p. 21). Schreber relate même, plus tard dans son traitement, d'autres épisodes très ambigus qui marquent son vécu, (*Ibid.*, p. 256-257) :

l'homme n'est pas capable de jouir continûment et de penser sans arrêt. Aussitôt, par conséquent, que je me laisse aller au penser-à-rien sans en même temps accorder, dans l'acceptation que j'en ai donnée, tous mes soins à la jouissance, les tentatives de reflux des rayons repartent, immédiatement escortées de phénomènes secondaires plus ou moins incommodants (douleurs, crises de hurlements, et tapages importuns de toutes sortes qui se font dans mon voisinage immédiat).

Enfin, l'on pourrait montrer le poids que viennent prendre les déchirements incompris des cordes du piano, ancrés dans le réel par des factures salées, qui lui serviront d'argument premier lors de son procès (bien qu'il ne soit pas précisé, à l'appui de sa thèse qui reste donc irrationnelle, les antécédents d'état et la marque du piano). Cependant, il faut bien dissocier la conjecture de l'asile avec celle de la chambre à coucher. Dans cette dernière, les bruits perçus comme produits à son intention initient un processus qui deviendra pathologique, résumé lapidairement par la formule « Qui me veut quoi ? ». Derrière cette interrogation, on sait que Freud postulera pour le Président Schreber, l'homosexualité refoulée chez le paranoïaque.

Mais toutes les personnes s'estimant victime de hantise versent-elles dans la paranoïa malade pour autant ?

Le problème pourrait se poser en ces termes<sup>75</sup> : la question fondamentale « Qui me veut quoi ? » posée à l'homme en général, question métaphysique renvoyant au sens même de l'existence, rencontre chez tout sujet une organisation psychique et, à l'occasion, une pathologie psychiatrique. Elle se décline ensuite de façon spécifique et trouve des réponses adaptées à chaque sujet. Elle viendra par exemple concerner l'hystérique d'une toute autre manière que le paranoïaque puisque de la persécution (les « malices ») ou de la toute-puissance (les « rayons divins »), on basculera dans la séduction.

Dès lors, la hantise peut être vue comme naissant d'une rencontre entre cette question – que la proximité du fantastique, de l'étrange ou de l'inhabituel, comme un simple craquement, laisse toujours affleurer – et des aspects conjoncturels et historiques propres à chacun.

Même si nous nous épargnons une énième lecture du cas Schreber à partir de cet élément, également attribué par Schreber comme le point de départ du sursaut de sa maladie, cela nous donne un exemple, que nous n'irons pas jusqu'à extrapoler, du rapport de la hantise avec la structure psycho-paranoïde. On peut imaginer que la hantise vient signaler, dans une parole empruntant des éléments à la réalité, le moment charnière de l'installation d'un délire ou, strictement, un *appel de sens* dont le délire serait la mauvaise réponse.

---

<sup>75</sup> On remercie cordialement le psychiatre Paul-Louis Rabeyron de nous avoir éclairer, à cet endroit, par sa lacanophilie.

## Approche littéraire

Un des exemples les plus intéressants de « personnage hanté » dans le monde littéraire semble être la nouvelle de fiction *Le Horla* de Guy de Maupassant (1887). Raconté comme un récit de journal intime dans sa deuxième version – celle qui nous intéressera tout particulièrement –, le texte gagne le caractère d'une confession personnelle où tout mensonge paraît *a priori* exclu, et où l'introspection et la subjectivité prennent largement part dans ce conte en partie imprégné de l'époque. Les critiques littéraires y ont vu une nouvelle sur le fantastique intérieur, soit les hallucinations conduisant à la folie. La psychologie peut-elle en dire plus ? Maupassant, érigeant un témoin crédible, donne au lecteur une perception ambiguë des événements qu'il rapporte, ne présentant jamais l'intervention du paranormal telle quelle. Cette ambiguïté savamment orchestrée est la marque d'une ventriloquie que Maupassant imprègne à son histoire, et qui constitue néanmoins un leurre parce que le lecteur sait bien que l'action rapportée n'est ni réelle, ni merveilleuse, ni surnaturelle, ni fantastique enfin, mais tout simplement fictive, comme l'est toute fiction romanesque. Toutefois, cette distance absolue par rapport à l'action n'empêche pas d'en impliquer les effets, conduisant le lecteur à la fois attentif et horrifié dans un sentiment partagé d'étrangeté à lui-même.

### Analyse :

Encore une fois, nous allons étudier le texte morceau par morceau.

Le premier point d'intérêt passe par cette ambivalence somato-psychique :

12 mai. - J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me sens souffrant, ou plutôt je me sens triste.

Elle est suivie, le même jour, par une recrudescence d'intérêt pour le monde extérieur, qui est censé être plus proche de l'être que la réalité superficielle de tous les jours :

Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables.

Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible !

Enfin, le troisième élément d'un pré-texte clinique advient avec cette appréhension avouée, cette angoisse prémonitoire et certainement auto-réalisante.

16 mai. - J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

Dans les deux versions, son témoignage sur les faits insolites est précédé par de clairs renvois à sa maladie « bizarre », « inexplicable », à son « inquiétude nerveuse », son « âme souffrante », bref à des états maladifs suivis d'un cauchemar lié à un poids écrasant sur la poitrine, à une attaque d'un mal inconnu qui se répète toutes les nuits, et qui pourrait très bien être une paralysie du sommeil dans le contexte diagnostique actuel. On retrouve effectivement des témoignages, liant interprétation teintée d'onirisme et symptômes physiques, comme celui-ci :

25 mai. - Je dors - longtemps - deux ou trois heures - puis un rêve - non - un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je suis couché et que je dors... je le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Cette atteinte pourrait constituer le départ de maladie « rationnelle » à laquelle s'accrocher : Maupassant a pu avoir recours à son expérience personnelle, car sa vie est émaillée d'hallucinations visuelles organiques, causées entre autres par ses troubles neurologiques d'origine syphilitique, et par l'usage de certaines drogues (Ovide, 1992, p.74<sup>76</sup>). Mais une longue liste d'événements en dehors de toute période de somnolence insiste sur la généralisation du trouble à une impression de veille également. Le narrateur-personnage propose même une sorte de protocole expérimental qui va lui offrir la constatation empirique d'une disparition inexplicable. Avec ce vernis de science, il inscrit ainsi la preuve dans son Réel, qui est transitoirement le nôtre.

Ensuite, le 5 juillet, il réagit à la vue d'une carafe tantôt trop pleine puis complètement vidée : à coups de points d'exclamation, Maupassant plaque l'émotion terrible d'un homme « éperdu d'étonnement et de peur ». Alors, il envoie cet appel au secours :

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi !

C'est une demande qui réveille toute ma sensibilité. Souffrance d'un genre peu commun, souffrance nouvelle ? C'est à interroger. Dois-t-on l'écouter comme une folie qui gagne son homme ? Le détail déroutant, c'est que cette folie enterre vif : le personnage-narrateur est présenté comme un *fou lucide*, mentalement et socialement digne de foi, qui interroge sa folie :

5 juillet. - Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égaré quand j'y songe ! (...)

6 juillet. - Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette nuit ; - ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Est-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! mon Dieu ! Je deviens fou ! Qui me sauvera ? (...)

7 août. - Certes, je me croirais fou, absolument fou, si je n'étais conscient, si je ne connaissais parfaitement mon état, si je ne le sondais en l'analysant avec une complète lucidité. Je ne serais donc, en somme, qu'un halluciné raisonnant.

Certes, il est incapable de résoudre son dilemme, mais le fait même qu'il ne cesse de se poser des questions sur sa santé mentale éventuellement perturbée est incompatible avec l'image clinique de la folie. En effet que devient l'« *halluciné raisonnant* » de Maupassant – comment ne pourrait-il pas ou plus être fou ? – quand une représentation conventionnelle de la folie l'oppose à la réflexion auto-critique : « *La réflexion*, nous dit Merleau-Ponty, *est un système de pensée aussi fermé que la folie, avec cette différence qu'elle se comprend elle-même et le fou tandis que le fou ne la comprend pas.* » (*Phénoménologie de la perception*, p.31)

---

<sup>76</sup> Je me suis inspiré de la thèse présentée pour le diplôme de docteur en médecine, mention D. E. S. de Psychiatrie, de Valérie Ovide, *Approche psychanalytique d'une nouvelle de Maupassant : Le Horla (1887)*, ULP, Faculté de médecine de Strasbourg, Année 1992, N°188.

De plus, selon l'analyse de Jiri Sramek<sup>77</sup> : « *Le texte du Horla présentant un discours cohérent et argumenté ne fait aucunement songer au discours psychotique : l'ambiguïté fantastique dans Le Horla tourne bien autour de la figure de la folie, mais ce thème-là n'est pas réalisé au niveau de la parole.* » Et le comble est que Maupassant fait état de raisonnements, d'empirisme logique, de lectures et d'investigations en apparence méthodiques :

12 juillet. - Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes. (...)

(16 juillet.) Je dînais chez ma cousine, Mme Sablé, dont le mari commande le 76<sup>e</sup> chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent, qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longtemps les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avançait me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule. (...)

21 juillet. - Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnaturel dans l'île de la Grenouillère, serait le comble de la folie... mais au sommet du mont Saint-Michel ?... mais dans les Indes ? Nous subissons effroyablement l'influence de ce qui nous entoure.

Le personnage-narrateur n'est pas inscrit dans la dénégation, et, au contraire, il discourt convenablement sur les facteurs conduisant à ces croyances : solitude, influence du milieu, et travaux scientifiques ambitieux (Il fait certainement référence aux recherches psychiques de la *Society for Psychical Research* de Londres et de certains acteurs de l'école de Nancy).

Soit Maupassant est un mauvais lecteur de la psychologie humaine, et tenir cette supposition est périlleux, soit ce qu'il décrit correspond bien à l'état mental des individus qui, actuellement encore, se pensent sujets à des hantises. Des éléments vont dans ce sens : lors d'observation de « personnes hantées », j'ai été saisi par l'apaisement qu'elles semblaient trouver en présence d'un discours rationalisant (mais pas ultra-rationaliste), cadrant l'écoute par des questions prudentes et méfiantes, et qu'elles accueillissent avec enthousiasme toute piste proposant de vérifier s'il n'y a pas de cause naturelle connue pour expliquer leurs expériences limites.

Et ainsi du personnage de Maupassant, qui ne se complait pas dans sa symptomatologie, et consulte médecins et amis, entreprend voyage sur voyage, durant lesquels son humeur retourne complètement à la normale. Qu'est-ce qu'une folie que l'on retire comme un vêtement ? Apparemment, un costume hystérique... A ce stade, notre diagnostic combinant psychose hallucinatoire et hystérie végétale dans l'errance.

Effet merveilleux que maintient Maupassant, avec cette phrase, qui laisse imaginer d'autres événements étranges sans tout interpréter directement via une grille « paranormal » :

4 août. - Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires.

---

<sup>77</sup> J. Šramek, *Un témoignage ambigu : Le Horla de Guy de Maupassant*, 1991 ; <http://www.phil.muni.cz/rom/erb/sramek91.pdf>

Mais c'est alors que tombe un premier masque, et que le personnage-narrateur bouleversé reconnaît la présence certaine sous son toit d'un être de nature matérielle bien qu'imperceptible aux sens. Entre ainsi en jeu le thème du double, mais, et L. Forestier nous met en garde, n'implique pas la figure du double :

En fait, il n'y a, dans cette nouvelle, ni autoscopie, ni double. Le narrateur ne voit rien dans son fauteuil si ce n'est un livre dont les pages se tournent (...); il ne voit rien dans la glace, et surtout pas son image.

Le Horla est une présence diffuse.

Il est reconnu par son évanescence même et cela n'est que plus effrayant (...). (Forestier L., *Introduction et chronologie. Contes et nouvelles de Maupassant*, La Pléiade, éd. Gallimard, 1974)

Conséquence étrange mais non pas anodine, cette première concession entraîne un déclin dans la fréquence des manifestations, corrélé non pas avec un mieux-être psychique, mais avec un enlèvement de l'humeur, presque une position dépressive :

(8 août.) Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de moi, m'épiait, me regardant, me pénétrant, me dominant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante. (...)

13 août. - Quand on est atteint par certaines maladies, tous les ressorts de l'être physique semblent brisés, toutes les énergies anéanties, tous les muscles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide comme de l'eau. J'éprouve cela dans mon être moral d'une façon étrange et désolante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur moi aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté. Je ne peux plus vouloir ; mais quelqu'un veut pour moi ; et j'obéis.

14 août. - Je suis perdu ! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne ! quelqu'un ordonne tous mes actes, tous mes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en moi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes les choses que j'accomplis. Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne veut pas ; et je reste, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il me tient assis. Je désire seulement me lever, me soulever, afin de me croire maître de moi. Je ne peux pas ! Je suis rivé à mon siège et mon siège adhère au sol, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèverait.

Le double prend la fonction d'emprise de la personnalité première. Cela ne va pas sans nous rappeler tous ces témoignages d'« envoûtés » et d'« ensorcelés » qui explique leur atonie par la supériorité de la possession par « un autre ». Or, suite à cet enchaînement psychologique dont nous avons suivi les étapes, il y a la construction identificatoire et nomenclatrice d'une croyance : ici, le Horla est le pendant du sorcier voodoo. Bien que sortant de nulle part, on lui trouve une origine : dans notre conte, ce « vampire » pervers viendrait d'Amérique latine via un cargo. On en décrit les traits. On réunit et introjecte tous les témoignages apparentés. Mais, et là encore, la frontière de la folie n'est pas franchie ; le temps est couvert sans qu'éclate l'orage :

17 août. - On dirait que l'homme, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un être nouveau, plus fort que lui, son successeur en ce monde, et que, le sentant proche et ne pouvant prévoir la nature de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple fantastique des êtres occultes, fantôme vagues nés de la peur.

Dans le récit, deux jours de cette ambiance ont fait un homme aux émotions confuses et bizarres, furieux, et qui va bondir comme « *une bête révoltée ayant le désir d'éventrer son dompteur* ». Et pourtant, la situation est moins dense : le personnage-narrateur réagit à la vue de pages qui se tournent toutes seules, quand lui ne perçoit pas de souffle de vent :

(17 août.) je traversai ma chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer !... Mais mon siège, avant que je l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre se ferma comme si un malfaiteur surpris se fût élancé dans la nuit, en prenant à pleines mains les battants.

Au sortir d'une sieste, de quatre minutes d'absorption fascinée pour le livre aux pages feuilletées, la colère plein les yeux, le doute s'agrandit quant à l'interprétation du personnage de Maupassant. Il aurait pu très bien bousculer lui-même le mobilier sans s'en rendre compte, sauf que, en un instant, il y a décompensation par la pulsion de Mort.

Même si Maupassant introduit un dernier aller-retour, le recul n'est définitivement plus le même, et le personnage-narrateur tente de piéger le Horla. Au comble du drame, il y a cette scène cruciale face au miroir, d'un homme qui ne se voit plus lui-même :

(19 août.) Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien ?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace !... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur ! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau ; et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image, de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque, s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement, ainsi que je le fais chaque jour en me regardant.

Le Horla, dont l'essence est mystérieuse et inquiétante, ne se laisse pas directement percevoir, mais il se révèle grâce à ce procédé du « reflet volé » : le je-narrateur ne se voit pas dans la glace car son reflet y a été dévoré par l'image négative du Horla qui avec son corps imperceptible s'est interposé entre lui et le miroir. L'invisible manifeste ainsi sa présence, en l'emportant sur le visible sans se laisser pour autant intercepter. Cette propriété nous l'assimilons à l'élusivité, soit la capacité à voler son propre reflet, ou du moins à l'opacifier.

Psychanalytiquement, des réflexions ont déjà été émises concernant une régression du personnage avant le stade du miroir, dans cet état d'indistinction infantile. Certes, cela corroborerait le retour à la pensée magique vers laquelle tend le thème fantastique, mais on a bien montré que, jusqu'à alors, les inférences mentales du personnage-narrateur sont tout sauf magiques, et que son intelligence semble sauvegardée. De plus, il ne perçoit pas un ensemble morcelé de son corps dans une perception désunie, comme l'anté-miroir le suppose, mais quelle chose de plus proche d'une forme dont la matérialité repose sur une luminosité en évolution. Et il y a tout un jeu avec le miroir, entre sa profondeur et la teneur de la surface, que nous pouvons relever mais pas encore élucider.

L'élément-clé qu'est le rapport au miroir va prendre pour Maupassant une tournure imposée par les exigences de la nouvelle. Le « 10 septembre », dans un passage à l'acte délirant., le je-narrateur « enferme » le Horla à double tour, et met le feu à sa maison, brûlant au passage ses domestiques. Additionnellement, le personnage retourne l'épouvante devenue culpabilité contre lui-même, et accède à un suicide moral : « *il va donc falloir que je me tue, moi !* » Nonobstant cette conclusion tragique, nous pensons que le miroir peut devenir un prisme, où les réflexions qui en ressortent peuvent prendre bien d'autres tons colorés. En effet, nous

n'allons pas, bien qu'ayant apprécié jusqu'ici le reportage de Maupassant, déduire que la personne hantée est déterminée au passage à l'acte criminel et suicidaire.

### Commentaires :

L'illustration littéraire de la hantise personnelle met en avant une séquence de phrases psychologiques, dont nous allons répéter les principaux termes :

- Trois préparatifs<sup>78</sup> semblent présents avant l'arrivée des événements : un état émotionnel anormal ressenti également par le corps (tristesse et/ou gaieté) ; une « dépendance au champ » forte ou attention très portée sur la réalité environnante ; une appréhension, soit angoissée, soit enjouée, qu'on peut comprendre comme un appel de sens (notion très générale), ou une attitude devenue ouverte et prospective. Point non négligeable qui ouvre au transgénérationnel (cf. Annexe 6), le récit s'ouvre à une date anniversaire : V. Ovide nous rappelle un autre 8 mai, en 1880, jour du décès de Flaubert. « *Maupassant vit une période difficile, hantée par le fantôme de son maître et « père »* » (Ovide, 1992, p. 78).
- Événements aux alentours du sommeil induisant une surprise, étayée en état de veille.
- Transition entre la surprise et la confirmation qu'il s'agit de quelque chose d'inconnu, se déroulant dans une atmosphère mentale qui peut être lucide et rationnelle ou interprétative et irrationnelle.
- Une fois que l'ambiguïté des stimuli est tombée dans le versant des explications paranormales (ou surnaturelles), la situation se restructure : progressivement, le sujet sent qu'il perd son autonomie du fait de l'emprise d'un « Autre » bien qu'il n'y ait plus vraiment d'événements extérieurs allant dans ce sens.
- L'Autre obtient une place à part dans le psychisme : on lui injecte (et introjecte) une personnalité moïque (volonté propre mais parasite ; origine spatiale et temporelle : ici, le Horla est dit vampirique, provenant d'Amérique latine depuis le proche passage d'un cargo.)
- Le protagoniste continue à garder une certaine autonomie de conduite, un coin caché de son âme où, à ce qu'il paraît, le Horla n'a pas le droit d'entrer. Or, il ne lui est pas soumis absolument: le Horla, son double ou non, est pour lui toujours cet « *autre-sujet* » à qui on peut s'opposer, tout en étant intimement lié avec lui.
- C'est enfin la révolte du moi de la victime souffrante sous l'influence de la volonté parasite. On essaye de le cloisonner de manière assez fiable pour qu'il ne puisse pas s'échapper.
- Découverte de l'élusivité : « reflet volé » dans le miroir. Reconnaissance de l'impossibilité de bloquer, cloîtrer, immobiliser et tuer ce double, sinon en se détruisant soi-même en tant que sujet (suicide moral).

Dans d'autres contes fantastiques de Maupassant, on retrouve également des descriptions d'un sentiment intérieur aménageant la venue de l'hallucinoïse. Ce sentiment correspond à un lien à l'objet qui passe de l'investissement de l'homme à l'investissement des objets et du milieu, dans une conduite solitaire que le conteur considère comme un phénomène psychique normal :

---

<sup>78</sup> Ces trois préparatifs semblent participer d'un seul pattern psycho-somatique de *conjonction explosive*, décrit par R. Debray, cf. Conclusion, p.112.

Les uns sont doués pour vivre en dehors, les autres pour vivre en dedans. Moi, j'ai l'attention extérieure courte et vite épuisée, et dès qu'elle arrive à ses limites, j'en éprouve dans tout mon corps et dans toute mon intelligence, un intolérable malaise.

Il en est résulté que je m'attache, que je m'étais attaché beaucoup aux objets inanimés qui prennent, pour moi, une importance d'êtres, et que ma maison est devenue, était devenue, un monde où je vivais d'une vie solitaire et active, au milieu de choses, de meubles, de bibelots familiers, sympathiques à mes yeux comme des visages. Je l'en avais emplie peu à peu, je l'en avais parée, et je me sentais dedans, content, satisfait, bienheureux comme entre les bras d'une femme aimable dont la caresse accoutumée est devenue un calme et doux besoin. (*Qui sait ?*, in G. de Maupassant, *Apparition et autres contes d'angoisse*, G.F. Flammarion, Paris, 1987, p. 166-167.)

Certes, il serait facile d'y retrouver l'illusion animique. Nonobstant, dans ces activités du narrateur, les psychanalystes ont déjà retrouvé toutes leurs théories : ainsi, Knapp-Tepperberg retrouve les stades oral, anal, phallique et la menace de castration dans les étapes hallucinatoires, ce qui laisse à penser à une régression qui revisiterait la structure du personnage narrateur ; Puis Fonyi dégote un Œdipe incomplet, une scène de castration et le traumatisme d'une naissance ; E. Roudinesco en fait une préface à la théorisation freudienne ; etc. Nous partageons alors la méfiance de V. Ovide (1992, p. 82) qui reconnaît les limites de l'entreprise d'interprétation de ce texte.

Quant à l'entrée remarquée du thème du double, classique du romantisme (cf. O. Rank), le voir sous l'optique lacanienne d'un Horseshoe serait légèrement déplacé : dans le texte même, « *il ne s'agit pas en effet d'un double de l'image de l'individu ou de l'individu lui-même qui serait doté d'une vie propre, mais d'un double né de l'introspection puis halluciné par le héros, un double qui devient indépendant après s'être séparé du Moi.* » (Ovide, 1992, p. 84). Pour cette psychiatre, il s'agirait d'une dépersonnalisation, avec un détachement de l'Idéal du Moi entraînant un sentiment d'inquiétante étrangeté. Le paradoxe de l'attention envers l'environnement allant augmentant jointe à l'échec d'une tentative de restauration du rapport à la réalité, dépeint une hantise n'ayant qu'un épilogue assurément négatif : cet essai achoppé, marqué par l'éloignement du monde extérieur, promène à sa suite la dimension menaçante que prend l'influence du Horla.

Le néologisme du Horla, dont d'autres cherchent à relier l'étymologie, nous intéresse en ce que nous présumons que le kakon est remplacé ici par ce terme destiné à désigner l'innommable, l'indicible, et vérifiant ainsi notre hypothèse : le Horla est comme le kakon « *sans fonction de communication* », c'est un « *terme créé de toutes pièces pour suppléer à un discours collectif jugé défaillant, impuissant à traduire et à cerner cet « être ».* » (Ovide, 1992, p.78). Élément du discours d'épouvantail : « *ce mot est curieusement précédé de l'article défini, le laissant supposer comme identifié voire familier, à la fois connu et inconnu, proche et inquiétant.* » (Ovide, 1992, p.77)

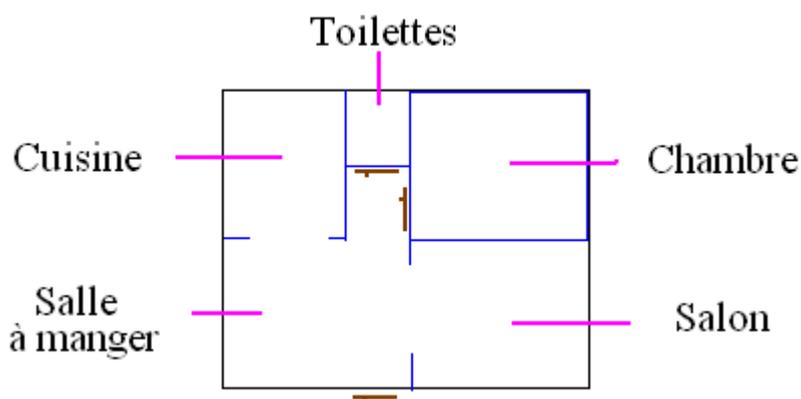
Ce matériel ainsi extrait, nous pourrions voir s'il présente des points communs avec ce que peuvent montrer les autres approches de la personne hantée.

## Approche de recherche clinique

### Cas de Galatée

#### Analyse du cas spontané :

Galatée a emménagé en décembre 2004 avec son copain dans un appartement déjà meublé, au dernier étage d'un immeuble de Montréal. Depuis février, lorsque Galatée est seule dans l'appartement, et particulièrement dans le salon et la cuisine, elle est prise de sensations de présence, qui se sont même fait accompagnées de voix, et d'une sensation de toucher froid dans son dos, suivie d'une panique. Son petit ami n'a rien rencontré de tout cela, et s'inquiète de l'attitude angoissée de sa copine. Fait étonnant, les voisins du dessous se sont plaints à plusieurs reprises, et parfois agressivement, d'un soi-disant vacarme se produisant chez Galatée, particulièrement la nuit (3h, 4h du matin). Des bruits de pas et de déplacement de meubles sur le parquet auraient eu lieu, selon les voisins, à des heures avancées, causant des insomnies, alors que Galatée et son copain ont pu certifier n'avoir pas bougé de la nuit : ils se couchaient vers minuit dans une chambre accolée aux toilettes où il n'y avait pas de parquet et pas de meubles facilement mobiles (voir Fig. 1). Le petit ami se levant parfois à six heures du matin, ils n'avaient pas vraiment l'occasion de faire la fête toute la nuit, comme il leur était reproché.



*Fig 1 : Plan indicatif de la maison montréaloise*

Galatée et son copain étant mes amis depuis janvier 2004, je me rendais quelquefois chez eux. Dans cette étude, les explications techniques des bruits n'ont pas pu être vérifiées. La fréquence des événements a oscillé suivant, apparemment, l'humeur de Galatée, avec persistance durant plusieurs mois des sensations de présence quand Galatée se retrouvait seule.

Les voisins du dessous n'ont pas été questionnés : c'était un couple de jeunes gens habillés d'un style gothique, et écoutant parfois du hard rock à un haut niveau de volume sonore. Outre les épisodes observés de plaintes violentes, on ne leur connaît qu'une propension à se chamailler à un haut débit sonore. Le poltergeist (perception anormale suggérée car entendue en bas et paradoxalement niée chez Galatée) a pour conséquence de gêner leur vie de couple et leurs vies professionnelles, par des insomnies. Galatée m'a confié son soupçon sur une probable jalousie de la voisine à son égard, dont on pourrait faire l'hypothèse que le reproche usant du prétexte du poltergeist en serait l'expression. Il est arrivé une fois, vers 19h et en ma

présence, où, après que l'on ait manuellement déplacé une table assez délicatement, la voisine débarque très vite pour se plaindre d'un raffut : on peut donc la penser très attentive et très susceptible, car sa réaction était passablement disproportionnée.

Ici, la personne focale reste Galatée, même si on ne peut pas nier le comportement inhabituel de la voisine du dessous.

Galatée est une étudiante en psychologie clinique de 19 ans, intelligente, sensible, drôle, créative, et d'une certaine susceptibilité en deux temps : épais bouclier psychologique qui, cédant pour des subtilités, fait place à une fragilité lancinante. Elle compte dans son histoire un père sexuellement agressif, auquel elle dit ne pas pardonner sa conduite. Mais ce père violent la *hante* : questionnement personnel et professionnel sur la pédophilie, sur les « déclencheurs » du passage à l'acte, relation fusionnelle avec son petit ami pour soi-disant combler un intense besoin de sécurité, et, on peut le voir, une certaine angoisse face à la solitude dans l'appartement. Galatée explique son anxiété en accablant l'appartement, auquel elle ne s'habitue pas, mais les sensations de présence se reproduiront dans une moindre mesure sept mois plus tard, dans l'appartement parisien de sa mère. Elle dit sentir un homme et une fille, cette dernière se révélant « *plus emmerdante* » dans ce couple. Le poltergeist de Galatée semble lui être un moyen d'exprimer une angoisse par rapport à une place du père : celui-ci est rejeté de sa vie physique, mais fait retour dans sa vie psychique (même si Galatée me confiait que la décision de ne pas lui pardonner lui permettait de tenir une position neutre, alors que, visiblement, elle entraîne un coût psychique) ; et quand sa place physique n'est pas sublimée par la fusion avec son petit ami, elle le devient par un poltergeist. Or, les conséquences du poltergeist sont si angoissantes qu'elles contrastent avec l'affection entrelacée du jeune couple, et que le poltergeist correspond au « négatif » de la présence de son petit ami.

Le départ de l'angoisse semble attribuable à une série de cauchemars faisant suite à un réveil brutal. La disposition des meubles est ici importante : le lit de Galatée est surélevé et la table de chevet de son côté assez basse. Si bien qu'un matin, lorsque le radio-réveil s'est mis en marche à partir de la table de chevet, il y a pu avoir une confusion chez Galatée entre ce bruit effrayant et la voix du père, faisant revenir ce matériel psychique supposé (nous n'avons pas eu confirmation qu'un tel scénario s'était déjà déroulé) : l'entrée dans la chambre du père avec des intentions sexuelles. L'hypothèse s'appuie sur la disproportion du mobilier, qui plaçait Galatée en petite fille dans un lit trop grand, avec l'incapacité de voir l'origine du bruit dans les « angles morts ». Surprise, Galatée fit une crise d'angoisse, avec des sensations d'agression physique (déchirement dans le dos), se recroquevilla apeuré sur le lit, loin de la table de chevet devenu anxiogène, tandis que son petit ami cherchait à la calmer. Je n'ai pas eu droit au récit de la série de cauchemars, qui a perturbé durement son sommeil durant une semaine. Les sensations de présence arrivent après ces événements, après une sorte de déplacement du symptôme.

Un autre élément intéressant, c'est que l'anxiété par rapport au poltergeist prend place dans la grande salle faisant office de salon-salle à manger avec ouverture sur une petite cuisine. La chambre est d'un style plus particulier : compacte, classique, confortable, couleurs reposantes, et close par une porte ; en opposition à un espace ouvert à l'aménagement disputé, éclatant, éparse, et nécessitant plus d'entretien. De fait, on pourrait comprendre ces deux lieux physiques comme deux lieux psychiques, que Galatée traverse en même temps que s'organise une dialectique interne. Lorsque les voisins se plaignent de vacarmes, seule la grande salle du salon peut être prise pour cible : il n'y a que là où il y a du parquet renforçant la sonorité ; il

n'y a que là où les meubles sont facilement déplaçables (canapé, pouf, table basse, chaise de bureau, meuble de télé) ; et si vacarme il y avait eu, il est plus facile d'imaginer que Galatée et son ami se seraient réveillés s'il avait eu lieu dans la pièce où ils séjournèrent. D'ailleurs, pour Galatée, l'antipathie relative pour l'appartement n'implique pas la chambre, refuge où justement le couple renoue avec la tendresse et une sexualité bénéfique. On peut alors s'imaginer quel travail de va-et-vient s'effectue dans les représentations de Galatée : elle essaye d'intégrer une histoire d'un père clivé, dont les doubles facettes sont exploitées excessivement, en recomposant un monde intérieur dans un monde extérieur.

A prendre également en compte, cette supposée jalousie de la voisine du dessous, sans véritable fondement car les deux couples ne se rencontrent pour ainsi dire jamais. Mais peut-être que là, Galatée met en place un scénario oedipien où cette voisine vient prendre le rôle d'une femme rivale, sur laquelle elle projette ses propres désirs ambivalents de séduction à l'égard du père. Le poltergeist prend alors un malin plaisir à torturer les nuits de la voisine. Et du voisin ? Ce voisin effacé dont on parle sans jamais le voir, qui ne vient pas se plaindre directement, et dont on ne divulgue strictement rien, sinon qu'il se met parfois en colère avec sa copine. Il représente peut-être une troisième version symbolique du père (après le vrai père réel et le petit ami sublimé dans l'imaginaire : le signifiant fonctionne alors puisque les trois registres sont à peu près en place), écho d'une vie de couple éteinte, et dans ce lieu autre où le poltergeist vient s'immiscer en créant des tensions. Le couple de voisins partira précipitamment quelques mois après.

Sur les conseils d'une de ses amies et de moi-même, Galatée se livre à des dialogues à voix haute adressés à son poltergeist lorsqu'elle ressent des présences. Ces dialogues ne sont pas très étoffés, mais permettent des premières prises de contact dans la confirmation du vécu.

Dans la durée, je m'informerai à plusieurs reprises d'une éventuelle rechute : Galatée dira toujours que tout va mieux avec une certaine réserve : l'angoisse de solitude ne s'est toujours pas évanouie et les sensations de présence peuvent revenir à l'occasion. Mais plus de plainte grave – de sa part ou de celle de sa voisine – ne seront signalées.

#### Analyse du cadre :

Les matériaux réunis pour cette analyse sont certainement parcellaires, du fait que le cadre n'a pas permis une réelle investigation clinique – Galatée étant une amie, qui plus est perdue de vue. Lors des événements, malgré mon écoute attentive, je n'avais pas la place du confident, et les réponses à mes questions restaient vagues. J'avais l'impression de faire preuve de « curiosité morbide », en écho à la susceptibilité de Galatée dès lors que je m'approchais de son univers personnel. Du fait que mes questions étaient précises, on m'imputait soit une trop grande crédulité (surtout le petit ami), soit un trop grand scepticisme (Galatée). Le discours de Galatée ne tenait pas de la demande d'aide clinique : du fait de son contenu, il était partagé sous forme de récits anecdotiques, sans élaborations quant au rôle que Galatée jouait par rapport aux événements. Les thèmes de discussion tournaient autour de la réalité des phénomènes, des intentions des entités, des répercussions émotionnelles sur Galatée, et des projets d'attitude et de relation que Galatée pourrait avoir avec « son extraordinaire » (domaine privatif qui excluait ceux qui n'y croyaient pas). J'ai seulement partagé la suggestion qu'une relation verbale directe avec les entités devrait être profitable à la verbalisation de Galatée.

Le discours sur le mode de « *Ma vie avec mes fantômes* », avec une attitude constamment *contre-hallucinoïde*, ne permit guère l'exploration des réseaux de significations et des liens avec l'histoire et les problèmes personnels de Galatée. Ce que j'ai remonté de l'anamnèse n'est à peine qu'un fond de tiroir qu'il faut donc interpréter avec des pincettes. Je ne conclusais donc pas sur le cas, mais sur le cadre : l'approche spontanée dans laquelle j'étais placé ne permet que très partiellement une intervention clinique (en tant qu'ami, et du fait du discours), mais, en tant que sujet pris dans le cours des événements, j'ai pu avoir accès à des informations à l'intérieur de la sphère personnelle (confiance sur la voisine, intervention de la voisine, disposition des meubles). Ainsi, j'ai emmagasiné des ressentis concernant l'organisation du système, me permettant par exemple d'incorporer l'étude de l'influence du milieu (meubles, voisins, développement des événements), qui dépasse la simple analyse des discours. Par conséquent, je juge mon approche psychologique nullement inintéressante, car, même si je n'ai pas eu accès à l'intra-psychique, j'ai baigné à l'intérieur du contexte, et je pense que c'est un atout pour l'observation et l'analyse que de se situer au sein même du milieu dit hanté.

## Cas de Valérie

### Récit du cas spontané :

Ce cas m'a été raconté par Valérie, étudiante en psychologie de 20 ans, et concerne une histoire vieille de trois ans, s'étant déroulée lors d'un voyage à Rome. Valérie, alors adolescente de 17 ans, était partie en duo avec Marie, une fille de son âge. Une tante de Marie les reçut dans sa vaste demeure, où les filles occupaient une chambre dans l'aile réservée aux invités. La tante, après les avoir accueillit, devait s'absenter pour trois jours.

La nuit de son absence, Valérie et Marie sont surprises d'entendre des bruits venant de l'autre aile réservée à la tante. Pensant qu'elle était rentrée, mais se méfiant d'éventuels cambrioleurs, les deux filles avancèrent prudemment jusqu'à l'autre aile, en entendant de plus en plus un vacarme tonitruant qui ne les rassurait point. Elles ne réussirent pas à pénétrer dans l'autre aile car la porte était bloquée, « *comme si quelqu'un la tenait de l'autre côté* ». Quand finalement la porte s'ouvrit, elles virent que plusieurs feuilles de papier volaient en l'air, et que les lumières se balançaient en s'éteignant par intermittence. C'est alors qu'elles entendirent des bruits dans la cuisine. Elles y virent un désordre complet qui n'était pas apparent lorsqu'elles passèrent auparavant. Parmi les différents ustensiles sur le sol, on pouvait voir la photo du défunt mari de la tante, avec le cadre brisé. Valérie et Marie s'enfuirent de la maison, avec le sentiment d'avoir été agressées.

A leur retour, elles rencontrèrent la tante qui était revenue, et qui s'inquiétait de l'état de la maison. Elle questionna les deux filles, et semblait avoir très vite compris que « *c'était encore arrivé* ». Valérie et Marie réalisèrent plus tard que la tante ne considérait pas vraiment son mari comme totalement mort, et qu'elle continuait à discuter avec lui à voix haute dans la maison, et à garder plein d'objets (de « culte ») qui le liait à elle. Ce cas incite donc à une analyse des rapports entre le deuil et la hantise, mais notre étude ne peut porter honnêtement que sur le dialogue avec Valérie.

## Analyse du cadre :

Lors du récit, Valérie se montra de plus en plus angoissée. Elle m'avoua que, de toutes ses expériences, celle-ci constituait la plus terrible. Elle a eu l'impression d'avoir été violentée, elle dont la frontière corporelle est très sensible, au tenant de son histoire personnelle (père musulman, pédophile ayant fui avant de passer à l'acte) et de ses orientations bisexuelles. Alors, en utilisant son propre discours, je l'ai confronté à deux contradictions, en lui montrant que, même s'il y a eu des dégâts, il n'y a pas eu de risque de blessures (par exemple, la cuisine ne s'est pas effondrée lorsqu'elles étaient dedans) ; et la violence des dégâts ne veut pas dire qu'il y a une véritable méchanceté derrière toutes les manifestations (par exemple : allumer et éteindre les lumières constituent plus vraisemblablement une façon d'attirer l'attention). Je n'avais pas encore les mots de Walter von Lucadou, qui parle d'« agressivité métaphorique », mais le message est quand même passé, et Valérie s'est immédiatement calmée et a vraisemblablement reconstruit une réflexion intellectuelle.

Ce n'est que bien plus tard que je compris l'intérêt de mes remarques, de ces contradictions relevées sur le coup avec un certain détachement mais libérées avec la même prudence qu'une interprétation en thérapie. Outre qu'elles signaient ma *participation* à son discours, elles embrayaient celui-ci sur une voie où se nouaient réflexion et émotion, dans une rationalité de l'irrationnel<sup>79</sup>. Elles brisaient dès lors l'externalité du discours, toute l'attribution d'agressivité semblant préalablement venir de l'extérieur, permettant qu'à présent Valérie devienne consciente de la part d'interprétation, d'intériorité, et, finalement, du rôle qu'elle avait joué dans la montée de la panique et l'escalade des événements. Et cela, toutefois, au prix d'un contrecoup psychique dont je n'ai pas pu évalué la valeur, mais dont la discrétion doit beaucoup à la souplesse psychique de l'intéressée.

J'appris par ces remarques au combien le délire de la personne hantée n'est pas hermétique aux autres discours, et qu'au contraire, il s'en abreuvait, cherchant à attirer l'attention inquiète de l'auditoire sur une saynète cristallisée. Ma plongée dans le discours sur les phénomènes, plutôt que son éviction ou son assimilation à l'expérience vécue, me permit d'accompagner et de soutenir Valérie dans une retranscrite de son vécu. Et finalement, ne me réfugiant pas derrière « mon » interprétation sur la réalité des événements, usant du prétexte de n'avoir pas assisté à la scène et de manquer dès lors d'éléments de preuves, j'ai accompagné l'élaboration de Valérie sans construire son interprétation, devenant alors ce que N. Abraham et M. Torok appelle un « instrument d'itération », capable de faire avancer un discours circulaire dans une dynamique spiroïdale. D'autres expériences à produire permettraient de vérifier si cette position symbolique est la plus pertinente.

J'appris également du dialogue avec Valérie une des particularités du refus chez la personne qui se dit victime de hantise : en centrant tout le discours sur l'étrangeté non-introjectable du récit, cette étudiante en psychologie, habituée aux associations libres, passait à travers les différentes questions de promiscuité entre adolescentes, de proximité avec la mort, etc., comme s'il ne pouvait plus s'écouler, durant ces événements, d'enjeux et de vies mentales. Un martelage d'actions et de gestes, autant pendant que après, voilà à quoi se résume le cas de Rome d'un point de vue parapsychologique. Psychologiquement, c'est le discours opératoire, dont font souvent preuve les patients psychosomatiques et les traumatisés, sans déploiement des impressions ; lequel discours, du fait de son contenu et des changements de place qu'il provoque, m'a inspiré le surnom de « discours d'épouvantail ».

---

<sup>79</sup> Pour faire référence au titre paradoxal de l'ouvrage de M. Varvoglis, *La rationalité de l'irrationnel*, Interéditions, Paris, 1992.

## Cas de Samantha<sup>80</sup>

J'ai provoqué une rencontre avec Samantha, une amie que ma cousine m'a présentée après que je lui ai parlé du sujet de mon mémoire. Un premier entretien a eu lieu le 21/11/04, durant une heure (au lieu des trente minutes initialement prévu), et un second entretien le 22/12/04 d'environ une demi-heure.

Les deux rencontres se sont déroulées chez ma cousine. La première fois, plusieurs autres personnes tournaient autour de nous et nous interrompaient à l'occasion (ma cousine, son ami, son fils, sa mère, l'ami de sa mère). Même si l'intimité n'était pas présente, nous menions une discussion en face à face n'isolant pas totalement Samantha. J'ai fait quelques erreurs qui ne m'ont pas permis d'imposer un cadre de recherche clinique efficace : en acceptant que les entretiens se déroulent chez ma cousine, où Samantha était d'abord accueillie en tant qu'amie, il m'était difficile par la suite de couper en disant « Tout le monde sort et qu'on ne nous dérange plus ! » : du fait d'un certain manque d'autorité naturelle ; d'une curiosité avide des témoins ; d'une anxiété sensible chez Samantha face à un entretien individuel avec un inconnu ; et d'une trop grande tolérance chez moi vis-à-vis d'un compromis du cadre, cédé implicitement sous la pression de la nature de ce qui allait être révélé. Durant la seconde rencontre, Samantha est venue avec le plus jeune de ses trois enfants, de sorte qu'encore une fois je ne réussis pas à être seul avec elle malgré les dispositions que j'avais prises.

### L'histoire de Samantha :

Samantha commença l'entretien en me disant que, depuis toute petite, elle ressent une « peur », sans la caractériser plus avant. Je n'ai pas entrepris de la reformuler dans le cadre du premier échange. Plus loin, elle m'avoua avoir une grande peur du noir, la conduisant à toujours dormir avec une source lumineuse dans sa chambre. Elle passe souvent de mauvaises nuits, n'étant vraiment en sécurité que, lorsque se réveillant au milieu de la nuit, son mari à côté d'elle ne dort pas (!).

Samantha ne revendique aucun phénomène qui lui soit directement échu. Mais, depuis ses 7 ans, elle vit des événements paranormaux. D'abord, ce fut des sensations de présence et des bruits étranges s'étant présentés fréquemment, et même entendus par d'autres membres de sa famille : pas dans l'escalier, vacarme au grenier. Dans l'épisode du grenier, son père tenait le rôle courageux de celui qui montait voir, et qui revenait bredouille, les phénomènes se reproduisant dès qu'il était redescendu.

A 12 ans, de sa chambre, elle entend la porte de la salle de bains concomitante grincer, puis la porte de l'armoire de la chambre de ses parents (concomitante à la salle de bains dans cette espèce de grand duplex) qui grince également. Elle se lève, en pensant y trouver l'activité de ses parents, mais trouve le contenu de l'armoire complètement déversé sur le sol. Or, allant questionner ses parents dans la cuisine à l'étage inférieur, elle apprend que personne n'y est pour rien.

---

<sup>80</sup> J'ai choisi de laisser ce premier choix de pseudonyme, même si je me suis rendu compte qu'il avait été motivé par l'allusion à un personnage de sorcière de sitcom... Comme quoi, on n'est jamais à l'abri de l'habitus anthropologique.

Puis, plus rien de 12 à 17 ans, un grand passage à vide sur lequel elle ne met que peu de mots. Adolescente, elle ne participa jamais aux séances spirites, car ces exercices lui inspiraient trop de crainte. De l'enfance agitée et révoltée qu'elle s'attribue (même si elle avouera avoir eu un rôle maternel précoce en s'occupant de son petit frère de deux ans et demi plus jeune), elle dit être passée à une adolescence très gentille, soumise à son environnement.

A 17 ans, le choc : sans vraiment prévenir, elle arrête le lycée et s'installe avec son copain qui deviendra son mari. Les parents digèrent mal, les phénomènes de bruits recommencent dans son nouvel appartement. Elle parle également d'une apparition d'une ombre une nuit, ayant la silhouette d'un homme (plus tard elle précisera que la silhouette ressemblait énormément à celle de son mari, qui dormait à ce moment-là à côté d'elle), et de sensation de poids sur son lit.

Une fois, lorsque l'urne contenant les cendres de son oncle a été emmené dans une demeure familiale où elle dormait, elle, ainsi que sa belle-sœur, se réveillèrent en pleine nuit et eurent une sensation de présence assez complexe, qui leur parût semblable à toutes deux (récits au petit-déjeuner). La première fille de Samantha se réveilla en pleurs au même moment que sa mère. Samantha répéta à voix haute la question qu'elle s'était posée à ce moment-là : « qu'est-ce qu'ils veulent me dire ? ».

Les phénomènes suivirent Samantha dans les quatre maisons où elle habita (surtout quand elle est seule), ainsi que dans son gîte au Maroc où elle passait des vacances. Là-bas, elle vit une apparition d'un « poncho » volant au-dessus du berceau-lit de son enfant (au pied de son propre lit).

Une autre fois, apparition fugace d'une ombre en forme d'homme dans des escaliers.

Samantha a maintenant la trentaine passée, et depuis deux ans et la naissance du troisième bébé, les phénomènes ont repris. Bruits en journée ou en pleine nuit (« *Ce sont des pigeons.* » explique-t-elle à ses enfants), et également caresses sur les joues (une nuit), apparition plus longue (environ trente secondes, et résistant aux processus de rationalisation type pince-moi je rêve) et plus intense d'un homme s'approchant d'elle (disparaissant « parce qu'elle avait peur ») ; réveil en pleine nuit et perception d'un visage sans traits qui souriait. Apparition en pleine journée d'un enfant. Pleurs d'enfant attribués premièrement à des sons provenant de la rue, avant constatation que ce n'était pas le cas.

Samantha dit n'avoir jamais vécu d'OBE (ma tante venait de nous conter une telle décorporation suite à une prise de drogue, son seul et unique joint de marijuana). J'en ai profité pour demander si elle prenait ou avait parfois pris des substances, et s'il lui arrivait de prendre des médicaments pour s'endormir : réponses négatives dans tous les cas.

On retrouve des épisodes de peur lors des apparitions, mais pas dans les caresses qu'elle a vécu comme agréables (son non-verbal indiquait qu'elle avait probablement les yeux fermés à ce moment-là). Elle s'accorde pour reconnaître sa grande appréhension des phénomènes, qui la suivent où qu'elle aille, et qui se déclenchent par surprise. Mon avis est qu'ils correspondent également au « piment » manquant dans sa vie (mariée et mère très tôt). Elle limite les phénomènes à une période de mai à octobre sans justification associée : elle s'excusa donc que, puisque nous étions en fin d'année, elle n'ait aucun nouvel épisode à me présenter, avec dans le ton de la voix quelque chose qui faisait du spectaculaire des phénomènes mon objet de recherche supposé.

Dans le domaine des phénomènes « positifs », Samantha revendique une très bonne chance : dans toutes les situations de galère, il lui arrive des solutions étonnantes venant l'en sortir (perception optimiste) ; un des exemples concrets : au moins à deux reprises, alors qu'elle accusait de graves soucis financiers, elle passa devant des distributeurs qui lui donnèrent de l'argent sans être actionnés manuellement (!!).

Elle n'a jamais tenté de pratiquer de guérison psi, ni de voyance, ni d'utiliser de quelque façon consciente des facultés qu'elle n'a pas la prétention de détenir. Elle se dit d'ailleurs « plutôt normale », et met la distance avec les événements grâce à une thèse spirite.

Très tardivement, elle s'est tournée vers le curé habitant en face de chez elle, qui a tenu une attitude « moqueuse », puis vers un magnétiseur conseillé par une amie (lequel est désormais injoignable). Cette amie est amatrice de sophrologie, tandis que le magnétiseur est décrit comme un spirite très rassurant passant 90% de son temps à ses activités ésotériques, après avoir été lui-même au centre d'un épisode paranormal. J'ai essayé en vain de prendre contact avec ce magnétiseur qui tient une place importante dans l'interprétation des phénomènes.

Samantha a tenté quelques recherches sur internet, selon elle infructueuses (« *manque de sérieux* », « *trucs trop extravagants* » mais quand même premières constatations que son expérience est partagée). Beaucoup d'éléments de son discours faisaient l'écho direct des interprétations spirites avec lesquelles elle montrait parfois son désaccord (par exemple, le magnétiseur lui aurait dit que l'esprit ne pouvait pas la suivre dans ses nombreux déménagements, etc.). Elle se comprend comme une personne particulièrement sensible, faisant référence dans son discours à une connaissance qui aurait témoigné « voir des gens » (à la manière d'un coming-out qu'elle-même n'a jamais vraiment déployé). Elle comprend le « fantôme » (mot employé une seule fois et avec des pincettes, plus souvent elle dit « il » ou « ça » très prudemment) comme un être très malheureux qui attend quelque chose d'elle.

Elle a mené, avec son mari, des recherches historiques. Leur appartement actuel est semblait-il construit sur un cimetière de pauvres du Moyen-Âge (autour d'une église). Dans un de leur ancien logement, on raconte qu'une dame s'est suicidée. Cela semble être des éléments en faveur de son hypothèse « contact avec l'au-delà ». Cependant, elle maintient cette représentation de l'attitude du mari : il n'a jamais rien vu ni rien entendu durant toute leur vie commune, et il n'y croit pas. Interrogée sur les complications dans les communications autour du secret dans la famille, elle m'expliqua qu'il n'y avait pas véritablement de gêne.

Samantha dit ne pas vouloir se débarrasser de son fantôme, parce qu'il venait sûrement prendre une place (« *C'est une partie de moi.* »), avec une demande la chargeant d'une fonction encore à découvrir. Elle craint de perdre tout le positif qui va avec, et révèle y faire parfois appel pour certaines choses (elle met implicitement cela en lien avec sa chance). Je lui donne la formulation : « *Comme une sorte d'ange gardien ?* », qu'elle accepte très bien mais qu'elle craignait visiblement d'utiliser.

Ma question : « *Pensez-vous parfois provoquer les phénomènes ?* » la laissa sans véritable réponse. Au début de son récit, elle exprima furtivement qu'elle se sentait en lien avec les phénomènes (« *Ça se passe avec moi.* », sous-entendu, pas avec son père dans le cas du vacarme dans le grenier). Plus loin dans son récit, elle prit possession d'une des affirmations du magnétiseur : il faut qu'elle règle les problèmes toute seule, et ne doit plus faire intervenir d'autres intermédiaires (familiaux ou extérieurs). Elle soutient même, avec néanmoins

quelque suspicion, le conseil du magnétiseur de faire un travail sur elle-même (mais plus dans le cadre de développer ses dons, dons exclusivement médiumniques : les facultés psi ne s'inscrivent pas, selon ce qu'elle semble penser, dans ce contrat synallagmatique avec l'entité). Dans tous les cas, elle conclut qu'un face à face est la chose la plus pertinente, et que sa tâche est de comprendre « ce que voudrait l'autre ».

Elle dit ne pas vouloir jouer avec ceci, plutôt le prendre au sérieux. Elle ne parle pas à son fantôme à voix haute, mais dans sa tête. Ses exposés sur le sujet sont rares, mais quand on l'y invite, elle dit en parler sans complexes. Elle se moque que les gens y croient ou n'y croient pas, elle ne veut juste pas que cela agresse ses enfants.

A ma question : « *Si vos enfants remarquaient les phénomènes, qu'allez-vous leur expliquer ?* », elle répondit qu'elle en discuterait ouvertement avec eux, plutôt sur un ton spiritiste, mais en disant très sereinement que son expérience est finalement banale, que d'autres personnes lui ont rapporté les mêmes témoignages et qu'il fallait vivre avec. Elle envisage même qu'une filiation héréditaire est en place : sa fille de 13 ans « *le verra aussi* ». C'est la seule à avoir perçu également des choses, même un homme dans le jardin qu'elle signala à son entourage mais que personne ne vit.

#### Analyse du cadre :

La plupart des événements ayant lieu la nuit, souvent au cours de réveils abrupts, on ne peut manquer d'évoquer la forte probabilité pour qu'ils correspondent à des hallucinations hypnagogiques et à une pathologie du sommeil proche du somnambulisme. Je lui ai fait préciser cet élément allant peut-être dans ce sens : elle a toujours eu ses aventures dans des lieux où elle se sentait à l'aise, confortables et propices à des endormissements normaux.

Le cadre de l'entretien ne prêtait pas vraiment à une rencontre clinique. La demande ayant plutôt été faite de mon parti, je devais quelque peu me soumettre à un cadre non intimiste. On parlait en se faisant servir le thé, et ma tante et ma cousine se permirent quelques reformulations, ou même des expositions de leurs vécus (ou ouï-dires) personnels. Dans cette ambiance plutôt chaleureuse et non isolante, je n'ai pas vraiment songé à approfondir les réponses provoquant des résistances durant le premier entretien. En particulier, j'avais demandé si la survenue des phénomènes était raccordée à des périodes de stress particulier, et par quelles réactions émotionnelles et opérationnelles elles étaient suivies (changements importants dans la vie ?). Elle nia en bloc, bien que dans son discours, on trouve des éléments si ce n'est déclencheurs au moins catalyseurs, comme : le mariage, les déménagements, le voyage au Maroc (pays qu'elle affectionne beaucoup), la naissance du petit dernier. Après l'entrevue, ma cousine me rapporta que Samantha avait été troublée et visiblement mal à l'aise avec cette question, qu'elle lui aurait envoyé un regard semblant dire : « *Tu lui as raconté mes histoires ?* ». Ma cousine, sans entrer dans les détails, me confirma que les événements bizarres coïncidaient bien avec des anguilles sous roche, que le second entretien n'a pas éclairci plus avant.

Mon plus gros souci est de n'avoir su faire émerger ou inverser la demande. Samantha semble s'être précipitée dans une défense ultra-rationalisante à cause de mon apparence de psy-enquêteur. J'ai essayé d'être un peu chaleureux en plaisantant parfois avec elle, et ces sorties hors de la neutralité ne m'ont, selon les commentaires après la première entrevue, pas fait perdre mon sérieux. Sur les conseils de D. Si Ahmed, j'ai abdiqué face à cette situation

verrouillée. La leçon à en tirer concerne le raccord à une pseudo-normalité gonflée d'une narcissique aura d'extraordinaire : en bref, Samantha, mariée, trois enfants, est normale. Quelle conclusion terrible alors que Samantha a tout de même un mode de pensée et une histoire sortant de l'ordinaire, mais à laquelle elle semble bien acclimatée : il y eut peu de sursauts délirants, bien contenus dans sa parole, à part l'aveu qu'elle ne supporte pas d'être seule, car cela la fait « psychoter » et l'amène à vérifier qu'il n'y a pas de portes ouvertes *derrière* elle ; pire encore, quand elle rentre dans une pièce, elle la balaye tout entière du regard, en se disant néanmoins qu'elle ne voit pas tout, qu'il y a des angles morts (comme chez Galatée) ; sa certitude, qu'elle me fit partager, est qu'il y a des esprits tout autour de nous, particulièrement dans ces cachettes. De cette façon, elle se plaçait dans une situation de supériorité, arrimant son environnement animique, où elle se savait plus à l'aise que moi, autour de notre discussion.

### Analyse psychanalytique :

Aucune analyse n'est vraiment possible s'il fallait prendre les phénomènes au mot. Je peux simplement remarquer les moments de son « discours d'épouvantail » où elle sort de l'énumération. Les dits phénomènes s'intègrent souvent très bien à son histoire en ce qu'ils viennent souligner ou surligner des passages importants et traumatiques, mais qui ne m'ont été restitués que de façon subliminale, comme si les phénomènes servaient aussi d'effaceurs de cette parole.

Samantha laisse apparaître le lien entre la fonction parentale et les phénomènes : petite fille agitée se posant en rivale maternelle, elle joue avec son père courageux, lequel doit aller voir dans les greniers les bruits qui ne se passent qu'avec elle – fantasme de séduction oedipienne qui est ressorti tel quel dans l'entretien ; ensuite, c'est le contenu de l'armoire des parents qui se déverse et ceux-ci, mis en défaut, sont incapables d'en rendre compte – la faille des parents face à la toute-puissance de l'enfant qui a entendu les grincements. Il y a peu d'autres éléments sur l'enfance ; aucun lien n'est fait avec la période de la gentille adolescente, et rien qui permette de rendre compte de la fuite avec le petit copain : comme deux amoureux, ils se rendaient dans la maison parentale de l'un et l'autre, et, un jour où Samantha était chez lui, elle appela ses parents pour leur dire qu'elle y restait définitivement.

Difficile aussi de donner une trame psychologique à tous les événements : la culpabilité, le deuil, la crainte maternelle, sont plus ou moins en second plan des hallucinations, avec d'autres variables absurdes comme le mois de l'année.

L'inscription dans la théorie spirite ne tourne pas non plus à la psychose médiumnique ; on retrouve seulement cette interrogation fondamentale sur les intentions des autres, parents ou esprits. Quels sont les désirs à son égard ? Fantôme qui la caresse, qui lui sourit, qui la suit où qu'elle aille, avec lequel elle cultive une relation par transmission de pensée, privative, dont elle préserve moyennement le secret. Fantôme qui ressemble parfois au mari, mais dont le mari n'a que faire. Fantôme que verra sa propre fille, bientôt, déjà. Fantôme très malheureux, à laquelle elle doit travailler à s'ouvrir car il attend quelque chose d'elle, qu'elle a un don, une fonction à exploiter ; cependant, elle doit prévenir d'éventuels agressions sur ses enfants. Elle ne parle pas de se protéger elle-même, bien qu'elle soit constamment sur le qui-vive, et pense plutôt que le fantôme vient aussi lui apporter du positif, de la chance, des événements magiques comme ceux du distributeur. Il se noue autour de cette entité, une sorte de compagnonnage imaginaire dont je manque d'expérience pour approfondir l'analyse.

## Le cas de la famille Lemerle

Voici un cas<sup>81</sup> dont l'efficacité de l'analyse nous incite à la présenter dans sa quasi-totalité, peut-être pour l'établir plus tard en tant que prototype d'approche clinique du poltergeist. En fait, nous n'avons pas trouvé dans la littérature française et anglaise de cas qui mêle de manière aussi approfondie la psychanalyse à notre sujet. Il raconte « *l'apparition, le sens et le dépassement d'un phénomène de petite hantise : un poltergeist ou esprit frappeur « chargé », à la manière d'un chœur antique, de chanter la souffrance familiale à travers les murs de la maison.* » (Ibid., p.107)

Le mode d'intervention de Djohar Si Ahmed et de son collègue Gérald Leroy-Terquem, tout deux psychologues et psychanalystes qualifiés, s'inscrit dans les activités de l'Institut des Champs Limites de la Psyché<sup>82</sup> qu'ils ont créé en 1988. Selon Sylvain Michelet (1994, p. 87-88, je souligne), ils « *connaissent bien la cure psychanalytique et ses exigences de non-interventionnisme patient. Mais ils utilisent d'autres méthodes plus tranchantes. Celles qu'ils mettent en œuvre quand le CRPN [Centre de Recherches Parapsychologiques de Normandie] les appelle à l'aide ressemblent un peu à une opération de commando ! Tout se passe en un seul week-end. Mais quel week-end ! A raison de plusieurs séances de plusieurs heures par jour, les familles « hantées » se mettent à parler.* » Leur mode d'approche clinique ressemble donc à une thérapie-marathon, exigée par des facteurs :

- De disponibilité : trop peu de psychologues sont qualifiés et disponibles pour ce genre d'intervention ; Si Ahmed et Leroy-Terquem ne sont pas rémunérés et ne cherchent pas à vivre d'intervention de ce type ; l'I.C.L.P. est engagé durant la semaine dans une multitude d'autres activités classiques de thérapie et de formation.
- D'urgence : les appels à l'aide sont de la plus extrême intensité, même si aucun danger physique n'est couru, la menace psychologique se fait sentir.
- De résistance : l'épaisseur et la nature de la résistance induit peut-être ce type de thérapeutique pour faire parler et évoluer les personnes dont les conflits sous-jacents sont masqués sous le visage d'une hantise, soit à l'opposé de toute discussion normale.

Avant d'amener le cas de la famille Lemerle, je voudrais signaler la position de Si Ahmed telle qu'elle l'a confiée dans un interview à Michelet (1994, p. 81, chapitre : « Une vrai psy chez les para ») :

Pour moi, la réalité physique des poltergeists n'est ni plus ni moins démontrable que l'existence des fantasmes, ou même de la pensée ! Et croyez-moi : un bon poltergeist, vrai ou faux, vaut bien mieux qu'un cancer, une sclérose en plaques ou un eczéma chronique, sans parler d'une schizophrénie ! L'aspect physique du phénomène n'est pas de mon ressort et ne m'intéresse pas. J'y vois un symptôme, et si une intervention psychologique peut aider à le résoudre, à obtenir que jamais il ne revienne ni ne soit remplacé par autre chose de pire encore, c'est l'essentiel. Et on peut alors en faire une tout autre lecture !

Essayons-nous par conséquent à cette autre lecture.

---

<sup>81</sup> De Djohar Si Ahmed, *Parapsychologie et psychanalyse*, Dunod, Paris, 1990. Illustration clinique p.107 à 115 : « *La famille Lemerle ou le gémissement des murs* ». Repris avec son soutien et son aimable autorisation.

<sup>82</sup> I.C.L.P., 15 rue Bargue, 75015 Paris, tél : 01 42 18 01 33.

## Exposé du cas :

Pendant un an, Monsieur et Madame Lemerle, tout deux la quarantaine, ainsi que leurs enfants Sébastien, 12 ans, et Aline, 9 ans, entendent des bruits sourds, des coups frappés presque quotidiennement entre 21 heures et 23 heures.

Le premier mouvement de Monsieur Lemerle fut de rechercher la cause de ces bruits (ballon d'eau chaude, volets qui claquent, porte du garage, jeux dans les matériaux de construction, etc.) Il ne trouva aucune cause susceptible de les expliquer. Comme en réaction à cette authentification « paranormale », les phénomènes s'amplifièrent bientôt, empêchant toute la famille de trouver le sommeil.

L'idée d'un sort commença à germer dans l'esprit des parents, jeté, selon, le père, par les voisins envieux de sa belle maison, bien que celle-ci soit relativement isolée. « *Cette idée s'imposant à eux, ils consultèrent un exorciste qui vint bénir la maison. Les bruits s'arrêtèrent une semaine, puis reprirent de plus belle.* » (Si Ahmed, *op.cit.*, p.108) Un guérisseur magnétiseur s'avéra incapable d'arrêter les bruits. Au bout de multiples pérégrinations, d'exorcistes en guérisseurs, de guérisseurs en magnétiseurs, ils rencontrèrent un chercheur en parapsychologie, ami de Si Ahmed.

Celui-ci « *se rendit sur les lieux et constata l'existence de ces bruits qu'il enregistra à l'aide d'un appareillage sophistiqué.* » (*Ibid.*, p.108) Au terme de ses investigations et de ses interventions, il n'avait pas décelé de cause mécanique ou physique, et subodorait l'origine psychologique de ces manifestations. Il demanda alors l'intervention de Si Ahmed, « *psychanalyste pouvant « entendre » et être confrontée à ce genre de symptômes.* » (p.108) Sa démarche ne consista nullement, dans ce cas comme dans tous les cas qu'elle dit travailler, à rechercher ou à prouver la réalité paranormale ou naturelle des bruits, analyses et investigations ayant été faites au préalable par ses collègues parapsychologues. Elle la définit plutôt comme consistant, dans l'essentiel, en « *une recherche avec la famille du sens caché des manifestations, puis à sa réinjection dans la dynamique familiale, tout en amenant ses différents membres, au cours de longues heures de véritable thérapie familiale, à une élaboration et à une métabolisation des conflits qui les habitent et les hantent sous cette forme pour le moins singulière* » (*Ibid.*, p.112).

« *A coup sûr, ces bruits, d'origine « inconnue », avaient de quoi susciter une vive frayeur. Or, curieusement, la frayeur ou l'angoisse ne semblait pas être le sentiment dominant transparaisant au cours de l'entretien avec la famille. Tous semblaient plutôt gênés, dérangés, que réellement angoissés par ces bruits perturbant leur vie et leur sommeil.* » (p.108) Nous retrouvons cet état de crise étalée caractéristique de la hantise.

Si Ahmed consacra un long entretien à toute la famille sur le lieu même des manifestations, parce que :

La maison, « personnage » central de ces phénomènes doit assister, hanter, voire scander les entretiens. (*Ibid.*, p.108 note 2)

Petit à petit, des détails de la configuration familiale apparurent.

A leur genèse, les bruits étaient...

contemporains d'importantes difficultés matérielles et financières auxquelles la famille Lemerle se trouvait confrontée. Problèmes qui se présentaient là comme un chaînon permettant d'amener à la surface des difficultés conjugales considérables, jointes à une sexualité très appauvrie, voire inexistante.

Pour Madame Lemerle, ces difficultés matérielles traduisaient l'évolution logique de la conduite inconséquente de son mari qui « ne s'occupait de rien ». Pour Monsieur Lemerle, qui s'efforçait de banaliser ces problèmes, les prétendant résolus, ce n'était qu'un artefact de l'existence, et des données d'une situation transitoire.

Or, un épisode à peu près semblable s'était déroulé une dizaine d'années auparavant : problèmes financiers, bruits divers dûment constatés, graves pannes des machines de la laverie qu'ils tenaient alors. L'évolution de la situation avait obligé la famille à vendre l'entreprise et à déménager. (*Ibid.*, p.109)

Cela nous importe en deux points : d'une part, la situation s'inscrit dans une récurrence, dans une répétition du même (comportement) dans le (contexte) semblable, achevée par un changement ; d'autre part, à cette époque, les enfants étaient vraiment en très bas âge, voire *in utero* ! et l'on ne pouvait que difficilement leur faire porter le chapeau à pointe. Qu'en est-il dix ans plus tard ? Précisons immédiatement la place et le rôle du pré-adolescent Sébastien :

- Par rapport à la mère : très dépressive, Madame Lemerle, institutrice, « *cache sa dépression à son mari, et aux adultes qu'il lui arrive de rencontrer, mais épanche son désarroi, ses angoisses et ses soucis de tous ordres, sur Sébastien, qui se sent dépositaire et responsable de cette énorme charge que sa mère lui confie.* » (*Ibid.*, p.109)
- Par rapport au père : Monsieur Lemerle, conducteur d'autobus, « *diabétique, traité par insuline, est sujet à de fréquent accès hypo-glycémiques qu'il doit tempérer dans l'instant par la prise d'un morceau de sucre. Sébastien, lorsqu'il doit accompagner son père dans le moindre déplacement (chez les commerçants du quartier, ou en promenade), veille toujours à emporter par devers lui, les quelques morceaux de sucre qui éviteront à son père de tomber dans le coma. Ce que d'ailleurs ce dernier apprécie et glorifie.* » (*Ibid.*, p.109-110)
- Par rapport à sa sœur Aline : « *Sébastien se sent responsable de tout ce qui lui pourrait lui arriver, et fantasme enlèvement ou assassinat dès que celle-ci a quelques minutes de retard au retour de l'école, où il va d'ailleurs très souvent la chercher.* » (*Ibid.*, p.110)
- Par rapport à lui-même : « *Sébastien apparaît très fragile, et lorsque j'évoque la lourdeur de tout ce qu'il a à porter et à penser, il se met à pleurer, sans savoir du tout pourquoi. Le voyant pleurer, la mère ne peut retenir ses larmes* » (*Ibid.*, p.110), témoignant d'une relation émotionnelle massive.

Le dévasement des liens entre les protagonistes fait converger vers Sébastien cette place de martyr familial, celui qui porte le symptôme pour les autres. D'autres éléments emmènent vers lui le focus de la hantise :

Premièrement, Sébastien dit que les bruits commencèrent « *dans les murs de sa chambre, et le « suivirent » lorsque, pris de peur, il déménagea dans celle d'Aline, mitoyenne de celle des parents.* » (*Ibid.*, p.110) Dans la description des phénomènes, Sébastien se distingue en avouant sa peur : « *C'est comme si ça allait exploser.* », alors que le terme d'explosion, que

l'on entend comme la menace de dislocation de la cellule familiale, n'est repris pas aucun des autres membres de la famille.

Deuxièmement, « Sébastien, fort des informations recueillies de ça et de là, sur le rôle des adolescents dans la genèse de poltergeists, se mettait de toute évidence dans le rôle de l'auteur de ceux-ci. » (*Ibid.*, p.110) Remarquons qu'une certaine conscientisation ne suffit donc pas à désamorcer une hantise, tant soit peu que Sébastien soit la « personne hantée ». « Il était décrit par ses parents comme un garçon sensible, doux, gentil et serviable, à qui l'on pouvait confier de nombreuses tâches. Il travaillait bien à l'école, mais avait eu par le passé des difficultés scolaires liées à des otites répétées, bilatérales, ayant nécessité de multiples interventions chirurgicales (paracentèses et pose de yoyo). » (*Ibid.*, p.110-111) Une possible liaison entre les manifestations sonores et l'organe de l'ouïe est évoquée par Si Ahmed.

L'autre enfant de la famille, Aline, était une petite fille très agitée, hystérisant beaucoup ses comportements – ce qui apparaît comme la solution normale à une vacance du père, « absent ou occupé dans les interminables travaux de la maison » (*Ibid.*, p.110), et d'un désintérêt d' « une mère menant déjà une relation privilégiée avec son fils ». (*Ibid.*, p.110)

Après la prise de pouls de l'atmosphère familiale, consciente et inconsciente, Si Ahmed s'attache à cette étude originale d'observation des liens entre la famille et la demeure, de cette sorte de discours qui prend sa source dans ce lieu réel. Elle découvre alors de multiples enjeux identificatoires narcissiques, autant pour la famille que pour les voisins. Nous reprenons ici intégralement les éléments qu'elle met à jour (*Ibid.*, p.111) :

Autre personnage central de cette histoire : la maison. Construite quelques mois avant le début des phénomènes, elle apparaissait – à travers un historique qu'il est impossible de restituer dans tous ses détails – comme un véritable vampire insatiable de l'énergie physique et psychique de toute la famille

- des enfants, qui avaient perdu tous leurs copains de classe et de jeu, en emménageant dans ce lointain village,
- de la mère, qui avait cessé toutes relations sociales (invitations, réceptions, sorties) du fait de l'éloignement, mais surtout en raison du temps et de l'argent engloutis dans cette maison,
- du père pour lequel elle représentait le summum de la réussite sociale et familiale, entretenant le leurre d'une belle maison garante d'un foyer réussi. Il consacrait ses rares instants disponibles (en dehors de son travail et de ses heures supplémentaires) à des travaux de maçonnerie et d'embellissement. Cette maison si belle leur valait d'ailleurs, aux dires des époux Lemerle, l'envie et la jalousie de leurs voisins, mais aussi de leur famille et de leurs anciens amis,
- du père de Madame Lemerle, retraité, qui venait œuvrer à cette maison, déployant son extraordinaire savoir-faire dans des travaux de finition qu'il « n'était pas sûr que son gendre pût réaliser » aussi bien que lui ! (propos rapportés par Madame Lemerle). Ainsi le père de Madame Lemerle jouait avec sa fille, le même jeu que Madame Lemerle jouait à l'égard de son propre fils, Monsieur Lemerle apparaissant là doublement exclu : par son beau-père dans sa relation à sa femme, et par sa femme, dans sa relation à Sébastien. Exclusion qui s'exprimait par ailleurs dans l'organisation de sa vie et dans les menaces de disparition comateuse pesant sur lui, par l'intermédiaire de son hypoglycémie.

En analysant le système et ses implications par rapport à la famille, Si Ahmed met en évidence les règles de fonctionnement implicites et explicites.

L'étape suivante consiste à analyser et à commenter les intérêts que sont susceptibles de prendre les phénomènes dans l'organisation de la maisonnée, que nous allons restituer intégralement (*Ibid.*, p. 112 à 114) :

*Pour le père* : d'abord un défaut de sa maison qui le gênait, puis une adhésion en la croyance d'un sort jeté par des voisins envieux de sa belle maison. Ces bruits l'empêchaient de prendre un sommeil mérité à la fin d'une dure journée de travail et, accessoirement, l'obligeaient à quitter le lit conjugal pour faire le tour de la maison et dénicher la source des bruits.

Exclu ou plutôt excentré de la cellule familiale, ces manifestations lui redonnaient tout à coup l'importance et le rôle d'un père et d'un mari protecteur, et non plus absent ou sombrant dans un sommeil profond dès la fin du dîner. Il lui devenait alors possible d'échapper, pour un temps, à son statut d'homme châtré.

*Pour la mère* : très déprimée, mais dans l'incapacité d'exprimer son vécu dépressif, et les frustrations qu'elle ressentait, à son mari, trop pris, trop engagé, trop fatigué pour l'écouter et le conforter. Ces bruits lui ramènent brusquement l'attention de son mari. Véritables messagers, réveillant (dans toutes les acceptions du terme) Monsieur Lemerle de sa focalisation quasi hypnotique sur sa maison, sourd de ce fait au vécu de sa femme. Maison vécue comme une rivale, maîtresse de son mari, pompant le temps et l'argent du ménage, mais surtout la totalité des investissements de Monsieur Lemerle.

On comprend la haine avec laquelle Madame Lemerle parle de cette maison. Ces bruits auraient pour fonction de révéler la « mauvaiseté » cachée de ces murs, de justifier, à court terme, le retour de son mari, et à moyen terme, leur départ. Ils auraient également pour fonction, de faire retrouver à Madame Lemerle, sa place dans le fil des générations, en se redéfinissant comme la femme de son mari et la fille de son père, faisant en sorte que celui-ci cesse de venir « œuvrer » dans sa propre maison pour laisser la place de son mari.

*Pour Sébastien* : écrasé par le poids de la dépression maternelle qu'il doit contenir, pris entre des désirs de mort et de restauration de l'image paternelle, tenaillé également par des désirs de mort, à grand-peine refoulés, à l'égard de sa sœur ; ne trouvant pas sa place dans le fil des générations de par l'attitude de la mère faisant de lui un confident, un compagnon, un substitut du père... La production des bruits auraient pour son inconscient une double fonction, deux niveaux de sens :

- Empêcher tout rapprochement sexuel entre le père et la mère, confronté qu'il est à une charge d'excitation pulsionnelle fortement sollicitée par le « rapproché » maternel à son égard. Attitude d'ailleurs entérinée par le père qui voit d'un œil bienveillant cette relation privilégiée mère-enfant, très semblable à la relation que sa propre mère a entretenue avec lui par le passé.
- Confronté à sa culpabilité (d'entretenir une telle relation à la mère, nécessitant la disparition du père), la production de ces bruits aurait pour deuxième but d'obliger le père à reprendre sa place, pour que lui, Sébastien, se restitue à la sienne, délivré du poids écrasant des responsabilités paternelles qu'on lui fait porter, affranchi de tous les mouvements destructurants inhérents à une massive confusion des générations.

*Pour Aline* : feu follet, « insupportable » (à la différence de Sébastien trop raisonnable) la production de ces bruits serait une action facétieuse, à la manière d'un lutin, dont le but est de sortir Sébastien et ses parents d'une bulle dont elle est radicalement exclue.

*Pour toute la famille enfin* : la production de ces bruits eut pour premier effet de ressouder tous les membres autour d'une épreuve commune ; mais plus fondamentalement, ces bruits ont eu pour fonction d'ouvrir un « appel d'air », ou mieux, un « appel d'aide », devant la menace d'explosion de la famille, selon les termes de Sébastien. Tensions psychiques

accumulées par les uns et les autres, tensions psychiques inélaborables de par l'intensité des affects en jeu, de par les problématiques individuelles. Tout cela créant une situation où l'homéostasie narcissique de l'ensemble du groupe familial se trouve gravement menacée par l'imminence d'une « déliaison » des pulsions laissant libre cours à un processus destructeur et mortifère.

Derrière les bruits sourds des murs, gémissaient une problématique familiale complexe, mais loin d'être absurde. La mise en rapport de la phénoménologie et de l'organisation familiale déverse un abondant matériel pour l'analyse. Chacun des protagonistes ayant sa part dans chacune des situations, la question « qui a donc produit ces bruits ? » se pose d'une façon bien plus tortueuse. En effet, l'on peut penser que, classiquement, les poltergeists sont le fait d'adolescents n'ayant, pour de multiples raisons dont certaines d'économie psychique, d'autre modalité d'expression de leurs conflits que sur le mode paranormal. Toutefois, dans le cas de la famille Lemerle, « nous sommes en face d'un véritable imbroglio d'affects, et de pulsions » (*Ibid.*, p.115). L'hypothèse la plus vraisemblable, pour Si Ahmed, est que « l'appareil psychique familial s'est mobilisé avec force pour produire, ou plutôt hurler et/ou gémir dans les murs les souffrances vécues à des degrés différents par chacun » (*Ibid.*, p.115). Comme dans le cas de Richard P. (Annexe 3), les quatre membres de la famille se trouvent protégés, voire même restaurés par « cette projection-expulsion de trop plein de sens dans la réalité extérieure » (*Ibid.*, p.115).

Néanmoins, Si Ahmed revient à des considérations individuelles, en localisant dans l'appareil psychique de Sébastien le probable « agent effecteur, révélateur qui plus est d'un symptôme, ou plutôt d'un syndrome prenant sens pour le couple, Sébastien et Aline » (*Ibid.* p.115). Cette réduction à une ou deux personnes hantées est-elle vraiment indispensable ? Même si elle est soutenue par plusieurs éléments, rien ne permet vraiment de la justifier : la vie psychique de Sébastien n'est pas si symptomatique en comparaison à celle des autres membres de sa famille. Pourquoi montrer l'enchevêtrement des affects et la pluralité des mobiles, pour ensuite trancher dans l'indécidable focalisation ? Dix ans auparavant, la même situation semble s'être produite, sans les enfants, et l'hypothèse d'une immanence du trouble dans l'ambiance familiale (sur plusieurs générations) n'est pas moins probante que l'hypothèse d'une localisation dans une personne. Par ailleurs, Sébastien est conditionné par ce qu'il a pu entendre sur le lien entre pubères et poltergeists, et cela rentre complètement dans sa dynamique personnel que de s'infliger ce rôle principal, lui qui porte déjà la culpabilité de l'ensemble de la famille et de son propre Surmoi. Il a même pu être conditionné par l'inclinaison de Si Ahmed, comme beaucoup d'autres à sa place, à porter plus d'attention au protagoniste qui émerge dans le milieu, d'une émergence faite d'entrée significative dans le symptôme. Il subsiste un risque de confusion entre la nature topologique du système, qui place Sébastien en son centre, et la nature dynamique des phénomènes, dont on ignore tout bonnement si elle est locale (cf. von Lucadou, qui pense que les effets sont non-locaux, rompant ainsi avec l'idée d'une possible localisation de l'effecteur). Si nous signalons cette ambiguïté, c'est parce qu'elle vient compenser une nécessité moïque de représentation de l'objet (cf. Anzieu, 1985), celle de proximité (sentiment d'unité dans l'espace), et qu'à ce titre elle nous paraît objectivement suspecte.

### Epilogue

Après plusieurs heures d'entretien, où explications et interprétations découlant de tout ce matériel, ont pu être communiquées à la famille, des remaniements majeurs sont intervenus.

Dans les quinze jours qui suivirent et après une résurgence sporadique des manifestations, celles-ci disparurent, en même temps que se redéfinissait une nouvelle configuration, une nouvelle dynamique familiale. (*Ibid.*, p.115)

Trois ans plus tard, Sylvain Michelet revient sur les lieux<sup>83</sup>. La famille cachée sous le pseudonyme de Lemerle n'a pas déménagé, et présente toujours les mêmes « symptômes ». Ils ne reconnaissent pas l'intervention de Si Ahmed comme celle qui s'est révélée efficace. Après son intervention, tout allait mieux durant quelques mois, puis ils ont refait appel à un guérisseur qui a fait « disparaître les bruits ». En apparence donc, l'intervention psychanalytique s'est révélé être un échec, mais Michelet relève bien une grande gêne et des silences se perpétrant à l'évocation de la « psy ». En niant le bienfait de sa thérapie accélérée, ils nient aussi leurs responsabilités dans cette entreprise d'évolution psychologique, et la persistance des symptômes n'a d'égale que la résistance familiale. Néanmoins, on peut être critique par rapport à ce type d'interventionnisme, car ces situations semblent nécessiter un meilleur suivi.

### Analyse et commentaires :

*Nous ne raisonnons que sur des modèles.* Paul Valéry

Sur l'analyse de Si Ahmed, nous ne voyons rien à rajouter. Elle a délibérément mis de côté d'autres éléments importants dans la dynamique de cet entretien, mais qui risquaient d'en alourdir le récit ; elle a également changé un certain nombre de détails, en respectant néanmoins l'essentiel de ce qui est nécessaire à l'intelligence de cette observation. Sans ces autres éléments, il est inutile d'extrapoler ce cas.

Nous tenterons seulement d'opérationnaliser sa démarche, en en dessinant les ressorts essentiels ainsi que la séquence d'approche propre à sa clinique. Pour se faire, nous nous référerons à des concepts issus de la théorie des systèmes, et plus particulièrement aux travaux d'Etienne Dessoy créant un lien entre psychanalyse et systémique via la psychothérapie institutionnelle. Nous justifions cette compagnie par le fait que nous sommes en présence non seulement de phénomènes décalés, mais aussi d'un personnage nouveau : la maison, que la psychanalyse n'a pas l'habitude de considérer (sauf en tendant vers la systémique, comme l'a fait Bruno Bettelheim en construisant son milieu de vie extrême, dans *The empty fortress*, 1967).

Dessoy développe l'idée de milieu humain à partir de trois foyers : l'ambiance, l'éthique et les croyances. L'idée de milieu, telle qu'elle est présentée, acquiert le statut ontologique d'*être sociétal* avec son organisation et ses finalités propres à différencier de l'organisation et des finalités de la personne. Notre intérêt est de transposer ces trois foyers à nos propres concepts : depuis le début de l'analyse de ce cas, trois choses sont entrées en jeu : les **phénomènes**, la **famille**, la **maison**.

Les **phénomènes** ont pour fins d'attirer l'attention et, supposément, d'exprimer des conflits. Dans l'entretien entre la famille et la psychanalyste, ils sont le « il », l'absent venant scander le discours, venant le permettre. Ils sont *l'intertextuel*, les intermédiaires, entre un « je » de la

---

<sup>83</sup> S. Michelet, *Lorsque la maison crie* (« Tensions familiales et phénomènes paranormaux »), Robert Laffont, coll. Nouvelles énigmes, Paris, 1994, p.91-98.

famille et un « tu » de la maison. En tant que phénomènes, on les suppose causés pour des raisons qui restent à découvrir, et ils doivent porter cet insigne de « finalités ».

La **famille** est à entendre dans un sens étendu : elle ne concerne pas seulement la famille que l'on nous montre, mais aussi celle qui se cache. Si Ahmed la fait à juste titre intervenir sur au moins trois générations (en considérant le père de Mme Lemerle), et en éclairant le pattern reproduit par la mère dans la relation à son fils, et le père par rapport à cette relation. Elle évoque également les membres de la famille soi-disant jaloux de la maison. L'extension de la famille comprend donc son histoire de manière inter-générationnelle, et, même si elle informe sur le cheminement temporel du vécu familial, on doit procéder à une écoute qui n'exclut aucun élément de la biographie familiale (tout récit a un sens), ce qui donne au concept de famille un caractère résolument a-temporel, *intra-textuel*.

Quant aux considérations sur la **maison**, il nous semble judicieux de l'étendre au concept de **milieu**, pour deux raisons : le concept de milieu représente une classe plus large incluant l'élément maison ; et le concept de milieu ne pose pas de limite à sa propre localisation. Si l'on ne passe l'expression, il n'y a pas de « juste milieu », c'est-à-dire pas de référentiel fermé physiquement dans lequel devraient se dérouler nos investigations. Par exemple, dans le cas de Rosenheim, on aurait tort d'identifier le milieu au seul cabinet d'avocats, car quelques phénomènes ont « suivis » Anne-Marie chez elle, au club de bowling, et à son nouveau bureau. S'il nous fallait un référentiel fermé, nous serons bien dans l'embarras pour éviter les courants d'air. Le système que nous considérons sera *contextuel*, fermé organisationnellement, c'est-à-dire par ses interactions (cf. von Lucadou). L'espace investigué recèle beaucoup d'indices, et particulièrement dans ce cas, mais on doit néanmoins se le représenter comme un référentiel physique ouvert, non-local. Ici, l'embellie de la maison des Lemerle est une donnée significative, mais complètement dépendante de l'état des maisons du voisinage, donc de l'économie et de l'architecture régionales, liées profondément au style national, etc.

Nous pouvons maintenant décrire les ressorts essentiels de la clinique de la hantise, qui sont les rapports entre Famille, Phénomènes et Milieu.

### *1. Famille / Phénomènes :*

Dans le premier temps de son approche, Si Ahmed s'entretient avec la famille pour connaître le ressenti de chacun par rapport aux phénomènes, en même temps qu'une énumération des événements pris avec leurs contextes. En libérant un espace de parole pour les phénomènes, sans jugement *a priori*, sans volonté de vérification de croyances, sans crainte par rapport à eux, c'est-à-dire, dans un sens positif, avec tolérance, avec modestie dans l'approche (il ne s'agit pas de se barder de titres ou d'appareillage sophistiqué), avec bienveillance, eh bien, on en arrive à « façonner un vase à deux », à faire du « *playing* » winnicottien. L'écoute devient un atelier de poterie, où, tandis que s'ajoute progressivement de la matière, le contour prend forme. Le tout n'est pas d'être patient, mais de bien choisir l'ordre des priorités, *quid est*, dans l'approche clinique, de placer les personnes avant les phénomènes. Cela va se révéler très important pour la suite des événements, et pour l'intérêt thérapeutique qui est de proposer un accompagnement humain du début à la fin. Cette première étape vise la mise en confiance, l'évitement des interventions traumatiques, et le désamorçage de toute entrée transférentielle dans la familiarité, cette dernière étant un piège dangereux pour l'ensemble des protagonistes (ne pas devenir une cible pour le poltergeist !).

Lorsque le thérapeute accepte d'être surpris, petit à petit, les détails de la configuration familiale apparaissent, par projection, et vont devenir le contenu d'une seconde étape de l'analyse, ce que nous illustrerons par :

### 1. Famille / Phénomènes

#### ➤ Famille

### 2. Milieu / Famille

#### 2. *Milieu / Famille* :

C'est ici qu'a pris place l'autre personnage central de l'histoire : la maison. Ses rapports avec la famille nous renseigneront sur la dynamique fonctionnelle de l'endroit, ses règles, ses représentations, ses implications (autant les contraintes que les émergences) pour la famille. Il va se passer la même chose que précédemment : pendant qu'un sujet remplira le discours, le psychologue aura l'oreille pour en saisir une structure transversale. Il pourra par exemple y dénicher des informations sur les comportements positifs de la famille, lesquels pourront ensuite donner lieu à des suggestions concrètes. Dans notre cas, le milieu a coupé les enfants de leurs amis, la mère de ses relations sociales ; il a plongé le père dans un fâcheux leurre ainsi que dans un conflit tacite avec le père de Madame Lemerle ; et enfin c'est un milieu où le sommeil est gravement perturbé. S'il n'y a pas de considérations portées au milieu – on le qualifiera simplement de maudit, d'hanté, d'inférieur, d'inadapté – cela ne risque pas d'occasionner des modifications améliorant la qualité de vie de la famille. Dans le cas de Mulhouse (cf. Approche sémiotique), la famille est décidée à partir. Le déménagement est d'ailleurs fréquent suite aux diagnostics d'hantise. Mais le poltergeist aura tendance à poursuivre la famille, et de nombreux cas de ce genre apparaissent dans la littérature. Or il y a d'autres moyens de traiter le milieu que par la fuite, par la médaille de St Benoît ou par l'eau bénite ! Si on en revient à notre cas, des suggestions conjecturales sont aisément formulables : prescription de somnifères, modification de l'attitude par rapport au voisinage (invitations, sorties, associativité, etc.), modification de l'organisation des travaux (étalement de la procédure, « remerciement » du père de Madame Lemerle, etc.), réorganisation des chambres (en posant par exemple un interdit sur la concomitance des chambres des enfants avec les chambres parentales), etc. Bien sûr, ces modifications doivent être élaborées conjointement avec la famille, et un déménagement, planifié plutôt que précipité, n'est pas à exclure. Il faut pousser la famille à décrire et à découvrir par elle-même dans quel monde elle préférerait vivre, et quels moyens peuvent être mis en oeuvre pour s'en rapprocher un maximum. Alors se détache un projet pour un nouveau milieu, que nous noterons ainsi :

### 2. Milieu / Famille

#### ➤ Milieu

### 3. Phénomènes / Milieu

#### 3. *Phénomènes / Milieu* :

Subséquentement, on peut interroger le milieu en soi, sur sa surprenante homéostasie bancale, sur la place que sont susceptibles d'y prendre les phénomènes. Sous nos yeux, il était flagrant que les phénomènes servaient de dernier rempart à une irrépressible tendance vers le désaccordement du système. Les phénomènes viennent exprimer cette menace : « *Ça me fait peur...* dit Sébastien, *c'est comme si ça allait exploser.* » Quoi ? Les bruits ? La famille ? Les deux ?... Parallèlement, les phénomènes jouent un rôle de raccordement, très bien mis à jour par Si Ahmed. Les prêtres et autres magnétiseurs peuvent bien secouer leur gri-gri, leur

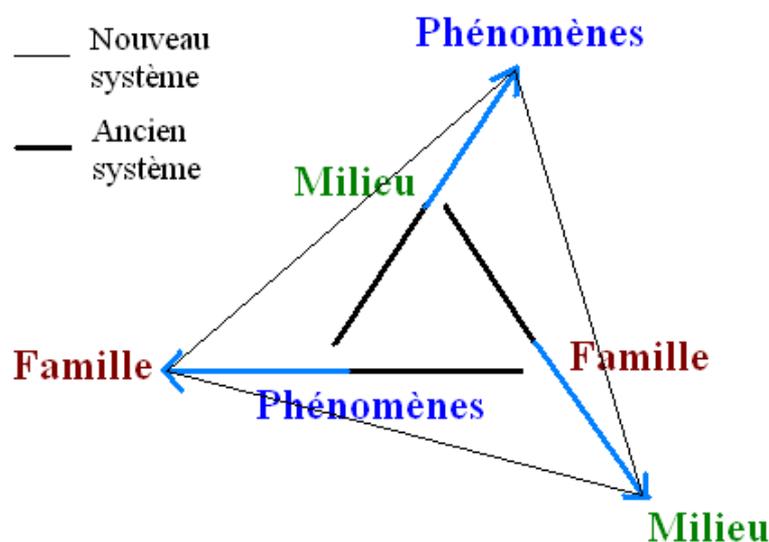
ennemi demeure dans leur dos. L'analyse de la demande est primordiale, sinon l'on risque de voir de profil ce que nous pensions regarder de face. Avec des données sur le milieu et sur la famille, une véritable recension des phénomènes devient possible. Sauf que cet inventaire ne constitue pas pour autant un matériel scientifique, mais un matériel thérapeutique, réinjectant de la sémantique dans l'organisation familiale – pratiquant de *l'endorcisme* plutôt que de l'exorcisme ! – dès lors qu'on partage avec la famille les explications et les interprétations. Cette communication sur les phénomènes en tant que signifiés provoque immédiatement des changements dans la phénoménologie telle qu'elle est rapportée, c'est-à-dire que nous bousculons l'ambiance familiale, traduisible schématiquement comme cela :

3. Phénomènes / Milieu
  - Phénomènes
4. Famille / Phénomènes

### Séquence clinique complète :

1. Famille / Phénomènes
  - Famille
2. Milieu / Famille
  - Milieu
3. Phénomènes / Milieu
  - Phénomènes
4. Famille / Phénomènes

Chaque étape est constituée par la mise en lien d'un foyer écouté et d'un foyer entendu, le premier contenant le second dans la deuxième oreille du thérapeute, d'abord intratextuel, puis intertextuel et ensuite contextuel, l'écoute intertextuelle étant la plus novatrice, à la croisée de l'intra-psychique des psychanalystes et du contextuel des systémiciens, qui considèrent le symptôme comme « un texte sans contexte ». La libération d'un espace de parole bienveillant et pragmatique s'avère essentielle pour que puisse émerger un nouveau contenu significatif. L'activation de chacun de ces contenus dans un nouveau discours entraîne une mutation, ou changement de phase, dans une séquence nous obligeant à considérer le système comme un tout local-temporel-signifiant. Il émerge un nouveau système exprimant et dépassant l'ancien système hanté, tel qu'on peut le voir sur ce schéma (Fig. 2):



*Fig. 2 : Concepts et émergences dans la hantise*

## Approche ethnologique

« On s'étonne ici de la persistance avec laquelle malgré tant d'échecs, l'humanité a poursuivi partout et toujours l'idée de la magie et on en conclura qu'elle a des racines solides. » Schopenhauer, 1836.

Jeanne Favret-Saada, ethnographe et psychanalyste, a étudié (pour le CNRS) la sorcellerie contemporaine dans le Bocage normand pendant plus de 30 mois<sup>84</sup>. Son exploration est intéressante à double titre : très pragmatique, elle va sur le terrain en balayant beaucoup d'a priori, et persiste tout du long dans son scepticisme méthodique ; ce qui me laisse encore plus admiratif, ce sont ses observations psychanalytiques entre les lignes de son texte, et que je tenterais de dévoiler.

Le problème, c'est que son objet n'est pas la hantise, mais la sorcellerie, dont la phénoménologie est plus large – tous les « *malheurs* » imprévisibles et récurrents –, mais comprend également la plupart des phénomènes de poltergeist, du moins parce que la représentation populaire de sorcellerie s'applique constamment à propos des personnes hantées. En effet,

Dans son usage anthropologique, « sorcellerie » désigne avant tout les effets néfastes (accident, mort, infortunes diverses) d'un rite, ou ceux d'une qualité inhérente au sorcier. Pour de nombreuses populations, le sorcier est un être humain en apparence semblable aux autres mais secrètement doté de pouvoirs extra-humains (parfois à son insu), et responsable de malheurs qui frappent ses proches. (Bonte & Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Quadrige/PUF, Paris, 1991, p. 670, article « Sorcellerie » par J. Favret-Saada ; je souligne)

Cet échange de phénoménologie, mortel dans l'abord d'une dissection scientifique, n'est, selon moi, nullement compromettant dans une analyse clinique. Les « *malheurs* » sont une représentation différente des phénomènes auxquels je fais référence (surtout plus axée sur la perception d'événements anormaux ou l'illusion de série néfaste d'événements pourtant normaux), nonobstant, de mon point de vue, malheur et poltergeist sont des faits de même caractère, qu'il n'est pas à moi de vérifier, s'inscrivant dans ma large définition de la hantise. Certes ce chapitre contraste avec les autres parties du mémoire, mais je voulais voir si, à partir d'une autre approche, je pouvais éclairer et infiltrer un autre pan de cet obscur sujet qu'est la hantise de personne. Ainsi, fidèle à l'intitulé de mon mémoire, qui ne présageait pas d'une approche unique, à la logique toute faite, spontanément cohérente, je voulais laisser leurs chances à d'autres regards et marquer, peu s'en faut, le tâtonnement qui m'a conduit et rattrapé au fil de mes lectures et de mes rencontres. Mon intérêt est ici d'enrichir notre discussion sur les représentations et les mécanismes psychologiques en jeu dans ces énigmes, parce qu'ils sont véhiculés par des sujets. Je fais donc une intrusion dans cette large étude et dans son vocabulaire local.

Pour les paysans du Bocage, les problèmes posés sont des *sorts*, lancés par un *sorcier* dont l'identité perdue dans l'ignorance, et visant le domaine d'un *ensorcelé*, ce dernier pouvant

---

<sup>84</sup> Son ouvrage est l'inspiration principal de mon analyse : Favret-Saada (J.), *Les mots, la mort, les sorts*, Gallimard, 1977.

contrecarrer ces sorts en faisant intervenir un *désorceleur*. Favret-Saada distingue provisoirement la *force magique*, dont disposent seulement les sorciers et les désorceleurs, et la *force vitale*, dont quiconque est pourvu. Puis elle nous explique le pourquoi de cette distinction :

D'introduire ainsi deux catégories de forces m'avait permis de poser que ce qui circule, dans une crise de sorcellerie, c'est de la force vitale ; tandis que ce qui la fait circuler, c'est de la force magique. (*Ibid.*, p. 251)

Seulement, on a quelque mal de prime abord à comprendre dans quel sens s'entend cet adjectif « magique » ; donc Favret-Saada précise :

En désignant comme magique la force du sorcier ou du désorceleur, je me conformais d'ailleurs à un usage courant dans les sciences humaines : ethnographes et folkloristes invoquent cette notion chaque fois qu'ils entendent caractériser une force qui serait distincte de celles qui opèrent dans la nature ou dans le champ de la physique, des forces empiriques réperables et mesurables. (*Ibid.*, p.251)

Elle ajoute encore qu'habitude est prise de faire un bouclier de cette appellation : souvent, on la définit négativement pour renvoyer l'indigène à l'altérité, épargnant ainsi tout questionnement sur la nature et le mode d'action de ce magisme, avec cette complaisance d'un : « *Vous et moi sommes bien d'accord sur le fait que cette notion est fondamentalement absurde.* » Là encore, Favret-Saada nous surprend par l'originalité de sa démarche :

L'objet de mon livre est, tout au contraire, de prendre la force magique au sérieux, sans qu'il me suffise de la désigner comme une erreur de logique ou comme la croyance de l'autre. Si donc j'ai fait usage de cette expression jusqu'ici, c'était de façon provisoire et pour marquer la place de ce qu'il fallait élucider. (*Ibid.*, p.251)

Finalement, elle prépare de quoi retomber sur ses pattes. Comme elle, nous espérons travailler des mots provisoirement vides, comme celui de poltergeist ou de personne hantée, afin d'en élucider le contenu.

Comme je ne peux pas détailler les témoignages et les multiples observations récoltés par Favret-Saada, je me reposerai principalement sur sa synthèse. Celle-ci consiste en une modélisation du déroulement d'une crise de sorcellerie, considéré du point de vue de la victime, dont l'ethnographe se justifie ainsi :

Cette tentative pour construire l'ensemble conceptuel qui sous-tend la représentation que les ensorcelés se font de ce dans quoi ils sont pris, je ne pouvais éviter de la risquer à un moment ou à un autre. Je n'éprouve, au demeurant, aucun mépris pour la spéculation, à la condition, du moins, qu'elle ose se donner pour telle. La construction que j'ai tentée n'est d'ailleurs pas la seule possible, mais seulement la meilleure que j'aie pu trouver ; celle en tout cas, qui témoigne de l'état présent de ma réflexion. (*Ibid.*, p. 252).

Ma démarche va être de reconstruire sur cette fondation, en réempruntant la même modestie. J'affirme donc bien être dans la spéculation – et cela depuis le début de notre entretien avec ces faits – et je justifie bien de l'intérêt clinique de ce réinvestissement spéculatif, car je me sens bien là en train de compléter une analyse du déroulement d'une *crise de sorcellerie* – avec incessamment ce parallèle implicite fait avec la hantise – qui résonne pour moi comme un dynamisme psychopathologique, prenant en plus *la perspective du sujet dit victime*. De plus, il est crucial de s'intéresser à ce que Favret-Saada (1991)

appelle « *une théorie de l'origine de l'infortune personnelle* », symétrique de la théorie freudienne de la réalisation des souhaits, dont elle partage quelques processus en commun.

### I. L'espace magique et le kakon :

Mais d'abord, replaçons-nous sur le terrain. L'angoisse y a pour objet le malheur, lorsque celui-ci se produit dans d'extraordinaires séries. Bien évidemment, ces paysans-là ne pratiquent pas d'analyse statistique pour vérifier si leurs séries s'éloignent véritablement du hasard. Souvent même, les avis se juxtaposent pour la même série. L'important, cliniquement, c'est la croyance en un malheur extraordinaire, qui est une croyance collective :

(Les conversations courantes) sont avant tout marquées par l'opposition entre le malheur ordinaire et son extraordinaire répétition. (p.16)

En tant que mythe, cette croyance joue un rôle dans le fonctionnement psychosocial, en ce qu'il permet de recourir au déplacement des désordres psychiques du segment idiosyncrasique au segment ethnique de l'inconscient. L'ethnopsychiatrie de G. Devereux<sup>85</sup> nous apprend également que :

L'individu traumatisé peut chercher à échapper à ses difficultés par un usage abusif de matériaux culturels qui, non déformés, ne se prêtent pas à une utilisation symptomatique ou encore en isolant certains traits culturels irrationnels qui peuvent servir à des fins symptomatiques sans distorsion préalable. (G. Devereux, *Ethnopsychiatrie générale*, N.R.F., Gallimard, Paris, 1970, p.13)

Cet abus de culture passe par une névrose expérientielle<sup>86</sup> : l'ensorcelé ne sera pas fou parce qu'il partage les croyances de son milieu, il le sera parce que dans son cas particulier, et seulement dans son cas, cette croyance se transforme, pour ses propres raisons psychodynamiques, en une expérience subjective encore que culturellement structurée, restituant la croyance partagée sur le mode hallucinatoire. On arrive à ce symptôme par une mutation, un surinvestissement d'une croyance courante qui la transforme en expérience subjective, ce qui permet à ce sujet d'être antisocial d'une manière socialement approuvée et même prestigieuse ; et lui permet également « *de se débarrasser de nombre de problèmes subjectifs divers au moyen d'un seul et unique complexe de symptômes* »<sup>87</sup>. Parfois, le désordre se met en place parce qu'il est utile : l'ensorcelé peut être un « fou par procuration », au nom et pour le compte des « autres », dans la mesure où sa folie *leur* permet de conserver un semblant d'équilibre psychologique. La sorcellerie, comme la hantise, font partie de ces traits culturels reflétant l'auto-désaveu de la société<sup>88</sup> : ils peuvent donc être utilisés comme symptômes sans qu'il soit nécessaire de leur faire subir une distorsion préalable, et c'est pourquoi l'on peut trouver des patterns de déroulement d'une crise de sorcellerie comme d'un cas de hantise.

---

<sup>85</sup> Je tente dans le passage suivant de lier une partie des idées de l'ouvrage de G. Devereux, *Essai d'ethnopsychiatrie générale*, N.R.F., Gallimard, Paris, 1970.

<sup>86</sup> Comme pour le chaman, G. Devereux, *op.cit.* p.25.

<sup>87</sup> G. Devereux, *op.cit.*, p.52.

<sup>88</sup> « *Ces matériaux étant foncièrement irrationnels, ils s'articulent aisément avec des modes de penser et de sentir qui relèvent du processus primaire (Freud) et de la pensée pré-logique (Lévy-Bruhl)* », G. Devereux, *op.cit.*, p.32.

De cette croyance au malheur sourd une angoisse, suivant qu'on l'on se situe dans l'ordinaire ou l'extraordinaire : le malheur extraordinaire peut être interprété comme un *sort*, et le sort est toujours interprété dans son agressivité (du fait que son effet est négatif). Nous retrouvons là cette perception du méchant phénomène de poltergeist. Mais, il n'y a d'agressivité qu'avec une intentionnalité et envers un objet, et toutes les deux sont ici supposées. L'intérêt est justement que l'intention et l'objet de l'intention peuvent prendre place par rapport au sort, tout en restant implicites : « sort » est le mot racine de « sor-cier », « en-sor-celé », et « dé-sor-celeur ». La démonstration explicite et isolée du malheur, tout comme celle du poltergeist, effraye inlassablement, comme un courroux de violence gratuite, qui n'est en fait que la partie émergente, positive, visible, de tout autre chose. Mais l'angoisse a son objet :

L'attaque de sorcellerie, elle, met en forme le malheur qui se répète et qui atteint au hasard les personnes et les biens d'un ménage ensorcelé (...) Chaque matin, le couple s'angoisse : « *Qu'est-ce qui va 'core arriver ?* » Et régulièrement, quelque malheur advient, jamais celui qu'on attendait, jamais celui qu'on pourrait expliquer. (J. Favret-Saada, *Ibid.*, p. 17)

Mais, instantanément, il y a ce paradoxe qui nous poursuit depuis le début. Certes, un malheur sous-tend un sort, mais quel malheur ? Ce n'est finalement jamais le même, jamais celui qu'on attend, jamais celui qui s'inscrit dans une logique de cause à effet. De sorte que l'objet de l'angoisse n'est pas absolument défini et, donc, que nous baignons en réalité dans l'anxiété, voire l'anxiété généralisée. Or, l'anxiété, c'est lourd, c'est long, c'est diffus comme un suffocant nuage d'émanations carboniques. La pollution produite par l'anxiété ne s'arrête pas, elle diminue ou elle augmente, puisqu'elle se mesure par niveaux. L'anxiété qui se généralise en vertu de la notion aussi extensive de malheur, c'est l'anxiété de toute une vie, c'est même l'anxiété de toute vie, un effroi existentiel : « Et si les choses ne se passaient pas bien pour moi ? » L'anxiété, si elle était reconnue, n'offrirait pas de repos. Mais, si nous, citoyens alphabètes, nous avons un stratagème psychique pour ne pas nous poser à chaque minute les trois ou quatre questions existentielles de l'humanité, il n'est pas de raison pour que l'on n'en concède pas un aux autres personnes.

Clin d'œil à Freud : « *Il y a dans l'angoisse quelque chose qui protège de l'effroi.* » De sorte que la non-perception du domaine « effroyable » sous-tendu dans l'angoisse dite de sorcellerie prend le caractère d'une défense. La sorcellerie structure le psychisme plutôt qu'il ne le disloque, instaurant une *atmosphère ordalique* stimulante (supériorité du principe de plaisir), utilisant un personnage surnaturel qui rend impossible tout jugement, décision, confrontation... le risque de l'orage sémantique plane, avec parfois d'étranges éclairs.

Va-t-on pour autant encenser le modèle d'une « pensée magique » ? Il est vrai que mon propos s'inscrit en symétrie d'une « théorie de l'origine de la fortune personnelle », trouvant son équivalent chez Freud dans la « théorie de la réalisation des souhaits ». Selon ce dernier, la faculté de réalisation des souhaits est probablement la plus banale. En effet, nous dit Freud, comme nous façonnons notre environnement avec notre inconscient, sans que nous nous en rendions compte, ce que nous vivons au fond de nous-même se transmet à l'autre et l'influence, même à son insu (par la soi-disant « contagion affective »). Nos attitudes peu ou pas conscientes font que nous profitons ou laissons passer des « chances ».

On peut le voir : il tombe sur la « pensée magique » comme un vaste écran de fumée, porté par des termes encore inexplicités à l'heure actuelle, comme « façonnage de l'environnement », « contagion affective » et « chances ». La voilure est d'autant plus soutenue que Freud, en bon matérialiste et laïque de principe, ferme les portes *a priori* à

certaines explications : impossible d'obtenir une chose rien qu'en le pensant, et inefficacité totale de la « toute-puissance du désir ». Ma démarche – l'écoute au sens large – m'interdit de m'appuyer sur de tels présupposés, et me contraint à plus de rigueur dans l'évocation d'une terminologie.

Pour introduire la question vitale de « l'origine de l'infortune personnelle » s'installe la représentation du sortilège – et ailleurs celle du fantôme. On imagine d'abscons sortilèges ou de ténébreux spectres, sortant de leurs grimoires archaïques et de leurs placards historiques. On imagine que c'est écrit, que ça s'est perpétré, que cela a un support spatio-temporel fixe. Le sort a sa recette, le fantôme a son identité dramatique. Vous savez : prenez un œil de grenouille et deux poils de la barbe d'un géant ; ou deux amoureux séparés par le suicide involontaire. Il y a une recette magique pour chaque malheur : les grimoires sont gigantesques et s'écrivent d'eux-mêmes... Quant aux légendes, chacun à sa version et tout le monde craint la même. Cause à effet, cause à effet... quand bien même la cause est toutes les causes, surtout les plus surréalistes... et quand l'effet est tous les effets, surtout les plus irrationnels.

On en déduit quoi ? Qu'un sort – tout comme un fantôme – est un nœud cognitif, une représentation imaginaire, « *une tentative pour contenir dans une figure ce qui, de soi, échappe à la figuration* » (Favret-Saada, p.99) dont la vraisemblance décroît quand on se rend compte de son importance en tant que signifiant pour la pensée « normale ». Il vient imprimer l'économie cognitive de la facile causalité : un pour un, dent pour dent ; causalité mécanique et signifiante de l'absurde. Mais, franchement, s'il y avait un sort pour chaque malheur, la quantité de grimoires inonderait le marché du livre. S'il y avait un fantôme pour chaque « malemort »<sup>89</sup>, mon sujet serait des plus banals.

Or, comme l'a énoncé D. Anzieu<sup>90</sup>, le sentiment du Moi est constitué de ces trois éléments que sont le sentiment d'unité dans le temps (*continuité*), le sentiment d'unité dans l'espace (*proximité*) et la *causalité*. Si donc le phénomène nommé « malheur » devait être intégré par le Moi, sa représentation ne pourrait pas différer énormément de celle du sortilège, car ce dernier vient inscrire, dans un rapport imaginaire, les trois nécessités moïques auxquelles dérogeaient le malheur : le sort vient d'être jeté voilà peu de temps (*continuité*), par une personne habitant aux environs du village (*proximité*), du fait de sa volonté agressive de sorcier (*causalité*). Le malheur ayant désigné un kakon (« source du mal » en japonais), par exemple interprété comme un sort, vient donc permettre le rapport imaginaire avec le Moi. Pour rejoindre les notions de C. S. Peirce, le kakon se tiendrait en tant que signe fondateur (petit s) du Sens futur (grand S), en tant qu'objet dynamique de la relation signifiante. Il y a alors une infinité de kakons possibles, puisqu'il concentre en lui tous les termes projetant une explication de l'origine de l'infortune personnelle. Cela nous permettra de ramener tous ces synonymes à ce seul énoncé : le kakon n'est pas le mal, mais de lui sourd le mal. Mais il ne peut être compris isolément : c'est toujours le point d'appui d'un discours structuré nosologiquement à un moment donné dans un contexte donné, une sorte de symbolisme en creux qui deviendra un symbole brisé. Un exemple en est donné dans le cas de la famille Lemerle : très vite, le père adhère à la croyance d'un sort jeté par des voisins envieux de sa

---

<sup>89</sup> Croyance particulièrement partagée en Inde, « l'âme des « malemorts » (suicidés, assassinés, injustement condamnés), surprise en train de rôder, est jugée responsable de désordres psychiques se manifestant de manière somatique (nausées, vomissements, diarrhée), et de ce fait particulièrement fragile, est extrait de sa membrane protectrice pour se déverser dans le cosmos, n'étant plus retenu par son enveloppe, plus précisément, par sa structure. » T. Nathan, *L'influence qui guérit*, éd. Odile Jacob, Paris, 1994, p.227.

<sup>90</sup> D. Anzieu, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

belle maison, sans se préoccuper d'aller lui-même les questionner. C'est peut-être que, tout le temps que le kakon se réduit à son caractère putatif, la personne focale est en relation symbolique avec elle-même, sur un terrain plus insolite et floue qu'elle perçoit au niveau de l'inconscient comme étant d'une « familière mais inquiétante étrangeté » (*uncanny* = *umheimlich*) au sens freudien.

Le sort, lorsque réglé plus tard sur la causalité, va devenir la plaque tournante d'une guerre loufoque où deux camps s'affrontent : le sorcier et ses sorts contre l'ensorcelé et le désorceleur. La guerre, c'est la crise. Apparemment, elle est ponctuelle. Mais il y a bien des régions – du monde et de l'âme – où l'on déclare, où se maintient, *l'état* de guerre. D'où l'intérêt clinique d'étudier le déroulement « normal » d'une crise de sorcellerie – et de hantise –, car lorsque l'une des étapes nous semblera défaillir, nous pourrions craindre *l'état* de crise, menant, selon Favret-Saada après tout ce qu'elle a entendu, à la ruine ou à la mort.

## II. L'espace vital et les possessions :

Il n'existe pas d'espace vital vacant, pas de nouvelles frontières à conquérir, pas de terres vierges à investir : tout l'espace vital est cadastré, c'est-à-dire marqué au nom d'un possesseur. (*Ibid.*, p. 254)

L'on croyait bien connaître notre victime demandeuse mais, du fait de l'apparition de figures nouvelles et de relations surprenantes, elle prend un tout autre visage. De l'ensorcelé, il est dit qu'il était populairement considéré comme le chef de famille ou le chef d'exploitation, et, psychanalytiquement, la cible, c'est le Moi. Malgré cette désignation, cela n'implique pas que la violence porte sur le chef de famille :

Quel que soit l'élément attaqué, il ne l'est jamais pour lui-même, mais en fonction de sa relation au chef d'exploitation ou de famille, parce que ce sont *ses* cultures, *ses* vaches, *ses* lapins, *ses* volailles, *ses* enfants, *sa* femme, etc. Convenons de nommer ces éléments les *possessions* de l'ensorcelé et leur ensemble (dans lequel est incluse la personne même de l'intéressé), son *domaine*. (*Ibid.*, p. 253)

Une différence notable avec notre discours psychanalytique classique, c'est que ce nous apparentons à des identifications, et qui créent des rapports entre le Moi et ses objets, est à considérer, dans la dynamique de la crise de sorcellerie, comme des *possessions*. Ce n'est pas par magie, mais « *la force de l'individu s'investit intégralement dans le périmètre du domaine marqué à son nom : qu'il travaille, échange, produise ou se reproduise, toutes ces activités s'inscrivent dans le registre des médiations symboliques ordinaires, c'est-à-dire qu'elles sont strictement contenues, pour tout individu quelconque, dans la limite de son nom.* » (*Ibid.*, p.257) Le Moi ne s'engage pas par symétrie avec ses objets, mais il s'érige en maître, plus ou moins affirmé, de son *domaine*. Cette royauté du Moi reste cohérente avec la douleur de la perte de l'objet entraînant le travail du deuil, mais si on s'y attache tout particulièrement, c'est parce qu'elle insinue qu'il existe également une relation non-imaginaire entre le Moi et ses objets : il veille constamment sur eux, et ressent leur soumission, tout comme eux, l'on doit le supposer, réagissent à toute diminution de l'emprise du Moi (dans la perspective de l'investissement vitale des objets). C'est pourquoi, la définition de l'ensorcelé est anti-cartésienne, il n'y aurait pas de « je pense » qui serait idéalement distinct de tous les attributs du « je » :

Le « je » de l'ensorcelé, c'est l'ensemble constitué par lui-même et ses possessions, c'est-à-dire l'ensemble qui est socialement rattaché à son nom propre. Dans un tel ensemble, on ne

saurait distinguer corps et biens parce que les biens font corps avec celui dont ils portent la marque du nom. Ce pourquoi je désigne cet ensemble indifféremment comme *domaine* ou comme *corps* de l'ensorcelé. (*Ibid.*, p. 253)

Le Moi n'est plus la somme des identifications, mais la somme des *possessions*, malgré le fait que celles-ci demeurent à un certain niveau identitaires. Ainsi, on fait allusion à la théorie des *appartenances* de Lucien Lévy-Bruhl, selon laquelle un être humain forme avec les objets qui lui appartiennent une sorte de système vivant, et qu'alors, par réciproque : « *la collection complète de certaines appartenances équivaut à l'individu lui-même* »<sup>91</sup>. Lévy-Bruhl résume par ailleurs ses observations :

1° Pour la mentalité primitive, les limites de l'individu sont variables et mal définies.

2° Les « appartenances » sont « une extension de l'individualité ». Elles sont des parties intégrantes de la personne, et se confondent avec elle.

3° Les « appartenances » dans certains cas, sont regardées comme le double de l'individu, et ce double est l'individu lui-même dont il peut tenir la place. (Lévy-Bruhl Lucien, *L'âme primitive*, PUF, Paris, 1963, p.150)

S'il fallait le conceptualiser, j'emploierais le terme de « Moi systémique », en ayant résolument conscience de ses implications : il mêle objectivité et subjectivité dans une gigantesque anthropomorphisation de l'univers, ressemblant à s'en méprendre à *l'homo maximus* de Swedenborg. Cela va nous mener sur la piste de l'approche systémique, avec ce premier exemple indiquant qu'une vision plus globale de la clinique et de son milieu n'est pas sans intérêt pour notre compréhension de l'unité du psychisme humain.

### La magie :

Le discours tenu est celui-ci : les variations objectivement repérables du domaine (du corps, etc.) de chacun des protagonistes sont dues à une suffisance ou à un excès de force par rapport à l'espace : D'un point de vue topologique, il existe donc un espace vital, saturé de domaines marqués au nom de leurs possesseurs ; d'un point de vue dynamique, les possesseurs de force magique produisent une toute autre situation :

Leur force est telle qu'elle excède le périmètre marqué à leur nom, ou qu'elle le déborde.

Qu'il existe des êtres qui, comme les sorciers, sont capables d'accroître le potentiel bio-économique de leur domaine sans passer par les médiations symboliques ordinaires – c'est-à-dire sans que leur activité soit contenue par le système des noms –, c'est ce qu'affirment les ensorcelés. A les entendre, il est toutefois impossible de repérer la force du sorcier comme telle : aucun ensorcelé n'a jamais vu un sorcier poser un charme, puisque le sorcier travaille sous couvert de la nuit ou de l'invisibilité ; nul ensorcelé n'a jamais lu un livre de sorcellerie, source supposée du pouvoir des sorciers, puisque cette lecture ferait de lui un sorcier, non la victime qu'il prétend être.

C'est pourquoi les ensorcelés se contentent de déduire après coup l'existence de cette force dont nul n'a de connaissance directe (...). (*Ibid.*, p. 258)

---

<sup>91</sup> Lévy-Bruhl Lucien, *L'âme primitive*, PUF, Paris, 1963, p.147.

C'est ici que se rejoignent les supputations communes à la sorcellerie et à la hantise. Il sera question d'une force (dynamique) investissant un champ (topologique) sans passer par des médiations symboliques ordinaires. Et le secret autour du sorcier semble montrer qu'il n'est qu'une variante de désignation du coupable, comme le Horla a pu l'être. Mais poursuivons nos considérations sur le rapport spatial du sorcier aux autres personnages :

Dans le discours local, le sorcier est, fondamentalement, un être « *jaloux* » ; utilisant ma propre terminologie, je dirais qu'il est jaloux parce que son domaine est perpétuellement insuffisant à utiliser la totalité de sa force. Tout l'espace social étant cadastré ou approprié, le sorcier est alors contraint d'investir les lieux marqués aux noms d'autres individus et d'en marquer des parcelles de son nom propre, c'est-à-dire d'attirer dans son propre domaine.

Ce qui est « magique », chez le sorcier, c'est donc ce fondamental débordement, cet excès de la force par rapport au nom (ou au territoire) : le sorcier est un être tel qu'il manque perpétuellement d'espace vital où investir sa force. On peut dire aussi qu'une force est « magique » en ce qu'elle ne peut être contenue dans le système des noms ; de ce seul fait, elle produit ses effets sans passer par les médiations symboliques ordinaires. (*Ibid.*, p. 261)

Plutôt que de parler de jalousie, qui personnifie trop le sorcier en lui supputant des sentiments, nous parlerons de *pragmatisme*, qui confère seulement une attitude, une règle (« est vrai ce qui réussit en pratique, il n'y a pas de vérité absolue »). Nous rejoignons ici les suggestions d'auteurs comme Mauss (1950) et B. Malinowski (1935) lorsqu'ils disent : *la magie est pragmatique*<sup>92</sup>.

De plus, le « magique » n'est magique que s'il se dérobe à tout signifiant, à toute médiation symbolique ordinaire, donc s'il est élusif par essence. Si la force magique ne rentre pas dans le système des noms, c'est parce qu'il est fondamentalement obligatoire que « le nom ne soit pas la chose nommée » : c'est-à-dire que la magie ne peut être symbolisée parce qu'elle incarnerait le symbolique.

### Bilan :

Comme l'a dit notre professeur, M. Serge Lesourd : « *La maladie de la culture est la psychopathologie.* » On pourrait penser qu'en s'intéressant à une micro-culture, le bocage normand, avec le microscope ethnographique et la coloration psychanalytique, il s'échapperait une micro-psychopathologie, la sorcellerie en tant que pathologie culturelle palliative isolée de la modernité. Toutefois, des concepts émergent, pouvant s'étendre sur de nombreux autres événements, en particulier sur la hantise, donnant quelque vérité extensive à cette psychopathologie locale. La hantise pourrait aussi être une expérience encore plus fondamentale (dans le sens qu'elle est encore moins systématisée dans les discours) que la sorcellerie contemporaine, mais les travaux plus nombreux sur cette dernière ont permis de faire briller des idées s'appliquant assez bien dans la hantise, comme la focalisation sur les possessions et sur le domaine, le kakon (petit s) et son symbolisme pragmatique le faisant devenir le Sens futur (grand S).

---

<sup>92</sup> Tout comme dans le modèle théorique de W. v. Lucadou, où l'information dont il est question est qualifiée de pragmatique.

## Approche parapsychologique

### Counseling pour expériences paranormales

Une approche psychologique originale de la personne hantée se constitue depuis quarante ans à Freiburg, en Allemagne, avec les conceptions héritées du médecin, philosophe, psychologue, parapsychologue Hans Bender. Profitant de la proximité spatiale avec Strasbourg, j'ai cherché à rencontrer les praticiens du « counseling pour expériences extraordinaires ». Six heures complètes d'entretien m'ont été généreusement accordé, une partie se faisant dans le petit bureau, et la majeure partie dans la petite cuisine à l'intérieur des locaux, autour d'un chaleureux petit-déjeuner. Voici une partie de l'entretien qui concerne le sujet dont traite mon mémoire.

Entretien<sup>93</sup> :

« (E.R. : Evrard Renaud) - *Comment fonctionne votre institut ?* »

(Walter von Lucadou :) Nous recevons environ 3000 demandes par an (téléphone, courriers, visites) et nous sommes seulement deux pour les traiter. Bien qu'étant rémunérés par l'Etat (et Frauke en partie par l'Université de Freiburg), nous ne touchons que 20000 euros par an, ce qui ne nous permet pas de financer des recherches.

Parmi ces demandes, provenant tant d'Allemagne que d'autres pays dont la France, au moins une fois par jour on nous signale un cas de RSPK. Alors, évidemment, il y en a qui sont « pas forts », mais au moins une fois toutes les trois semaines, nous recevons un cas de l'ampleur de celui de Rosenheim (1967).

- *Quelles interventions pratiquez-vous ?*

Nous faisons du counseling. Nous sommes en lien avec un service de psychiatrie et des psychologues formés à ce type d'écoute. Quant à nous, nous essayons d'intervenir le moins possible. Quand la personne est vraiment dans la supplication, soit nous allons chez elle, soit elle vient dans le bureau à côté pour deux heures d'entretien. Certains payent la consultation, d'autres n'ont pas les moyens, et ce n'est pas grave. La plupart du temps, nous les écoutons, nous les laissons simplement s'exprimer, en reconnaissant que leur problème est normal.

- *Normal ?!*

Oui, ça peut être difficile à comprendre pour des psychologues, mais j'ai traité des cas de RSPK depuis plus de vingt ans, et, avec les appels quotidiens, c'est franchement devenu commun. Les psychologues auront tendance à venir valider des facteurs cognitifs (E.R. - *Même la psychanalyse ?...*) tandis que moi je leur dis : « Vous n'avez pas besoin de me convaincre, ni même de m'expliquer : vous avez vécu une expérience, vous pouvez simplement m'en parler. » D'ailleurs les gens se tournent plus vers nous que vers l'autre

---

<sup>93</sup> Propos recueillis (sous formes de notes complétées de mémoire) le 16 décembre 2004 à Freiburg et traduits de l'anglais. Entretien avec Walter von Lucadou : physicien, psychologue, parapsychologue ; et Frauke Zaradnik : sociologue, parapsychologue (présente en début d'entretien) ; au Parapsychologische Beratungsstelle, Hildastraße 64, 79102 Freiburg i. Br..

centre d'accueil des psychologues de l'Université de Freiburg : ils pensent que nous sommes plus naïfs, et en quelque sorte, c'est tant mieux.

- *Et quel genre d'explications vous leur donner ?*

Tout d'abord, je leur dis que c'est normal. C'est une chose très importante de n'être pas perturbé ou impressionné par l'étrangeté de la situation, de ne pas avoir des attentes pour voir du paranormal. La plupart du temps, les cas ne se présentent pas aussi idéalement que ceux qu'on relève dans les livres.

Ce sont fréquemment des petits phénomènes de psychokinèse : il y a un continuum entre le fait que, lorsque je suis en colère, les ampoules explosent ; lorsque je me suis énervé sur mon ordinateur, celui-ci est atteint maintenant d'une panne que le technicien ne trouve pas ; avec des grands phénomènes, comme par exemple une tasse qui traverserait la pièce. Je leur explique – même si je ne le formule pas comme cela – que c'est une extériorisation psychosomatique, comme lorsque quelqu'un fait de l'eczéma sur sa peau. C'est pareil, sauf que ça se passe sur l'environnement. Quand les gens entendent ça, ils arrivent à se l'approprier, et ils peuvent le travailler.

- *Ne faites-vous pas des tests ou des suivis ?*

Non, encore une fois, nous essayons d'intervenir le moins souvent possible. Cela suffit généralement pour la personne d'avoir juste un endroit pour être écouté. Souvent ils ont peur, ils me demandent si c'est dangereux. Je leur réponds que généralement ça ne l'est pas, que c'est juste perturbant de voir, par exemple, une tasse qui tombe et qui se brise toute seule. Ce n'est pas dangereux parce que ça ne blesse personne.

- *Pourtant dans le cas de Mulhouse en 1981, la personne est soi-disant blessée par une conserve volante. Et plusieurs personnes disent recevoir des coups.*

Oui, je connaissais ce cas. Je crois que dans ce cas-là, ce n'est pas le poltergeist qui est violent, mais la personne qui a des fantasmes d'auto-mutilation. Le poltergeist n'est que métaphoriquement agressif.

- *Pensez-vous alors qu'il y a des symptômes caractéristiques des personnes hantées ?*

Mmm, c'est une question très intéressante. Alvarado avait fait le lien entre la RSPK, l'épilepsie et la psychose. Mais je ne suis pas d'accord : d'après les études que nous avons faites, pas par des questionnaires, mais en posant les questions directement à la personne, il n'y a pas de structuration qui soit significativement corrélée à la personne. La seule variable qui est corrélée à 90%, c'est la dissociation. Or, les études montrent actuellement, contrairement à ce que l'on peut penser, que la dissociation n'est pas le propre de la psychose, il n'y a qu'une corrélation très faible. Il peut y avoir des psychotiques qui vivent des RSPK, mais ce ne sont pas les seuls. La dissociation veut dire que le cerveau fonctionne bien, ce qui est antagoniste avec le fait que la psychose s'accompagne d'une maladie dégénérative du cerveau. Une des manières de discriminer entre une psychose hallucinatoire et la perception par exemple d'un fantôme, c'est que ces premiers sont incapables de décrire les détails du contexte de l'événement, alors que les autres mémorisent énormément d'éléments de l'épisode.

En fait, je ne crois pas que le poltergeist corresponde à une structure psychique. C'est plus des personnes qui ont un problème qu'il n'arrive pas régler, et à qui on peut donner un coup de pouce.

- *Et que pensez-vous des autres approches ?*

En fait, ce sont les gens qui choisissent. Ils peuvent en parler à des amis, mais pas à leurs médecins ! Notre institut étant le seul référencé par le gouvernement allemand, le public manque vraiment d'informations, et on a déjà subi des scènes au restaurant, où les gens commençaient à nous parler sans vouloir nous laisser repartir.

Certains n'aiment pas se dire qu'ils doivent forcément aller voir un psychologue, et je suis d'accord avec eux. Les raisons de la RSPK sont triviales, c'est une maladie normale. Une fois qu'on l'a expliqué à la personne, on la laisse travailler avec son problème dans son autonomie, avec sa psychologie intuitive, c'est ça qui est le mieux. Et si, par exemple, la personne a des croyances – comme : « C'est mon grand père. » - spiritiques en fait, eh bien je n'essaye pas de les convaincre que ce n'est pas ça. De toute façon, on ne peut pas effacer une croyance, il faut juste l'accepter. S'ils sont contents de leurs fantômes – et ils peuvent l'être car le fantôme vient par exemple frapper contre le mur quand quelque chose ne va pas bien chez la personne – eh bien on leur laisse. On ne doit pas changer la situation de manière crue, sinon elle enfle.

C'est pour ça qu'on ne recommande pas l'exorcisme, même si les gens le font quand même. L'exorcisme, et les autres sortes d'approches, vont augmenter la signifiante de la part physique des phénomènes, ce qui va pétrifier le problème, et après, c'est pire ! Alors là les gens nous rappellent.

On vient toutefois prévenir, conseiller, quand les gens croient fermement que c'est le diable. Là ils interprètent ça de manière si terrifiante que c'est invivable pour eux. Alors, on leur dit que c'est du psychosomatique externe, pas plus !

On peut également proposer deux solutions pour diminuer la pression : soit on conseille d'écarter la personne au centre des phénomènes (congé, licenciement, vacances, déménagement) ; soit on conseille de brancher des caméras dans les pièces où ils règnent le plus de désordre. Si on met des miroirs en face des caméras, en faisant en sorte qu'elles filment toute la pièce, elles comprises par réflexion, il ne peut pas y avoir de phénomènes paranormaux dans cette pièce. Cette impossibilité est une chose que l'on prédit par notre Modèle de l'Information Pragmatique (MPI). Les gens nous disent : « Je ne pourrais pas l'expliquer, mais votre truc fonctionne ! ». »

### Analyse du discours :

L'originalité de cette approche sera discutée en plusieurs points où le discours de ce parapsychologue étonne par rapport au discours psychologique (d'orientation psychanalytique) : sur le lien entre hantise et psychose, la notion normalisée de psychosomatique en circuit externe, et sur les modalités de l'intervention clinique. Enfin, on donnera un bref aperçu de ce qui a à tirer du MPI que Von Lucadou a conçu et qu'il applique lors des cas de RSPK pour établir des prédictions ayant atteintes, selon lui, valeur scientifique.

Premièrement, pour régler ce point particulier du lien entre hantise et psychose : lorsque j'ai présenté à une de mes professeurs de psychologie clinique le sujet de mon mémoire, son réflexe a été de diagnostiquer, comme origine du discours de la personne hantée, une psychose hallucinatoire (au moins un épisode pathologique si ce n'est une structure

chronique). La formation psychologique de Von Lucadou, certainement plus médicale, assigne des causes biologiques, des dégénérescences cérébrales, aux psychoses. La psychanalyse n'est pas sa tasse de thé, c'est avant tout un physicien pragmatique. Il y a donc un décalage dans le discours, une perte de finesse clinique, lorsqu'il parle de la non prévalence d'une structure psychotique aux épisodes de hantise personnelle, se référant ainsi à des études médicales qui montrent la supériorité du caractère « dissociatif » de la personnalité par rapport à tous les autres caractères testés, incompatible selon lui avec un fonctionnement anormal du cerveau (donc antagoniste de la psychose). Avant ces études, les hypothèses tournaient autour d'un lien entre poltergeist et schizophrénie (Carrington & Fodor, 1951), poltergeist, psychose et épilepsie (Alvarado, 1983), et enfin entre poltergeist et de multiples caractéristiques mentales, comportementales et physiologiques (Roll, 1977). Ce qu'on peut dire, d'un point de vue structural et psychanalytique, c'est que la hantise personnelle ne semble pas une exclusivité de la psychose, ni d'aucune autre structure, au niveau de son développement et de sa logique. La primauté de la dissociation est bien trop phénoménologique pour que nous puissions en dire grand chose de ce point de vue, mais elle pourra peut-être devenir la pierre angulaire d'une étude de l'économie psychique particulière des personnes hantées.

Deuxièmement, Von Lucadou théorise déjà cette économie psychique d'une manière non structurale, en prenant appui sur la notion de psychosomatique en circuit externe, ou extériorisée sur l'environnement. C'était déjà, on s'en souvient, l'idée de C. G. Jung. La représentation actuelle du psychisme ne permet pas vraiment de comprendre ça, et l'aporie d'une telle explication brise son simplisme touchant. On ne comprend pas encore pleinement les moyens du psychosomatique interne, sauf parfois avec le sens psychologique de la conversion (hystérique). Comment alors comprendre le psychosomatique externe, sinon en empruntant un langage énergétique complexifié (« énergétique psychique », « synchronicité » chez Jung, « énergie-sens » chez Si Ahmed, ou les « zones pulsionnelles » de B. Auriole qui défend le point de vue économique de S. Freud, etc.) ? Or, Lucadou n'expose pas un discours sur une quelconque énergie : dans le MPI qu'il développe, les coïncidences significatives avec l'environnement sont à comprendre comme des corrélations non-locales dans un système auto-organisationnel, tout le contraire d'un signal physique en l'occurrence (ces deux propositions sont d'ailleurs les principes premiers de son modèle). Ses explications empruntent à la physique quantique et à la théorie des systèmes, nullement à la physiologie. Lui-même pourrait donc reconnaître que l'explication si normale dont il fait bénéficier ses auditeurs (même sous des formes plus proches de ce que la personne peut entendre) n'est pas celle qu'il défend dans sa théorisation de la complexité psycho-physique. Il est donc nécessaire de distinguer, dans ce séduisant discours d'orateur averti, certains niveaux d'écoute et donc, pour l'instant, ne pas prendre au mot, scientifiquement, cette congruente mais insuffisante notion de psychosomatique en circuit externe.

D'autant plus que son heuristique assez particulière élude la question, puisque, et Lucadou insiste sur ce point, le psychosomatique externe serait une réponse normale à un problème normal. Cela est, troisièmement, fortement lié à ses interventions dans la pratique depuis plus de vingt ans, où il a intériorisé cette demande de normalisation rassurante. Il dit que ses consultants ne se tournent pas préférentiellement vers une demande de thérapie, de cure, ou de tests, tandis que lui, justement, ne propose pas tous ces services : pas de tests, pas de suivi, seulement des conseils éclairés payants ou pas. Ce côté bon samaritain, peut-être à entendre du côté de la toute puissance, n'est pourtant pas à caricaturer naïvement. La demande qu'il évoque, au nombre de trois mille sollicitations par an, est très importante au vu du peu de publicité de son institut. Quel degré de désespoir faut-il à des européens pour se jeter dans ses

pattes ? Quel est cette offre qui, en France par exemple, fait cruellement défaut ? S'agirait-il seulement d'une écoute contenant, d'un « holding », ou le travail de counseling prend-il aussi part à un « handling » ? En tout cas, Lucadou affirme ne pas chercher à imposer ses points de vue sur d'autres croyances – sauf en cas de « nécessité » –, il ne prétend pas détenir le Modèle, la Loi, puisqu'il peaufine continuellement ses hypothèses : le MPI est le fruit de vingt ans de recherche, et il m'a avoué avoir comme projet de l'approfondir encore. Son interventionnisme souple, centré sur l'autonomie, prend sa source dans la thérapie psycho-analytique jungienne, où on fait préférablement appel aux ressources du patient pour sa propre guérison.

Lucadou pense que les psychologues, même ceux qu'il côtoie dans son activité, tendent à vouloir valider des facteurs cognitifs dans leurs études. Quand je lui demande : « *Même la psychanalyse ?* », il ne répond pas, et d'une manière générale, n'a pas l'air de vraiment prendre en compte cette approche (qui a décidément du mal à passer les frontières françaises !). Cela ne veut pas dire que les facteurs intrapsychiques lui passent sous le nez ; seulement, il cherche à « clore le système » autour de ses consultants en détresse, pour privilégier, dit-il, l'autonomie du sujet et les ressources de sa psychologie intuitive. Dans son modèle, on retrouve aussi ce souci d'une intrusion des observateurs extérieurs (observateurs naïfs, observateurs critiques, et Société) : « *Il ne faut pas changer la situation de manière crue, sinon elle enfle.* »<sup>94</sup> Exit l'exorcisme, les guérisseurs et autres chasseurs de fantômes, dont la proximité pourrait être gênante. Lui-même ne se présente pas candidat à l'interventionnisme sauvage, celui qu'il a pu tenir dans sa jeunesse, et contre lequel il m'a mis en garde : je ne devais pas courir derrière les cas avec l'attente de voir du « paranormal », « *La plupart du temps, les cas ne se présentent pas aussi idéalement que ceux qu'on relève dans les livres.* » Il semble très satisfait des cas qu'il a su résoudre juste par un dialogue au téléphone. Lorsqu'il doit recevoir des consultants dans son institut, il n'a à disposition qu'un fauteuil, face au sien, dans la pénombre d'une pièce étroite où s'entasse une partie des documents qu'il n'a pas pu mettre ailleurs. C'est charmant pour recevoir des amis, mais ce n'est résolument pas un endroit propice à une intervention clinique. Par tous ces détails, on voit bien qu'il est très cohérent dans son discours, et qu'il ne suscite pas même d'analogie avec le « ghostbuster » qu'on aurait pu s'attendre à trouver en ce lieu. Il présente une réelle évolution par rapport à la conduite des parapsychologues, dont celle de Bender qui n'est pas la pire, même si ses observations lui servent tout de même à venir confirmer ses théories, que nous allons à présent exposer sommairement.

### Le Modèle de l'Information Pragmatique et ce qu'il change pour la personne hantée :

Le vocable utilisé par les parapsychologues est RSPK, qui signifie Psychokinèse Spontanée Récurrente. Mais, chez Lucadou<sup>95</sup>, la RSPK prend la dimension d'un « fait social total », selon le concept de Mauss, en ce que tous les facteurs, qu'ils soient psychologiques, physiques, culturels, sociaux, intra- et inter-individuels, normaux ou paranormaux, etc.

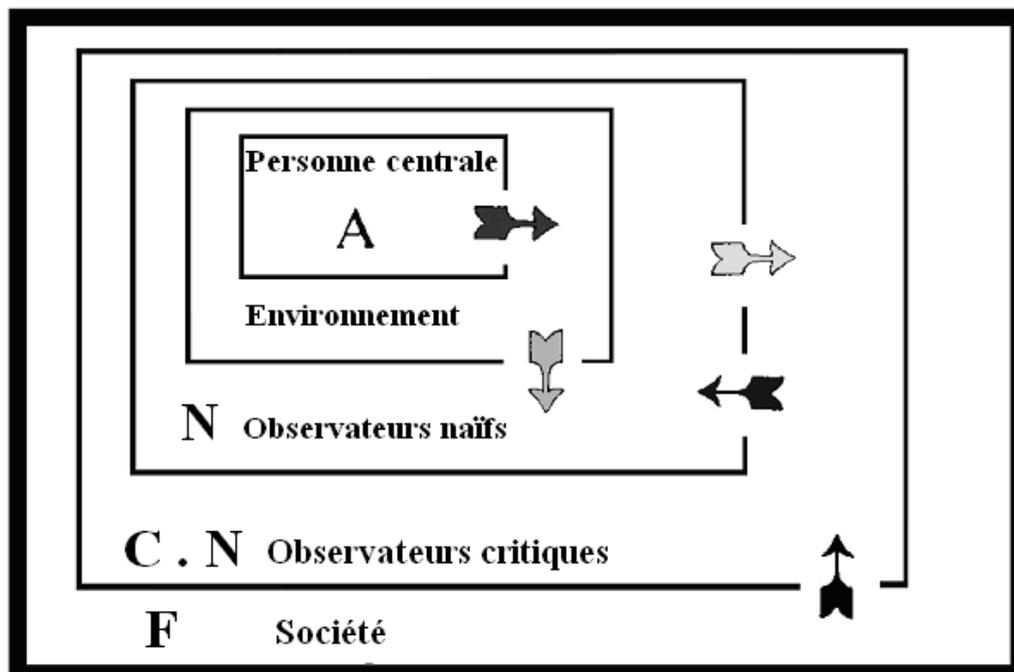
---

<sup>94</sup> P. Catala semble accorder quelque crédit à cette partie du discours : « *C'est vrai que la plupart des personnes viennent pour raconter leur cas et pas pour une psychothérapie. C'est vrai aussi que si le RSPK est un symptôme, essayer à tout prix de le faire cesser va provoquer une désorganisation de l'équilibre psychique, des mécanismes de défenses. Alors sa méthode de "ne rien faire" n'est pas si mal que ça. (...) Et puis, pour ceux qui sont vraiment en demande de soins psychologiques, ils ont bien des adresses vers qui orienter. Donc au final leur approche me semble tout à fait correcte.* » (Communication personnelle.)

<sup>95</sup> W. v. Lucadou & F. Zaradnik, *Le modèle de l'information pragmatique et les prédictions de RSPK*, Proceedings Parapsychological Association 2004, T.d.T., traduction personnelle de l'anglais, original et traduction disponibles sur le site [www.metapsychique.org](http://www.metapsychique.org)

comptent, non pas seulement comme objet d'étude, mais comme partie prenante du phénomène déclencheur : une supposée et mystérieuse psychokinèse.

Ainsi, un cas de poltergeist prend une ampleur que Lucadou représente par un modèle hiérarchique « simplifié », présentant un système interconnecté de sous-systèmes fermés organisationnellement (c'est-à-dire, fermés par leurs interactions) échangeant des informations pragmatiques (= significatives) avec le sous-système qu'il contient :



*Fig. 3 : Modèle hiérarchique de poltergeist*

A partir de cet ensemble gigogne, on ne saurait plus où donner de la tête. Heureusement, Lucadou n'est pas avide d'explications, et, selon lui, il existe même un pattern maintes fois observé qui décrirait le jeu de société subtil dans lequel se développe la hantise personnelle.

Son point d'ancrage est aussi l'épicentre de l'« agent du poltergeist » ou « personne focale », qui se révèle souvent être un adolescent qui se bat avec sa puberté, « une phase difficile de la vie », et tente de communiquer les problèmes qui y sont associés à son environnement (sous forme d'un appel au secours inconscient). Cette nécessité qu'une personne spécifique joue le rôle de « centre du cyclone » dissimule sûrement quelque chose, peut être un certain idéalisme scientifique d'avoir isolé son objet, mais nous manquons d'éléments pour l'analyser de manière approfondie.

Les événements montrent également des patterns temporels spécifiques, une dynamique que Lucadou distribue en quatre phases :

Généralement, leur début est complètement inattendu et ils se développent dramatiquement. Aussi longtemps que ceux qui sont impliqués croient que les phénomènes ont des causes externes, une farce, un court-circuit, un tuyau qui fuit... les phénomènes deviennent plus forts, et croissent dans une véritable démonstration. Les personnes impliquées ne se sentent plus en sécurité et tentent de trouver une assistance extérieure, par exemple la police, les pompiers, ou une institution qui

propose une assistance technique. De cette façon, le phénomène attire une large attention. Dans beaucoup de cas, il y a un nombre de témoins respectables, fiables et indépendants, qui se sentent complètement dépourvus face aux causes du phénomène. Nous appelons cela la « **phase de surprise** ».

Jusqu'ici, rien de très nouveau : en somme, une surprise suscitée par un stimulus ambigu va engranger si ce n'est un état de panique au moins une demande anxieuse, et de la curiosité tout autour. Toutefois, on peut s'intéresser à ce qui fait que cette phase se maintient : l'hypothèse de Lucadou serait que l'environnement des proches et des parents reste sourd et aveugle (s'ils réagissaient convenablement, son appel au secours ne serait pas nécessaire), alors l'agent peut consciemment ou inconsciemment choisir de rehausser la nouveauté de son message :

Il peut avoir expérimenté que nombre de demandes d'aides sérieuses (confirmations) ne marchent pas du tout. Comme c'est bien connu, la nouveauté attire l'attention, et est maintenant absolument nécessaire. Un tour subtil ou une blague pratique, au même titre qu'un effet PK, sont très efficaces dans ce qui est d'attirer l'attention de l'environnement, comme c'est clairement démontré par la phase de surprise dans le cas du poltergeist. C'est vraiment comme si un autre continuum existait entre des « pures » blagues et des poltergeists « réels », utilisés par des jeunes de cet âge qui demande de l'attention. Les farces ne sont aucunement moins importantes ou plus inoffensives, mais les parapsychologues ne les prennent généralement pas en compte. Lorsqu'il trompe son environnement ou use de psychokinèse, l'agent peut être assuré que tous les yeux vont être sur lui (ou le phénomène) pendant la phase de surprise. Mais est-ce que l'environnement comprend son appel au secours ? Les observateurs naïfs cherchent toutes les causes possibles pour « expliquer l'inexplicable », mais ils ne reconnaissent pas sa signification.

Pendant que tout le monde ferme les yeux sur le message réel, que la demande n'est pas subvertie avec la « seconde oreille », cela permet à la personne hantée de continuer encore et encore, à la fois nourrie et perturbée par l'attitude des badauds dans l'environnement. Evidemment, les gens désirent voir des événements. Il y en aura d'ailleurs, mais toujours à l'endroit où nul ne les attendait.

(La phase de surprise) est suivie par les premières intuitions concernant l'aspect surnaturel des événements. En effet, les médias, comme les journaux, les radios et les télévisions le montrent. Dépendamment du cadre socio-culturel, les phénomènes sont attribués aux fantômes, aux esprits, aux décédés, aux sorcières, aux poltergeists ou aux pouvoirs parapsychologiques. C'est seulement sur cette interrogation que les parapsychologues ont une possibilité d'intervenir. Souvent, la première phase d'intuitions a déjà attribué les phénomènes à une ou plusieurs personnes, et assemble déconvenue, anxiété et curiosité : c'est la « **phase de déplacement** ».

Les cas de hantise personnelle auraient donc la fâcheuse habitude d'attirer, à plus ou moins long terme, les curieux. On pourrait s'en étonner, où y trouver un finalité propre à ce « choix » de problématique qui, en réveillant des conventions ethno-culturelles, implique une dynamique groupale, voire sociale, en orbite autour - ou « à la place » - d'un souci individuel. D'ailleurs, durant la phase de déplacement, les processus secondaires sont laissés en quelque sorte à la charge des personnes extérieures :

Durant cette phase, l'interprétation du phénomène ira des sources extérieures aux sources internes. Le même déplacement prendra place dans les phénomènes eux-mêmes. De nouveaux types d'événements se manifesteront, remplaçant ceux qui seraient devenus familiers. Aussi

mauvaises que les choses soient, le pire est encore à venir. Les journalistes affamés de sensations, les « parapsychologues auto-proclamés » et les « exorcistes » viennent tourmenter les personnes impliquées. A la curiosité externe s'additionne une pression à son comble pour la reproduction des phénomènes, qui sont toujours affirmés par les témoins initiaux. Plus la pression s'intensifie - parfois rehaussée par l'entrée en scène des parapsychologues - moins les phénomènes se produisent. La « **phase de déclin** » a commencé.

Pendant la phase de déplacement, la personne focale, qui a été très souvent isolée avant cela, devient souvent le centre de l'attention du groupe social auquel elle adressait son appel au secours. En pratique, cette personne désire et est considérée comme spéciale : « *un médium qui a un contact personnel avec le monde des esprits, une sorcière ou une personne possédant des dons paranormaux* ». Cela servirait son but, si ce n'était la présence des observateurs critiques (journalistes et parapsychologues incrédules) dans ses environs, qui exercent une énorme pression et attendent d'elle qu'elle produise des effets. Lucadou dit de ces observateurs qu'ils veulent documenter le phénomène de manière fiable et au-delà du doute, modifiant ainsi la tenue des interactions (pour faire cela, ils utilisent des appareils d'enregistrement vidéo et audio, des questionnaires de personnalité et les tests de Rorschach). Intéressés au phénomène souvent plus que les personnes concernées, ces observateurs expérimentent des phénomènes pensés et produits en quelque sorte pour eux, bien que cela soit fait sans mauvaises intentions. L'observation devient participative, et des « coups de pouce » sont parfois donnés aux différentes revendications en prenant parti pour les phénomènes. « *Parmi les membres du groupe (d'observateurs), la nette distinction que fait le scientifique entre simulation et réalité pourra ne pas être aussi importante que prévue* ». La curiosité alors à son comble va lentement se diluer.

Beaucoup de ceux qui attendaient des effets sensationnels sont déçus et partent. Assez souvent, la personne qui avait évoqué les événements est trouvée en train de faire des manipulations ou des fraudes durant cette phase. Dans une communication personnelle, Bender nota que son expérience lui a montré que dans la plupart des cas, cette phase mène à des manipulations, ou du moins qu'on ne peut les exclure, spécialement parce que le phénomène se produit rarement, dans des situations confuses ou dans les environs de la personne évoquée. Le déclin est suivi de la phase finale d'un cas de poltergeist : la « **phase de suppression** ». La fraude est plus ou moins ouvertement discutée, les personnes et les témoins impliqués sont souvent ridiculisés et discriminés dans les médias de masse, les témoins peuvent même renier (en partie) leurs premières déclarations, et on publie des articles qui désamorcent l'histoire. Le procès de la suppression sociale commence : une « *conspiration pour tout camoufler* », comme Fanny Moser (1977, p.30) l'a énoncée.

Lucadou, tout comme Bender avant lui, malgré leur propension à attribuer une réalité aux phénomènes paranormaux et à invoquer la « *théorie du complot* » pour expliquer l'absence de reconnaissance sociale, démontrent une grande ouverture à la neutralité de l'étude, considérant les facteurs psychologiques présents dans les cas de fraude d'un aussi grand intérêt que dans les cas où la fraude n'a pas pu être mise à jour. C'est pourquoi on ne peut qu'être d'accord, dans une perspective clinique, avec sa conclusion.

Dans une tentative pour décrire les aspects psychologiques du phénomène de poltergeist, c'est extrêmement important, ainsi que Bender le souligna fortement, de considérer la possibilité que quelqu'un joue des tours. Ce caractère est agressif, régressif et souvent atavique. Dans ce contexte, l'investigation psychodiagnostique de l'agent est d'intérêt. Le psychologue Johannes Mischo (1970) de Freiburg reporta un nombre de caractéristiques communes : conflits actuels, labilité psychologique, courte et intense irritabilités, et un faible niveau de tolérance aux événements frustrants. Bender pointa régulièrement le fait que le phénomène de poltergeist doit être compris comme un appel à l'aide inconscient. Le grand avantage d'une approche systémique est que ce

n'est plus nécessaire de vérifier la réalité de chaque phénomène immédiatement, parce que les interactions essentielles entre ceux qui sont impliqués dans le phénomène et leurs observateurs n'ont pas besoin d'être paranormales. C'est inutile d'organiser une chasse après chaque vol de pierre, afin de calculer sa trajectoire, par exemple. *Le plus important est la signification de l'événement, qui peut incorporer aussi bien des effets normaux que paranormaux.*

Que changerait pour la personne hantée la diffusion de ce modèle dans les salons ? Certainement, un premier réconfort de ne pas inscrire son histoire dans une fatalité dont personne n'aurait subi l'épreuve avant elle. Le MPI, lorsqu'il se lie à la dynamique des RSPK (il est notamment appliqué à plusieurs autres domaines des sciences physiques et humaines), structure un pattern où tout compte, toutes les positions même antagonistes, chaque chose a finalement son rôle à jouer dans un scénario localement hollywoodien. La personne hantée serait tout sauf seule au monde. La hantise tout sauf une histoire excentrique.

Mais la fatalité s'échange avec le déterminisme flou, métaphorique, d'un modèle abstrait fondé sur l'alchimie complexe des ressorts des différents étages de la psychologie humaine. Qu'est-ce qu'apporte ce physicien sinon une impression d'harmonie et de complémentarité dans ce qui encourage d'abord la représentation d'une exclusion ? Il y a bien une chose, mais son explication ne cadre pas avec un mémoire de psychologie clinique. Refuser de prendre ce fait sans le justifier, ce serait aller complètement contre notre démarche pragmatique. Ainsi, Lucadou évoque une limite : une action psychokinétique ne peut être reproduite délibérément. De là, il tire comme principe que ces effets magiques ne peuvent pas être enregistrés technologiquement, par exemple par une caméra vidéo, sinon on pourrait à volonté regarder un film où l'action psychokinétique se reproduit délibérément de manière absolument objective (cela permettrait de technologiser la magie, d'en faire l'équivalent de n'importe quel signal de nature physique, plutôt qu'une corrélation non-locale porteuse de signification, de subjectivité). Que l'on adhère ou pas au raisonnement, il propose, à ceux qui lui semblent en avoir besoin, de poser des caméras vidéos dans leur maison, qui couvriraient dans leur champ d'enregistrement les endroits où se produisent le plus souvent les phénomènes paranormaux attribués à la hantise (la chambre, le grenier, la cave, etc.), avec, nécessairement, un miroir disposé dans le champ de la caméra de telle manière à ce que la caméra enregistre en continu son reflet. Les phénomènes psi n'auraient aucune prise dans un champ spécularisé d'objectivité absolue : c'est ce dont rendrait compte le concept d'« élusivité » (*Elusivität*), ou « fugitivité » (*Flüchtigkeit*). C'est abracadabrant, disons-nous en écho aux personnes à qui il propose cela, et pourtant, cette suggestion pseudo-technologique, qui a le tort de revenir assez chère en plus, semble vraiment avoir des effets. Les personnes hantées, béatement plongées dans ce qui n'est peut-être qu'une absurdité, ne manquent pas de le remercier. Avoir un lieu de confort privatif leur permet de prendre au sérieux leur aventure, de retrouver le sommeil quand celui-ci vient à manquer, d'économiser sur la vaisselle brisée, etc. Lucadou ne considère pas cela comme une solution définitive – qui voudrait vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant des caméras sinon la génération pro-télé-réalité d'aujourd'hui ? – mais comme, pensons-nous, une sorte de garrot qui limite l'hémorragie – la « psychorragie » – avant l'application de soins hospitaliers. Verra-t-on jamais un jour un psychologue prescrire un tel « remède » ?

Au vu du travail déployé par la parapsychologie, des efforts de réflexion et de l'écoute dont les parapsychologues ont su faire preuve avec les personnes hantées, il nous paraîtrait aberrant de programmer une approche clinique de la hantise sans consulter, sans a priori ni autre conclusion définitive à en tirer, les documents au plus proche de l'action, et de se contenter des feuilles de choux du folklore ou des discours délirants les plus extrêmes.

## Approche sémiotique

Pour analyser un des cas présentés par les parapsychologues, j'utiliserais l'outil que développe Fatima Regina Machado, une dirigeante d'Inter Psi (*Institute for Interdisciplinary Research into Frontiers Areas of Psychology*) dans l'étude d'un cas de poltergeist à Sao Paulo<sup>96</sup>. Le postulat fondamental ayant permis le développement de la sémiotique comme un corpus de connaissance distinct, est donné par le scientifique américain Charles Sanders Peirce (1839-1914) : il requiert une vision dynamique de la signification comme un processus (Deely, 1990, p.42). La perspective sémiotique<sup>97</sup> considère la réalité de l'expérience d'un phénomène comme la stricte condition de sa réalité ontologique. Elle offre la possibilité d'étudier des signes comme ceux qui seront assimilés à une hantise, que ces événements soient réels ou le fruit d'une fraude ou d'une fiction. Par ce moyen, la sémiotique ouvre les cas frauduleux à l'investigation directe, alors que ces cas sont généralement évincés des analyses. On peut la joindre ici à une lecture psychanalytique prenant en compte également les émissions de l'inconscient (rêve, symptôme, anamnèse, etc.) pour négocier une histoire à partir ce que viennent dire les phénomènes (processus symboliques à travers la grille sémiotique) quand, et c'est ici particulièrement le cas, les autres éléments viennent à manquer.

L'analyse de ce cas va se révéler assez frustrante, et va montrer les limites d'une analyse historique des cas de poltergeist tels qu'ils sont actuellement rapportés par les parapsychologues. Ici, le manque d'informations psychologiques est compensé par une profusion de phénomènes variés sur une période de trois ans, et nous pouvons dès lors suivre le déroulement de ce poltergeist et faire des hypothèses sur d'éventuelles récurrences signifiantes. Nous n'allons pas faire l'inventaire de tous les phénomènes, seulement piocher dans ceux qui entrent en cohérence avec un morceau dévoilé de l'histoire familiale.

### Méthodologie employée :

En novembre 1980, l'« Insitut pour les zones frontières de la psychologie et de l'hygiène mentale » de Fribourg-en-Brigsau fut sollicité pour étudier un cas de Poltergeist à Mulhouse : « *un jeune couple, dans la trentaine, avec un petit garçon de quatre ans, souffrait depuis plus de trois ans de manifestations paranormales particulièrement éprouvantes* » (H. Bender & S. Jacquey, *Poltergeist à Mulhouse* (Un cas récent), in *Revue Métapsychique*, Volume 17, 1984, p.51). Bender entre en matière en situant très clairement la demande (*Ibid.*, p.52) :

Dès notre arrivée, la famille se montra extrêmement hospitalière malgré le stress constant auquel la soumettait le Poltergeist, et manifesta toujours l'espoir que l'équipe fribourgeoise lui fournirait une explication de ces phénomènes extraordinaires et l'aiderait à s'en débarrasser.

Ils sont donc attendus comme ceux qui vont contrôler les phénomènes, parce qu'ils ont un savoir (supposé) sur ceux-ci. Leur venue est déjà en soi une confirmation de la normale anormalité des événements, et décide le sort de la famille : Serge, le père, prévoit de vendre l'appartement et d'installer tout le monde en Guadeloupe. Mais ce que cherche Bender, c'est

---

<sup>96</sup> F. R. Machado, « A New Look at Haunting and Poltergeist Phenomena : Analyzing Experiences from a Semiotic Perspective », in *Hauntings and Poltergeists*. (à compléter)

<sup>97</sup> Telle que décrite par F.R. Machado, p. 230.

la valorisation scientifique de ce cas, comme le montre la méthodologie qu'il engage (*Ibid.*, p.54) :

1° Etude du milieu familial et des témoins basée sur l'interrogatoire des personnes concernées et les notes prises par Serge depuis 1978 avec une description plus détaillée des événements récents.

2° Reconstitution fidèle des manifestations du Poltergeist de manière à obtenir des témoignages photographiques et filmés, cela pour vérifier la concordance entre les rapports des témoins oculaires.

3° Installation d'un magnétophone dans l'appartement, en permanence pendant plusieurs semaines.

4° Expérience sous hypnose avec la jeune mère Gema, via la suggestion post-hypnotique de production d'un phénomène dans un endroit particulier où est installé une caméra automatique.

5° Diagnostic psychologique des personnes impliquées (partiellement achevé).

Il applique là l'essentiel de la méthodologie qu'il préconise (Bender, 1980, L. Bélanger en Annexe 1), en sautant seulement les dernières étapes, malheureusement les plus intéressantes au niveau psychodynamique :

Pour la documentation sur les phénomènes de hantise en question, on dispose essentiellement des sources et possibilités méthodiques suivantes :

1. Interrogation de témoins.
2. Observations formulées par écrit par les « victimes » du « Poltergeist ».
3. Reconstitutions photographiques et cinématographiques des faits présentés, permettant une vérification.
4. Observations propres dans tous les cas en cours.
5. Documents sonores et enregistrés de manifestations de hantise.
6. Dispositions expérimentales, comme par exemple : enfermer des objets souvent déplacés dans une cassette, ou apposer des scellés sur des armoires dont s'échapperaient apparemment des objets.
7. Utilisation des méthodes criminologiques pour déceler les manipulations frauduleuses.
8. Provocation de phénomènes de hantise par suggestion post-hypnotique.
9. Examen psychodiagnostique des agents ou témoins.
10. Analyse des motivations.
11. Examen en vue de détecter sur les agents des capacités de perception extra-sensorielle ou psychocinétique en laboratoire.

Cette approche rigoureuse n'était aucunement blâmable, car on imagine bien que la bienveillance et l'humanité de Bender faisait la jonction psychologique entre chacune des étapes. Simplement, ces supports cliniques ne sont pas rapportés par écrit... Peine-t-on à reconnaître que cette approche est obligatoirement intrusive et inclusive ? Le geste sécurisant du largage d'un magnétophone n'est pas moins significatif que celui de poser des questions sur la vie privée des individus. On n'aurait pas rechigné à connaître les mouvances de la vie sexuelle du couple durant la période des turbulences. Ni à travailler le rapport au père de Gema... comment s'appelait-il d'abord ? Est-ce que le surnom de l'entité « Henri » n'est qu'une blague sans importance ? Ces questions, et d'autres que je garde entre les dents, ne sont guère imprimées dans cette approche, qui veut mettre la distance scientifique nécessaire à l'investigation. Dans son contexte, elle est brillante. Ma relecture n'était pas alors au programme. Mais je ne peux m'empêcher de penser qu'une intervention psychologique n'est pas inutile, et que la psychologie perd beaucoup de choses si elle est cantonnée au second

plan. Au vu de la durée du phénomène, et de sa possible lointaine continuation, on peut se demander si l'intervention a permis de répondre à la demande clinique : « débarrassez nous de lui ! » criaient-ils. Ces alsaciens ne méritaient-ils pas une vie dans le malheur normal ? Au lieu de cela, ils ont servis de cobayes pour des pratiques spirites (oui-ja) et pour un hypnotiseur local. Or, la famille se disait persécutée, même si elle le disait avec bonhomie et sur un ton conciliant, et les agressions (auto-agressions ?) à l'adresse de Gema et de son fils Michaël se sont aggravés en présence des parapsychologues : en février 1981, Gema se déchire la main en se protégeant de l'attaque... d'une conserve volante ! Cela aurait pu être pire ! Certes, les parapsychologues voulaient des phénomènes, et ils les ont eu, en canalisant l'attention de la famille. Toutefois, l'expressivité de l'enjeu psychodynamique a été bousculée : les phénomènes ont pris la parole, parce qu'ils étaient entendus, mais on ne les a pas écoutés, et ils sont repartis dans leur mystère. Sur ce cas de Mulhouse, les conditions du terrain ont provoqué ce manque de complémentarité entre approche psychologique et approche parapsychologique, et cela met clairement à jour les défauts de cette segmentation du travail. Après-coup, à partir de bribes d'informations et de beaucoup d'imagination, je vais tenter de recomposer ce qui aurait pu être l'histoire de ce poltergeist.

### Psychanalyse des événements :

La personne focale est Gema, jeune mère de famille, parce que, suivant les notes de Bender, « elle était toujours présente ou à proximité lorsque les phénomènes se produisaient » (*Ibid.*, p.54). Ce critère de focalisation laisse quand même planer un doute, n'étant pas en lui-même une preuve suffisante de la désignation de la personne hantée. On comprendra que cette focalisation, si nécessaire pour l'étude qui doit lui tourner autour, n'est en fait qu'une convention basée à la fois sur des indices subjectifs et des indices objectifs. Il reste en effet à expliquer cette hypothèse implicite du « champ Psi », s'illustrant par exemple dans le cas de Rosenheim :

Une analyse de la répartition dans l'espace des phénomènes par rapport à la position de l'agent (Annemarie) a montré une fréquence décroissante des phénomènes à mesure que l'on s'éloignait, ces résultats étant comparables à ceux obtenus par Roll et Artley. Le « champ Psi » semble avoir sa plus grande intensité dans la pièce où se tient le médium (...) mais il faut admettre que l'effet « d'atténuation » des phénomènes en proportion à la distance du médium pourrait avoir des causes purement psychologiques. (Bender, 1980, p.60)

Malgré cette incertitude, Bender va imputer à Gema la responsabilité des phénomènes même s'il constate aussi que dans des cas relativement rares, des phénomènes se produisaient en son absence. Il va alors lui faire pratiquer l'écriture automatique et l'hypnose.

En toute fin d'enquête, Gema, en partance pour la Guadeloupe avec sa famille, se rend compte que ses papiers importants ont disparu. Elle fond en larmes pour la première fois devant les parapsychologues. Bender y voit le dénouement du Poltergeist, son ultime larcin, car les papiers vont être retrouvés sous le matelas du lit... de sa nouvelle résidence ! Bender consent à fermer une boucle par cet épisode qui contraste bien avec l'attitude familiale durant tout le séjour : sang-froid, même devant certaines manifestations au caractère effrayant ; déni, par la minimisation des effets rapportés ; plaisanterie dans le surnom « Henri » donné à cet agent inconnu. La réaction de Gema semble décalée par rapport aux événements, et c'est peut-être ce qui les maintient pendant une si longue période. Elle sourit en décrivant des agressions, et seuls ses yeux marqués pouvaient révéler la tension et la manque de sommeil, souvent cachés derrière sa bonne humeur. Etrange accueil, proche de la

perversion et du masochisme, et que nous comprenons comme une récurrence du « discours d'épouvantail ». Selon Bender, Gema ne donne pas l'impression d'une personne hystérique : « *elle est bien équilibrée dans son jugement et dans son comportement social.* » (*ibid.*, p.52) Gema se prête relativement bien aux jeux de l'écriture automatique et de l'hypnose, mettant en évidence sa tendance à la dissociation de la personnalité. La jeune épouse ne paraît pas être persécutée, et pourtant...

La situation était néanmoins alarmante pour le reste de la famille. L'époux de Gema, Serge, se sentait très dérangé par le Poltergeist et avait décidé de vendre l'appartement dès l'arrivée des parapsychologues. Plus grave encore, l'équilibre mental du petit garçon, Michaël, particulièrement victime de cette situation. Le pauvre enfant dormait très mal dans cet appartement, et parlait souvent dans son sommeil à une personne qu'il disait lui rendre visite dans sa propre chambre. A plusieurs reprises, il a été pincé ou on lui a tiré les oreilles pendant son sommeil. A son réveil, il décrivit un autre papa qui venait le voir très souvent la nuit, accompagné d'un jeune garçon qui s'amusait avec ses propres jouets (parfois, vraiment déplacés). C'est comme si l'enfant s'appropriait le problème de la mère, en s'inscrivant lui aussi dans ce registre de bizarreries, et bientôt dans celui des agressions. Dans sa chambre, le jeune garçon fut effrayé par des voix ou de la musique sans origine bien définie et souvent, seul ou en présence de la mère, il entendit des imitations très bruyantes d'explosions ou d'accidents de voitures. Aucun mal ne lui fut fait, mais quelle vision d'horreur que ce matin où l'on retrouva Michaël dans le lit de sa mère, un nœud coulant autour du cou. Son comportement de plus en plus préoccupant fut un des facteurs qui les déterminèrent à partir.

Pourquoi le Poltergeist cible Michaël ? On pourrait penser que la hantise personnelle se restreint à la perturbation d'un individu. Mais quelles sont les limites de cet individu ? Est-ce que sa maison fait également partie de son identité ? Ses objets personnels ? Ses proches ? Pour sûr, les identifications et les liens que nous avons avec l'environnement extérieur nous déterminent, et c'est même ce que le Poltergeist semble revendiquer. Supposons qu'effectivement Gema soit une personne hantée, son lien avec son fils pourrait expliquer logiquement pourquoi il pâtit de son trouble à elle. D'accord, mais ici, l'analyse peut être plus poussée, parce que ce qui se présente chez Michaël n'est pas anodin, d'autant plus que son attitude va déterminer le changement.

Premièrement, il y a ces bruits d'explosions ou d'accidents de voitures. Dans le rapport, ils apparaissent à plusieurs reprises. Or, Gema dit avoir eu une prémonition détaillée de l'accident de voiture survenu à son frère. On peut imaginer ce qu'une telle prémonition, qui s'est malheureusement vérifiée, peut avoir de traumatisante.

Deuxièmement, il y a ce second papa, venant très souvent avec un petit garçon dans la chambre de Michaël. Peu avant, Gema avait été traumatisée par l'apparition d'une silhouette noire et fantomatique qui lui barrait le chemin de l'escalier. Son attitude avait alors été de lui passer à travers, tout en gardant son sang-froid ! Est-ce ici une preuve de courage ou encore un exemple de déni ? Le philosophe Schopenhauer a dit quelque chose d'intéressant au sujet des prétendues apparitions :

Ce qui me fait supposer que, au cours d'une telle apparition, la conscience, quoique éveillée, est en quelque sorte recouverte d'un voile très léger qui lui donne une faible teinte de rêve. Ceci expliquerait que ceux qui ont réellement eu de telles apparitions ne sont jamais morts de frayeur ; tandis que les apparitions fausses et artificielles ont amené parfois ce résultat. Oui, en règle générale, les véritables visions de cette espèce n'occasionnent aucune crainte ; ce n'est qu'ensuite, en y réfléchissant, qu'on sent quelque frisson. Cela peut provenir aussi, il

est vrai, de ce que, tant qu'elles durent, on les tient pour des êtres en chair et en os, et qu'ensuite seulement on constate que la chose était impossible. (Schopenhauer A., *Essai sur les apparitions et opuscules divers*, Felix Alcan, Paris, 1912, p.102-103)

Alors : courage ou pas ? Gema n'est pas morte de frayeur face à l'apparition, ce serait donc, si on suit Schopenhauer, qu'un lien est établi entre elle et cette silhouette d'inconnu. Pour elle, cet être n'est pas tenu comme impossible, au contraire, c'est de l'onirique visible, avec les propriétés qui en découlent. Son action consiste à traverser l'apparition, pas de passer à côté, ni de rebrousser chemin : elle sait que c'est réel, mais qu'elle peut y agir spontanément comme dans un rêve lucide, à l'inverse de cette confusion typique du cauchemar, où le rêve devient trop réel.

Tentons une hypothèse : cette chose, inconsistante et froide, représentait le père de Gema, ce père pour lequel elle avait eu des rêves prémonitoires de son décès. Il était comme une réalité trop rêvée. Cette représentation endeuillée de son père pourrait encore s'activer, par déplacement, dans les nuits de Michaël.

Gema nous laisse même un indice sur son difficile travail de deuil du père. En effet, dans la nuit du 8 au 9 mai 1981, elle eut quatre fois le même rêve et le mit par écrit. Dans ce rêve, elle voyait le Pape blessé et saignant abondamment ; et on lui demandait de donner son sang pour une transfusion car elle avait le même groupe sanguin que le Saint-Père. Elle était désolée de devoir refuser car elle souffrait d'une hépatite virale. L'attentat contre le Pape est survenu trois jours plus tard, le 13 mai.

Le Pape se comprend comme la figure du père idéal, le Saint-Père, cette partie de son parent que Gema n'arrivait peut-être pas à laisser mourir. Dans son rêve, elle établit une filiation organique avec le Pape, en partageant le même groupe sanguin. Or, le Saint-Père va mal, il veut prendre le sang de Gema, désir que Gema détourne innocemment : elle ne peut pas, elle souffre d'un sang malade, son sang à elle ne plairait pas. Le Pape meurt, et la culpabilité frôle Gema, seulement désolée. Elle a désamorcée toute contrariété en prétextant une détermination biologique contre laquelle elle ne peut rien. Ce virus pour toujours en elle satisfait ce rôle de *garde-fou oedipien*. En extrapolant encore un peu, on pourrait dire que la situation de hantise est une projection de ce complexe sur la trinité familiale actuelle. Sauf que maintenant, l'autre Papa va dans la chambre de son fils, lui parle, veut jouer avec lui, lui tire quelque fois les oreilles, le titille, ou lui passe cruellement un nœud coulant autour du cou. Le Poltergeist mobilise Michaël, lui demandant de régler la situation dans laquelle l'inconscient de sa mère est plongé. Son transfert communique qu'elle laisserait mourir même le Père idéal dont elle ne s'est pas faite aimée, en ferait un deuil peu impliquant, à condition d'être hantée par quelque chose contre laquelle elle ne peut rien.

Mais la mort du père n'est pas le seul invité dans les remords de Gema : avec Serge, ils ont « éprouvé la perte de deux enfants, l'un avant la naissance, l'autre quelques jours après » (Bender, 1984, p.53). De sorte que Michaël vient s'inscrire dans une place morbide d'un enfant qu'on désire trop, et qui se dérobe à ce désir. Il y a un même un petit garçon qui viendrait jouer avec ses propres jouets, c'est dire.

On retrouve également toute une gamme de comportements agressifs à l'égard de Gema. En 1978,

elle fut frappée d'un « coup de poing » à l'estomac, elle reçut des coups violents à la jambe et en garda des bleus pendant plusieurs jours, elle fut griffée la nuit à la face et aux bras et

découvrit un matin de légères coupures à la main, elle eut la sensation d'être bloquée dans son lit par des mains puissantes et, deux fois de suite, elle subit pendant son sommeil des tentatives de strangulation par des mains froides dont les marques furent constatées par des témoins pendant deux ou trois jours. De plus, elle eut un « œil au beurre noir », et un soir elle sentit une grande force prendre sa jambe et la serrer. Gema dit qu'elle aurait été projetée sur le plancher si elle n'avait pu se retenir au lit. Elle est sortie de cet incident en boitant pendant une semaine (*Ibid.*, p.55).

L'événement le plus dangereux est survenu en février 1981 :

Gema avait ouvert une boîte de conserves pour le repas et, subitement, cette boîte s'est soulevée de la table d'une hauteur de 20 cm, puis a accéléré son mouvement pour lui sauter violemment à la figure. Le métal tranchant lui a déchiré la main alors qu'elle se protégeait le visage (*Ibid.*, p.55).

Avec un certain pessimisme, nous pourrions supposer que Gema avait d'intenses fantasmes d'auto-mutilations (W. v. Lucadou a également abouti à la même interprétation). Ils transparaissent doublement dans son rêve où on lui demande de donner son sang à quelqu'un - qui est la bonté même -, gisant là, écorché. Pour se maintenir positivement, Gema aurait besoin de son « hépatite virale », de son défaut diffus la détruisant peu à peu et totalement hors de son contrôle. Ces fantasmes viendraient montrer ce que Gema ne montre pas autrement : qu'elle est *inconsolable* de toutes ces morts.

A cette époque, Serge a repris de façon fragmentaire dans un journal les événements dont il était témoin : couramment, le lit de la chambre à coucher était déplacé, « *jusqu'à un mètre, au réveil, ses brusques écarts ayant parfois été ressentis par le couple. Des déchirures, comme faites au rasoir, ont été trouvées dans les draps, et des graffitis sans signification découverts sur le plancher, sous le lit, trois nuits de suite. Un matin, Serge fut réveillé parce que les draps étaient tirés brutalement au pied du lit. Le phénomène se produisit plusieurs fois de suite, tandis que l'oreiller était parfois arraché de sous la tête de Gema* » (*Ibid.*, p.57). Henri, le poltergeist masculinisé, avait visiblement l'intention de s'installer dans la chambre du couple, et parfois dans leur lit, où sa présence fut ressentie à plusieurs reprises en 1981.

D'autres incroyables événements se produisirent : des petits objets disparaissaient dans l'appartement et, la plupart du temps, réapparaissaient au bout d'un temps tout à fait variable, parfois après plusieurs mois, dans des endroits différents et souvent insolites, comme des lunettes qu'elle retrouva pendues au lustre de la chambre à coucher. Les objets appartenant à Gema, et principalement ses sous-vêtements, étaient spécialement visés.

Pourrions-nous interpréter ces événements ? La régularité du déphasage des sous-vêtements a-t-elle un sens ? Est-ce, pour Gema, une manière de se séparer de sa sexualité, de redevenir une petite fille ou, mieux, un petit garçon, pouvant jouer sous le regard de son papa, et n'ayant pas une constitution biologique trop différente de ce personnage idéalisé ? Nous touchons là les limites de notre analyse an-historique : on ne peut que murmurer. L'essentiel du suivi psychologique a été passé sous silence : « *Nous nous sommes abstenus, dit Bender, de commencer [le traitement psychanalytique] parce que se dessinait déjà la résolution de la famille d'émigrer à la Guadeloupe, ce qui aurait interrompu l'analyse sans avoir la certitude qu'elle soit poursuivie à la nouvelle résidence.* » (*Ibid.*, p. 62). En juin 1981, l'appartement a été vendu.

## Conclusion

« On peut bien avoir, en philosophie, une méfiance générale envers l'ineffable sans nier qu'il y ait des choses ineffables. Ce dont on ne peut parler, il faut le taire, mais comme le disait Ramsey, on ne peut pas le siffler non plus. » P. Engel, *La dispute*, p.115.

On comprendra que ma tâche a été jusqu'ici de primariser l'approche psychologique de la personne hantée, en créant des contextes, en disculpant des méthodes, qui permettent d'avoir accès à un matériel riche mais épineux. L'œuvre suivante de secondarisation théorique de la personne hantée réclamerait l'analyse plus poussée de cas plus nombreux, et un travail transdisciplinaire à elle toute seule. Je me défends donc, dans cette conclusion, d'avoir quelque ambition d'en finir avec cette piste de travail, mais, pour que ma critique de la conception a-théorique de Ch. Richet ne se retourne pas contre moi, je vais consacrer ces quelques dernières pages pour synthétiser et dépasser les idées émises tout au long de ce mémoire. Ce qui suit n'est seulement qu'une fiction, dont l'intitulé pourrait être : « *Si la personne hantée existait...* »

### De Winnicott à Winnicott :

« Autrefois nous étions partout enfant, maintenant nous ne le sommes plus qu'en un endroit. » Rilke  
Rainer Maria.

Winnicott a modifié la théorie de la structuration de la psyché :

Alors que classiquement l'extériorité était découverte, « dans la haine » certes, comme l'écrit S. Freud, mais directement issue de la frustration et de la destructivité, et comme en opposition à celles-ci, Winnicott soutient quant à lui, que la naissance de l'extériorité dépend de la « réponse » de l'objet à la destructivité du sujet. Là commence le registre et de la relation d'objet et de l'utilisation de l'objet. (R. Roussillon, *La fonction symbolisante de l'objet*, p.405, in RFP Avril-Juin 1997, Tome LXI, « L'objet en psychanalyse », p. 401-413.)

La hantise, en tant qu'expérience d'altérité animique, pose **la question de l'extériorité**, de la « réponse intelligente » du monde extérieur, de l'objet. Cette réponse est d'ailleurs appelée à prendre des allures métaphoriquement agressives, c'est-à-dire destructives avec toute la valeur positive qu'apporte la théorie winnicottienne à ce terme, en en faisant « *le concept complémentaire, dialectiquement lié à celui-ci – comme le sont chez Freud pulsion de mort et pulsion de vie -, du concept de créativité.* »<sup>98</sup> L'animisme de fond dans la hantise pourrait se comprendre ainsi : Au tout début du développement de l'être humain, il y a une fusion totale, une non-intégration primaire, avec l'environnement, sans véritable opérateur de la différence interne/externe. Dans la séquence de développement normal, le sujet est d'abord amené à *se relier* à des objets particuliers qui ne sont pas encore séparés du moi (des objets subjectifs) : ce mode de relation autorise certaines modifications du soi, des investissements qui rendent l'objet significatif. Les mécanismes de projection et les identifications ont été mis en œuvre, rendant l'environnement animique, « suprasensible », au sens où quelque chose du sujet a

---

<sup>98</sup> R. Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, PUF-Quadrige, coll. Essai, 2001, p.119.

passé dans l'objet, et que, par ailleurs, le sujet est enrichi parce qu'il est amené à ressentir. L'objet est en train d'être trouvé au lieu d'être placé dans le monde par le sujet.

Ensuite, **le sujet détruit l'objet**, en tant que ce dernier, s'il survit, va ex-ister à l'extérieur, reconnu comme entité de plein droit et plus simplement comme un faisceau de projections. La motivation n'est pas ici la colère ou la destructivité réactionnelle incitée par le principe de réalité, mais une destructivité jouant un rôle de fabricant de réalité, qui place l'objet hors de soi, dans le « non-moi » situé à l'extérieur du domaine actualisé par les « Je suis » successifs. Pour cela, il est nécessaire que l'objet soit réel, au sens où il fait alors partie de la réalité partagée : c'est pourquoi, dans la hantise, l'environnement physique, les objets concrets, et la qualité de « phénomène » sont si importants, car ils font partie du problème narcissique, de l'expérience paradoxale de « *la capacité à être seule face à sa pulsion en présence de l'objet* ». Il n'y a pas d'échappatoire possible pour l'analyste en ce qui concerne ces facteurs environnementaux : il doit prendre en considération la nature de l'objet, non en tant que projection (hallucinoïde), mais que chose en soi. Ensuite peut intervenir « *l'objet qui survit à la destruction par le sujet* », et l'arrivée de la survivance permet à l'objet de revêtir une qualité de permanence. Le sujet peut alors commencer sa vie dans le monde des objets et ainsi le sujet est à même de faire des gains inestimables, l'objet détruit contribuant au sujet selon ses propriétés propres, même si le prix à payer sera l'acceptation de la destruction qui s'opère dans le fantasme inconscient en rapport avec le mode de relation à l'objet. Le sujet peut alors utiliser l'objet, bien que celui-ci soit toujours en train d'être détruit. Cette destruction devient la toile de fond de l'amour d'un objet réel ; c'est-à-dire un objet en dehors de l'aire de contrôle omnipotent du sujet. On retrouve ce travail sous-jacent avec l'objet exporté au niveau systémique par la notion de « contrôle de système » chez Lucadou (2004)<sup>99</sup>. Il y a cependant trois caractéristiques dans les réponses de l'objet pour que la reprise de contact avec l'objet survivant soit décisive dans la découverte de l'extériorité de l'objet. Les deux premières sont des préconditions : l'absence de retrait – l'objet doit se montrer psychiquement présent ; et l'absence de représailles ou de rétorsion – l'objet ne doit pas engager un rapport de force avec le sujet. Or, dans les « phénomènes » de hantise, l'objet semble justement prendre un malin plaisir à se retirer, en n'étant plus « trouvable », et à engager un rapport de force, entre jeu et combat, sans violence manifeste, donc toujours sur le mode de l'agressivité métaphorique. Toutefois, dans un même temps, l'objet entre dans l'ambivalence d'une présence diffuse et soutenue dans l'« expérience » de hantise, et d'une absence de palpabilité permettant une lutte en face à face. La dissociation conservée entre phénomènes et expériences ouvre l'espace de cette ambivalence. La troisième caractéristique des réponses de l'objet pour qu'il sorte de la destructivité afin de rétablir le contact avec le sujet, c'est que l'objet se montre *créatif et vivant* (et en ceci, il témoigne de son existence comme *autre-sujet* pour R. Roussillon), d'où peut-être cette comparaison courante de « l'hôte inconnu » à une intelligence. Ces trois caractéristiques se retrouvent lors du traitement où : « *Le plein déploiement de cette problématique [du traitement] implique que l'analyste puisse être atteint par la destructivité et survivre.* »<sup>100</sup> La *tendance à la destruction* peut se comprendre quand, à l'inverse, le sujet fait l'expérience de la « réalité » de la non-survivance de l'objet, cette « réalité » réalise

---

<sup>99</sup> Pour qu'un système se maintienne en homéostasie, il faut qu'il soit en adéquation avec son environnement. Pour savoir s'il l'est, il doit le vérifier en interagissant avec l'environnement. Cette vérification pourrait s'appeler le « contrôle du système ». Lucadou imagine que ce contrôle est effectué par le système lui-même, sous forme d'un auto-contrôle cyclique. C'est ainsi que, par exemple, l'adolescent a tendance à attaquer à plusieurs reprises les « cadres » (interdits, limites physiques, autorité, etc.), pour s'assurer qu'ils existent et qu'ils tiennent le coup. Quand les interactions avec l'environnement d'un sujet ne sont pas orientées vers la stabilisation, mais vers une activité de surcontrôle (ou lorsqu'une passivité dépressive détourne du contrôle), le système peut exploser de façon imminente sous le coup des fluctuations aléatoires internes.

<sup>100</sup> R. Roussillon, *Ibid.*, p.126.

alors le fantasme de destructivité et du même coup lui fait perdre sa localisation intrapsychique, son caractère potentiel. Pour R. Roussillon, ce cafouillage dans l'expérience de l'extériorité peut quelquefois se changer en une sorte d'hantise et, tardivement, se solder par un délire :

La réalité de la non-survivance de l'objet réalise une certaine forme de séduction par la confusion entre objet et source – qui brouille les repères du dedans et du dehors en créant un noyau de *confusion primaire*. Ce noyau créera au-dedans du sujet un vécu de « mauvais-moi », il impliquera alors un noyau persécutif interne ou sera externalisé (secondairement) pour créer une néo-réalité en face de laquelle le sujet se trouvera être dans l'alternative suivante : se soumettre (c'est le faux-soi ou cette forme du « garde-à-vous » devant le réel décrite par P.-C. Racamier) ou se révolter par/dans un délire effectif ou par/dans des comportements de révolte. (R. Roussillon, *Ibid.*, p.121-122, je souligne.)

**Où situer la hantise** dans cette séquence de développement normal ? On se souvient que Jung avait dit, à propos de Schreber, qu'il se cramponnait convulsivement aux résidus des investissements objectaux d'autrefois comme s'il devait parachever ou alimenter son narcissisme secondaire, « *repris* » aux objets. Mouvement, donc, de nostalgie, en lien avec le mode de relation à l'objet. Il disait aussi de son propre épisode avec Freud, qu'il avait vécu un phénomène catalytique d'extériorisation, mettant donc en jeu le corps d'une manière extra-psychosomatique, grâce à l'énergétique psychique. Cette destructivité dynamique dont disposerait l'homme pour sortir de son enveloppe peut aisément se rapprocher de la théorie du trauma de Tobie Nathan : pour lui, « *le traumatisme est une procédure technique qui sert à expulser le sujet hors de son enveloppe de sens, sorte de halo quasi charnel et néanmoins de nature cognitive, pour l'intégrer à une nouvelle enveloppe cognitive, et par conséquent métamorphoser sa nature* »<sup>101</sup>. Trois niveaux sont alors indispensables à l'expulsion du sujet hors de son enveloppe de sens<sup>102</sup> : l'émotion ponctuelle et sa capacité de déclencher la perplexité (on penserait ici à placer l'inquiétante étrangeté), l'attaque contre des parties du corps fortement investies et sa capacité de déclencher l'angoisse de castration (selon moi, la menace animique rentrerait dans cette catégorie), les énoncés paradoxaux et leur capacité de déclencher la confusion (ici, le double les active, me semble-t-il). Or, ces trois niveaux se retrouve aussi dans un certain type de situation psychosomatique décrite par R. Debray (1996), la *conjonction explosive* :

La notion de *conjonction explosive* (...) correspond à l'apparition simultanée chez le sujet d'un mouvement de désorganisation psychique, d'une potentialité somatique (fragilité somatique quelconque) et enfin d'une faillite (souvent seulement transitoire) dans les contre-investissements externes au niveau notamment des objets privilégiés par le sujet (autrement dit, une perte d'étayage dans la réalité interne). (N. Dumet, *Clinique des troubles psychosomatiques* (« Approche psychanalytique »), Dunod, Paris, 2002, p.11.)

Dans les théories de Debray et Nathan, je vois ces trois correspondances : entre la désorganisation psychique et la perplexité émotionnelle ; entre la fragilité somatique et l'attaque contre les parties du corps fortement investies ; entre la perte d'étayage de la réalité interne et la confusion. Il semblerait peut-être y avoir un pattern psychosomatique à opérationnaliser. Je propose de me servir du processus d'endotomie comme métaphore pour tenter de comprendre ce qui, de ce pattern, pourrait aussi se jouer dans la hantise.

---

<sup>101</sup> T. Nathan, *L'influence qui guérit*, éd. Odile Jacob, Paris, 1994, p.298.

<sup>102</sup> T. Nathan, *Ibid.*, p. 308.

**L'endotomie** (du grec *endo* : en dedans ; et *tomie* : ablation) désigne la séparation d'une part de soi-même. Les psychanalystes l'ont déjà employé pour parler de la coupure du cordon ombilical qui sépare l'enfant de sa propre enveloppe (le placenta de sa mère), mais il concerne plus usuellement la « mue-dépouillement » (qui en allemand s'écrit « *Enthäutung* », séparation de la peau « *Haut* ») de certains reptiles comme le serpent. Parler d'« endotomie humaine » est déjà efficient, en ce qui concerne la période de l'adolescence (qu'occupent 80% des personnes hantées selon les parapsychologues) : « *la mue est un état de maladie normale* » dans lequel serait plongé l'adolescent<sup>103</sup>. La mue décrit une situation instable, pleine de sensations d'étrangeté, dans laquelle l'individu (ou l'animal) vit dans la fragilité, la dépendance au champ, et l'installation du risque, tout en émettant des souhaits pour que ça change. Pour réaliser l'endotomie, le reptile va se frotter aux « substrats solides » de son environnement. Il a besoin de ce rapport avec les objets du milieu pour faire avancer le processus. Le « matérialisme » des cas de hantise nous semble du même acabit. Entre l'ancienne et la nouvelle peau se créer un lieu d'indécision, un espace transitionnel (dont nous reparlerons par la suite), au-delà de la simple solution cognitive ou somatique. L'endotomie humaine viendrait suggérer une voie de réponse à cette question : *Pourquoi l'individu n'utilise pas les autres modes de conversion psychique ?* En fait, le rapport de la hantise à la conversion somatique n'est pas si distant, comme le montre le cas de Richard P. (Annexe 3), dans lequel la voiture va se révéler être le prolongement de son Moi-Peau. L'endotomie pourrait s'inscrire dans le même registre, en tant que contribution « extra-somatique » aux processus psychologiques, lorsque la peau relève déjà plus du problème que de la solution. L'enveloppe de sens, enveloppe qu'on irait presque à dire psychophysique, s'impose en parallèle du psychosomatique, par exemple chez Lucadou, où elle en serait le circuit externe. Le résidu de l'endotomie, appelé mue ou *exuvie*, peut renforcer énormément nos analogies : c'est un indice de bonne santé si ce déchet finit intact et entier. La dernière trace de l'endotomie – cette silhouette translucide et éméchée – rentre également, dans cette imaginaire des substances fantômes dans la hantise. Il faut garder à l'esprit que nous faisons fusionner des problématiques éthologiques, biologiques et psychologiques seulement sur une dimension symbolique. Parler d'endotomie humaine nous permet d'introduire un processus complexe à cheval entre la perspective topique des deux peaux, et la perspective dynamique de la mue.

Je n'arrête cependant pas ici mes associations : il existe **un lien**<sup>104</sup> **entre les *exuviae* et les appartenances** conceptualisées par Lévy-Bruhl. En fait, ce qu'identifient Lévy-Bruhl comme des appartenances au sein des peuples primitifs, ce sont tous les objets que ceux-ci ont *utilisés* puis dont ils se sont débarrassés, les ayant laisser traîner – si quelqu'un s'en empare, il peut alors en user dans un rituel de sorcellerie, de façon symbolique et pragmatique grâce à un critère de ressemblance mineure. Cela va des objets les plus concrets – une peau de banane laissée en plan – aux objets utilisés de façon abstraite (contact physique, appropriation langagière, etc.), mais toujours par des liens de nature organiques (sueurs, excréments, etc.), c'est-à-dire, des objets liés au corps réel remplissant la condition nécessaire de réalité partagée dont parle Winnicott. La notion d'appartenance appuie théoriquement le fait que l'objet ainsi déterminé a un certain intérêt identitaire pour le sujet, mais en fait, cet objet, hors de cet après-coup théorique, est une *exuvie*. Ainsi, les *exuviae* sont rattachées de façon vitale à la personne, puisqu'un sorcier pourra l'employer pour faire pression sur cette vitalité. Quand l'objet est perçu simultanément par le sujet et des observateurs, il adviendra au statut

<sup>103</sup> Françoise Dolto, *La cause des adolescents*, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 116.

<sup>104</sup> Repéré, entre autres, par l'ethnologue Gilliam Gillison, *Les rêves, la mort et le désir d'immortalité – Une étude des Gimi des Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle Guinée*, in revue « Anthropologie et Sociétés », vol. 18, n°2, 1994, dir. S. Poirier, « Rêver la culture ».

de possession, ainsi que le remarquait J. Favret-Saada dans les crises de sorcellerie ; le reste du temps, il sera négligé comme tout objet, ou fétichisé, ce qui ne sera pas la même chose. Dans les « crises » de hantise, ce sont également les possessions qui sont seules touchées, d'où un effet de localisation sur le domaine du chef, ou de celui qui se veut chef, le sujet disant « Je suis » en cherchant à délimiter pragmatiquement ce domaine-là. Subséquemment, il y aura des modifications permanentes des limites extérieures du moi de ce sujet, puisque les limites extérieures du moi psychique ne sont pas aussi claires et encore moins aussi précises que celles du moi physique que Freud semble prendre pour modèle. En effet, certains éléments de l'environnement entrant en résonance avec le monde interne (possessions et exuvies) constituent de véritables parties du moi psychique. Mais au lieu de susciter un sentiment de possession, (« ceci est ma culture, cela est mon domaine »), ils suscitent au contraire un sentiment d'appartenance. Le narrateur s'identifie à un ensemble plus vaste que lui-même, au sein duquel il perd les limites extérieures de son moi. Un « Moi systémique » apparaît, parmi les territoires personnels possibles. Ces territoires constituent autant de zones dans lesquelles les limites du moi psychique ne sont ni claires ni précises. Ce sont des espaces « transitionnels » selon une terminologie post-freudienne, où les objets, les phénomènes, se maintiennent « *dans une position limite, ni au-dedans, ni au-dehors, mais dans cet espace particulier qu'est l'espace potentiel, espace utopique, espace de localisation des processus non-localisables* »<sup>105</sup>. Ces espaces transitionnels, partageant des attributs proches de la mécanique quantique, sont involontaires et permanents, et ils existent chez tous. A présent, on peut dire que **la possession est l'objet transitionnel**, tout le contraire d'un objet interne (qui chez M. Klein désigne un « concept mental »), et pas non plus un objet externe pour le sujet<sup>106</sup>. La possession peut faire office de « *médium malléable* » selon le concept de M. Milner, repris par R. Roussillon. Parce qu'il « *précède un sens de la réalité bien établi* » et conserve des qualités magiques jusqu'à qu'il soit finalement désinvesti, l'objet transitionnel a son contrepoint dans le kakon de la hantise, potentiellement toujours le même qu'importe l'époque et la culture, avec une certaine permanence occasionnant l'illusion spirite d'une seule entité agissante, avec sa vie propre rattachée à sa valeur de survie (une soi-disante dernière mission, une malemort, une fonction que doit singer le médium, etc.). Les discussions efficaces pour l'objet transitionnel s'appliquent ici à une croyance finalement déterminée par un mode archaïque de rapport du sujet à l'objet, qui lui apporte dès le départ *une aire neutre d'expérience* qui ne doit pas être contestée. En effet, ici s'immisce cette problématique de l'approche psychologique des personnes hantées, dont on ne doit pas diriger les croyances sur la place et la nature de l'objet sous peine de rompre la relation : « *Paradoxalement, il est indispensable au développement normal de l'enfant que tout lui apparaisse comme une projection* »<sup>107</sup>, c'est ce que, à plusieurs endroits de mon mémoire, j'ai nommé **ventriloquie** : Où est le sujet quand il me parle des phénomènes ? Est-ce lui qui les conçoit ou ont-ils été présentés du dehors ? C'est le même paradoxe rencontré par Winnicott au sujet de l'objet transitionnel du bébé. Il recommande alors de ne pas briser ce paradoxe. Aucune prise de décision n'est attendue sur ce point. La question du vrai ou du faux self elle-même n'a pas à être formulée. Ce paradoxe ne se résout que si on fuit dans un fonctionnement intellectuel qui clive les choses, mais le prix payé est alors la perte de la valeur du paradoxe. Cela demande de fonctionner sur le mode du « *playing* » winnicottien, ou sur le registre du *leurre*, dont on sait que la double fonction est, selon Jacques Hochman<sup>108</sup>, de permettre

<sup>105</sup> R. Roussillon, *Ibid.*, p.63-64.

<sup>106</sup> D.W. Winnicott, *Jeu et réalité* (« L'espace potentiel »), éd. Gallimard, Paris, 1975, p.19.

<sup>107</sup> D.W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, p.239.

<sup>108</sup> J. Hochman, « La paranoïa revisitée », dans : *Le Moi et l'Autre*, collectif, Denoël, coll. L'espace analytique, Paris, 1985, p.41.

l'établissement d'un rapport non persécutoire, et de tenir lieu d'espace transitionnel (d'illusion) : personne n'en est vraiment dupe et en même temps il ne doit jamais être explicité.

R. Roussillon se demande alors « *si l'apparition d'un objet ou de phénomènes transitionnels n'est pas* le signe que l'enfant vient de constituer un représentant externe/interne de la symbiose primitive, représentant grâce auquel il peut commencer à accepter de sortir de celle-ci. »<sup>109</sup> Si cette perspective s'avère exacte, il se développe finalement une logique que Winnicott a appelé le « **changement allant du mode de relation au mode d'utilisation** » qui, en soutenant la naissance de l'extériorité de l'objet, libère une nouvelle peau en laissant un déchet d'exuvie, nouvelle peau qui aura fait gagné en couches épidermiques et en extensivité de l'enveloppe (de sens). C'est ainsi que, de manière générale comme dans des développements particuliers, le sujet accèdera à la fonction symbolisante de l'objet, et mettra en place un appareil de symbolisation. Les difficultés psychopathologiques qui font durer une hantise pourraient être de celles qui gêne la mise en place d'un tel appareil de symbolisation (« mettant en suspens le sens » selon l'expression de D. Si Ahmed), c'est-à-dire les insuffisances des réponses de l'objet à lier la destructivité primaire. La « cause psychique » de la hantise ne sera donc pas à regarder du côté d'une agressivité par opposition, d'une violence fondamentale (encore que le concept de J. Bergeret pourrait y être adapté), d'une labilité et d'une faible tendance à la frustration (selon E. Bauer), mais surtout du côté d'une finalité (F. Favre), un rapport de signification entre les moyens mis en œuvre par l'apparente destructivité primaire, et l'élaboration du putatif kakon, invoqué pour constituer un « espace ordalique », et « collapsé » après-coup par la personne hantée. Tant que le kakon est « *un symbole du non-symbolisable* » (N. Abraham), il octroie de la magie (mode de relation avec un symbolisme pragmatique, comme nous l'avons vu) à la psychologie individuelle et collective, créant les conditions de la métamorphose des sujets. Si la hantise est un symptôme (pour D. Si Ahmed, par exemple), il serait un symptôme reposant sur l'aspiration par le kakon de la dynamique du sujet, un blocage intelligible seulement après *l'émergence d'une histoire intratextuelle, intertextuelle et contextuelle*, et dont, auparavant, il serait malaisé de donner un profil psychopathologique particulier, surtout avec si peu de cas étudiés. On a seulement observé qu'un des remèdes de la hantise semble être la *sublimation numineuse* (chez Jung, Manning, etc.), laissant le doute sur la dimension libidinale du kakon. Toujours est-il que l'attraction d'un kakon non-attribué provoque une sorte de crise, une procédure traumatique, comme celle d'une mue, d'une endotomie humaine, d'une *conjonction explosive*, pouvant toucher les différents âges de la vie, mais en quelque sorte archétypique de l'adolescence, où l'on détruit affectueusement (par nostalgie) la vieille peau de l'enfance, pour naître à la maturité adulte. Elle serait représentable par une régression avec une préférence pour les « relations au Moi » plutôt que pour les « relations au Ça » ; somatiquement, il y aurait une dissociation avec un domaine archaïque impensé et un domaine conscientisé, faisant place à un discours opératoire typique des patients psychosomatiques, le « *discours d'épouvantail* » reposant sur une « *neutralité déroutante* » guère atteinte par les affects intégrés sur le plan somatique ; cognitivement, il y aurait retour à une idéologie primitive, l'animisme, avec un sentiment d'appartenance placé au premier plan de la vie psychique, en balance avec l'état et l'aménagement des possessions. La hantise personnelle serait le retour de la vie psychique à ce « *changement allant du mode de relation au mode d'utilisation* » winnicottien, période de transition de l'être.

---

<sup>109</sup> R. Roussillon, *Ibid.*, p.66.

## ANNEXES

Annexe 1 : Approche psilogique	page 117
Annexe 2 : Les hallucinations chez la personne hantée	page 118
Annexe 3 : Approche clinique : le cas de Richard P.	page 121
Annexe 4 : Modèles d'autres approches	page 126
Annexe 5 : Approche quantitative	page 128
Annexe 6 : Approche transgénérationnelle	page 130

## Annexe 1

### L'approche rigoureuse d'un cas de ...PKSR<sup>110</sup>

L'approche rigoureuse d'un cas de psychokinésie spontanée à répétitions implique :

- 1) Le recueil de témoignages (interviews sur place)
- 2) Les annotations personnelles des gens impliqués
- 3) La reconstitution audio-visuelle de ce qu'on prétend avoir observé
- 4) L'observation personnelle du psilogue
- 5) La documentation audio-visuelle des phénomènes, *si possible*
- 6) Disposition expérimentale
- 7) Le « flair du détective » pour déceler une manipulation frauduleuse
- 8) Analyse détaillée du milieu physique *par des spécialistes*
- 9) Provocations des phénomènes par une suggestion post-hypnotique\*
- 10) Une enquête psychodiagnostique de « l'agent » et des témoins\*
- 11) Une analyse de motivation\*
- 12) Expérimentation psilogique en laboratoire avec « l'agent »
- 13) *La discrétion de la part des personnes concernées*

Les témoins ou/et « l'agent » qui subissent les effets PK désirent, dans presque tous les cas, surtout les authentiques, la cessation des phénomènes : à la lumière du diagnostic psychologique, on intervient alors soit par une thérapie (de relaxation, de support, familiale, etc.), soit par des suggestions post-hypnotiques.

*\* Doit être fait sous la surveillance d'un psychologue*

---

<sup>110</sup> Document aimablement fourni par le psilogue Louis Bélanger, formé par Hans Bender. Il constitue une sorte de modèle d'intervention dans les appels à l'aide de personnes hantées, donné ici à titre informatif. En italique, les rajouts faits au stylo par Louis Bélanger sur l'original tapé à la machine.

## Annexe 2

### **Les hallucinations chez la personne hantée :**

D'un extrême à l'autre, la personne hantée évoque des récits s'apparentant à toute la gamme des hallucinations<sup>111</sup> :

- des hallucinations élémentaires (lumières, ombres, bruits, vibrations sonores, sons indistincts, etc.).
- des hallucinations complexes (figures humaines, animaux, paroles, chants, rythmes, etc.).
- des hallucinations "psycho-sensorielles" dans lesquelles le rôle de la sensorialité est primordial.
- et également des hallucinations "psychiques", où la sensorialité n'intervient pratiquement pas : il s'agira souvent de voix intérieures, d'idées imposées, d'une impression de "viol de la conscience", d'intrusions psychiques. Le sujet se sent totalement contrôlé, il reçoit des impulsions qu'il ressent comme imposées de l'extérieur. Ce type d'hallucinations s'observe en présence de maladie mentale (psychose hallucinatoire chronique, paranoïa...).

A noter que les hallucinations élémentaires peuvent avoir des contenus stéréotypés comme par exemple dans les hallucinations hypnagogiques ou dans ce que Henri Ey a appelé "protéïdolies", hallucinations dues à des affections neurologiques ou des organes sensoriels. Pour compléter, au niveau de la phénoménologie des hallucinations, on peut ajouter que les hallucinations peuvent concerner les cinq sens, avec une prédominance de la sphère auditive chez les sujets délirants, et de la vision chez les autres. Ce qui est remarquable également, c'est le caractère d'incongruité fréquent des contenus hallucinatoires. Enfin, pour désigner toute hallucination reconnue immédiatement par le sujet comme un phénomène anormal, celles qui nous intéressent tout particulièrement, H. Claude et H. Ey emploient le terme *d'hallucinoïse*.

Le problème de la différence normal/pathologique se pose, parce que, même si les hallucinations sont le plus fréquemment rencontrées chez des malades, et associées au délire chez les malades mentaux, il existe aussi des hallucinations qui ne sont absolument pas délirantes, où le sujet hallucinant n'a pas de réaction psychotique par rapport à son hallucination. Pourtant, dans l'esprit du grand public, hallucination et délire sont souvent confondus.

Néanmoins, le DSM IV, référence en matière de psychiatrie, a reconnu une nouvelle catégorie dans sa nomenclature, les "états psycho-spirituels", qui ne sont plus

---

<sup>111</sup> Nous empruntons principalement au travail de synthèse de Pascale Catala : *Apparitions et hallucinations*, in « La Revue Française de Parapsychologie », n° 1-2, Juillet 2001-2002 (ou sur internet : <http://gerp.free.fr/ApparitionsHall2.htm>). Elle s'appuie sur des travaux psychiatriques comme : Ey H. *Traité des hallucinations*. Paris : Masson, 1973 ; Lanteri-Laura G. *Les hallucinations*. Coll. Médecine et psychothérapie. Paris : Milan, 1991 ; Leduc F. *Etats de conscience, phénomènes psi et santé mentale*. La Revue de Parapsychologie, 1983 ; 15 : 19-32 ; et le cours (publié sur internet) d'Alain H., *Pharmacologie des hallucinations* ; et sur plusieurs travaux parapsychologiques : Favre, Méheust, etc.

obligatoirement considérés comme des crises délirantes nécessitant un traitement psychiatrique. Les travaux du psychiatre Jean-Pierre Valla vont complètement dans ce sens, en démontrant de manière très claire que les phénomènes de « modifications temporaires des limites du moi » (comme le sentiment océanique, la dissociation et le dédoublement), qu'il range dans la catégorie des Etats Etranges de Conscience (E.E.C.) ne sont pas en eux-mêmes pathologiques, relevant donc d'illusions propres à l'appareil psychique. Sa conclusion est que :

Les limites extérieures du moi psychique sont beaucoup plus floues que celles du moi physique dont le seul élément susceptible de varier est le vêtement. Il existe en effet un espace « transitionnel » contenant des éléments qui font à la fois partie du monde intérieur et extérieur et qui ressemble à la notion éthologique de territoire. De plus, les limites extérieures du moi psychique sont affectées de façon temporaire par le processus de l'attention. Le caractère normalement flou des limites extérieures du moi fait de la perte des limites extérieures du moi qui caractérise les EEC un cas particulier, mais non un phénomène isolé, unique et empêche en tout cas que la perte de ces limites puisse être *a priori* considérée comme pathologique. (J.-P. Valla, *Les états étranges de la conscience*, PUF, coll. Psychiatrie ouverte, Paris, 1992, p.77.)

Cependant, J.-P. Valla n'exclue pas que les EEC, comme toute activité mentale, puissent être mêlés à un processus pathologique, voire utilisés. « *Mais, en tant qu'activité mentale, ils n'ont rien à voir ni avec les hallucinations avec lesquelles ils sont quelquefois confondus, ni avec les interprétations auxquelles ils donnent naissance, ni avec l'utilisation qui peut en être faite.* » (*Ibid.*, p. 127) On relève, par ailleurs, que certains personnages célèbres n'étant pas des "aliénés mentaux" ont été sujets aux hallucinations : Socrate, Pascal, Goethe, William Blake...

En réalité, toute anomalie dans le système perceptif peut conduire à des hallucinations, et les conditions physiologiques ont une grande influence : sommeil/endormissement, déprivations sensorielles, fatigue, stress, jeûne, forte émotion, absorption de substances hallucinogènes, etc., ainsi que les modifications d'états de conscience : transe, méditation, extase... A nous d'essayer de réunir les conditions psychologiques des hallucinations supposées spécifiques à la personne hantée. Comme nous le rappelle Pascale Catala :

Un large consensus au sein des psychiatres spécialistes ou des psychanalystes considère l'hallucination comme une remontée de contenus inconscients, une projection à l'extérieur de contenus psychiques, individuels ou archétypiques (...). Lors d'une perception, deux composantes s'intègrent : les stimuli venant des objets extérieurs, et les sollicitations et messages venant du sujet. Dans une hallucination, le système perceptif fonctionnant différemment, il y a inversion des flux d'imagerie, ce qui fait que les contenus subjectifs internes prennent le pas sur les stimuli externes, sont extériorisés et ensuite réintégrés comme venant du dehors du sujet. Ceci s'observe fréquemment dans les pathologies schizophréniques, où le Moi est morcelé et où il y a projection à l'extérieur de certaines parties du Moi désintégré. Ceci peut s'observer également lorsque le champ de conscience est déstructuré. (Catala P. ; *Apparitions et hallucinations*, in « La Revue Française de Parapsychologie », n° 1-2, Juillet 2001-2002.)

L'intégration dans une hallucination des images internes et des percepts donne une sorte de mirage, phénomène transitoire entre la perception pure et l'hallucination pure<sup>112</sup>, qui supporte cette complexité métaphysique observée dans le rapport entre la perception et son objet. Nous voilà donc préparés à catégoriser les hallucinations, si hallucinations il y a. Le

---

<sup>112</sup> Si ces deux extrêmes existent, et H. Bergson en doute fortement dans *Matière et mémoire*, PUF, Paris, 1939.

corpus exposé précédemment contient des éléments jugés irréels par notre culture, mais il nous faut encore vérifier si le *dit* du corpus est représentatif du *dire* de la personne hantée, et quand bien même nous trouverions une équivalence forte, nous envisageons tout de même de travailler sur cette énonciation, en ce qu'elle emprunte une conviction de réalité projetant à l'extérieur des contenus psychiques.

## Annexe 3

### Approche psychanalytique : Cas de Richard P.<sup>113</sup>

Ce cas clinique est relaté par la psychanalyste Djohar Si Ahmed, qui, dans le cadre d'une psychothérapie d'orientation analytique, s'est vu présenter des matériaux susceptibles d'être des effets psychokinétiques, qui sortent quelque peu du champ de l'expérience de la hantise tel que nous l'avons restreint. Si Ahmed porte en exemple la façon de déployer et d'élaborer en séance ces données de son patient, et révèle la portée thérapeutique de son écoute. Je vais essayer de résumer son analyse.

#### Exposé du cas :

Richard P., d'origine réunionnaise, avait quarante ans quand il commença les consultations avec Si Ahmed. « *Rien n'était précisé quant à sa demande, si ce n'est que Richard P. souffrait « de nostalgie », et qu'il avait insisté pour entreprendre une psychothérapie avec une femme* » (1990, p.96). La psychothérapie va durer quatre ans, à raison d'une séance hebdomadaire.

Au delà de ses problèmes de nostalgie, Si Ahmed entrevoit une pathologie importante, compatible avec un diagnostic d'état limite, avec des mécanismes de défense de type hystérique et hystéro-phobique.

Richard est « *un grand et bel homme noir, aux traits accusés, et qui, pour des raisons culturelles, mais surtout pour des raisons liées à la pathologie de la mère, n'assumait pas du tout sa négritude.* » (1990, p.96) Pour lui, négritude et blancheur étaient deux éléments d'un couple radicalement opposés : la noirceur et l'impureté clivées de la blancheur et de la pureté. « *Il avait une attirance toute particulière pour tous les objets d'apparence phallique, surtout les voitures, mais qui en fait étaient des objets qui lui conféraient un statut particulier, le confortaient dans une image de lui même, tout en lui apportant l'illusion d'un comblement de son manque à être* » (1990, p.97).

Ainsi, sa situation financière le lui permettant, il achetait des voitures neuves qu'il changeait très rapidement au bout de six mois, c'est-à-dire, avant que la moindre souillure ou altération n'ait pu apparaître. « *La voiture, bien plus qu'un objet phallique, semblait avoir pour lui fonction de contenant, extension de son Moi-peau (D. Anzieu), extension et substitut également du corps de la mère qui devenait ainsi plus conforme à son idéal féminin* » (1990, p.98).

Un jour, Richard arrive à sa séance dans un état de bouleversement intense, les larmes aux yeux. Sa nouvelle voiture, acquise la semaine précédente, endossait « *une aile défoncée de façon tout à fait inexplicable et incompréhensible pour lui* » (1990, p.98). Il n'avait pas eu

---

<sup>113</sup> D. Si Ahmed, *Histoire d'une psychothérapie aux singulières incidences mécaniques*, in Revue Métapsychique, vol 17, 1984 ; remanié dans : D. Si Ahmed, *Parapsychologie et psychanalyse*, Dunod, Paris, 1990 (Article : *Richard P.*, Psychothérapie et psychokinèse, p. 96 à 103).

d'accident, mais lorsqu'il était descendu de voiture, il fut happé par une « impulsion soudaine, irrésistible » d'en faire le tour, et il découvrit avec stupeur le dégât.

Ses capacités associatives en furent bloquées pour cette séance ; « *il se contentait de pleurer sur la blessure de sa voiture, qu'il ressentait si profondément et si douloureusement, avec la même intensité que s'il se fut agi de lui, de sa peau, (et que) la confrontation narcissique qu'il trouvait dans le sein de sa voiture lui faisait tout à coup défaut* » (1990, p.98-99). Si Ahmed prit alors le parti d'authentifier ce qu'il ressentait, tout en s'exclamant dans ses notes : « *Pauvre voiture, qu'est-ce qu'elle va prendre !* ».

En effet, ce n'était que le début d'une série : séance par séance, après le cabossage de l'aile, Richard conte la mauvaise carburation de sa voiture, le piquetage de ses pare-chocs (qui a beaucoup étonné le garagiste), l'obstruction du pot d'échappement et, la plus grave et la dernière des pannes, la rupture du joint de culasse. Il est du plus haut intérêt d'étudier comment Si Ahmed lie tous ces signifiants à une dynamique personnelle :

On peut penser que dans les reflets des chromes toujours brillants et neuf de sa belle voiture, Richard avait investi sa « libido idéalisante ». Le piquage des chromes apparaît contemporain d'un profond remaniement de ses investissements. Une part de la négritude de Richard (à traduire par noirceur, impureté) cesse d'être portée et vécue uniquement par lui-même, et se trouve projetée sur la voiture, intégrée dans le même temps, à l'imgo maternelle qui du coup perd ses caractéristiques d'être suprême, inaccessible parce que blanc, trop blanc. Richard peut alors négocier son homéostasie narcissique de façon plus adéquate. (1990, p. 101-102)

Ensuite, l'arrière de la voiture, le « derrière » de la voiture, est mis en liaison avec le matériel des séances, « *tout cela étant à comprendre comme une émergence d'une composante anale maintenant projetée sur l'imgo maternelle* » (1984, p. 67) :

Le récit de ses mésaventures lui fit aborder la dimension anale de ces phénomènes, mais cette fois il associa l'arrière de sa voiture « au cul des jolies femmes » et déplora le fait qu'une voiture avec un aussi bel arrière puisse s'abîmer, tout comme les jolies femmes « avaient aussi un anus par où sortent des choses immondes ». Il ajouta : « D'ailleurs, je tripote beaucoup ma voiture... j'ai mis de l'aluminium sur les deux tubulures du pot d'échappement, pour diriger une partie du jet vers le sol, et éviter ainsi que mes chromes ne s'abîment de nouveau ». (1990, p. 99)

Enfin, on aboutit au signifiant majeur dont je donne une acceptation possible : Richard avait « cassé son joint de culasse », de la même manière qu'en lui avait lâché ce poids de l'imgo maternelle, en reconnaissant la dimension anale de la femme (« culasse » semble un « cul » féminisé), et il pouvait maintenant des-idéaliser l'image de sa mère et des femmes ainsi placées sur un piédestal très très élevé. Son joint cassé, il lui était dorénavant possible de reconstruire, de réparer, ou, en attendant, de vivre sans cette nécessité d'adoration de l'habitable maternel, et sans cette nécessité de porter toujours le plus parfait phallus sur lui pour répondre aux désirs de la Mère archaïque.

Cette grave panne amena Richard, avec une voix où perçait une grande angoisse, à poser la question suivante (1990, p.100) :

« Je me demande... mais je ne le fais pas exprès... si je ne suis pas à l'origine de tout ce qui arrive à ma voiture ? »

« Oui... lui répondit la psychanalyste, je pense que vous-même, et tout ce que nous disons et soulevons ici depuis des semaines a sûrement quelque chose à voir avec ce qui arrive à votre voiture. »

Faisant ensuite un aller-retour entre clinique et réflexion, Si Ahmed va se justifier de sa réponse, qu'à première vue on pourrait voir comme un acte manqué, ou une interprétation abusive. Elle me paraît toutefois d'une grande qualité, très souple, nuancée mais franche. Elle ne dit pas « Oui... vous avez des pouvoirs psychokinétiques. » ou « Oui... vous êtes hanté par une force intelligente. », ce qui, on en convient, aurait alourdi la problématique, quand bien même Richard reconnaît qu'à l'origine de ses comportements, il y a de l'incontrôlé. La réponse exemplaire de la psychanalyste est de faire sens, non pas de diagnostiquer, d'expliquer, ou d'interpréter dans son jargon, mais bien de soutenir la curiosité analytique de son patient jusqu'à que celui-ci, au comble de l'émotion, lie significativement des éléments de sa vie. L'analyste fait savoir ce qu'il sait sans le dire, et c'est à chaque fois un exploit lorsqu'il réussit à communiquer en se taisant. Si Ahmed est pleinement consciente de la justesse de sa réaction :

Je pense que mon écoute, mon adhésion silencieuse puis verbalisée, ma croyance en la « personnification » de la voiture, et au drame qu'il vivait, à son implication dans ces phénomènes (conviction partagée de l'origine télékinétique en liaison avec le travail psychique en cours), ont permis un aller-retour de matériel entre les séances et la voiture. (1984, p.69)

D'ailleurs, sa réponse amena un effet dissolutif de l'angoisse de Richard, et dans les semaines qui suivirent, un arrêt total de tous les phénomènes concernant la voiture, et des changements de son existence, notamment par la rencontre d'une femme noire, ce qui paraît être un signe de réussite clinique.

#### Analyse et commentaires :

L'auto-analyse de la position du psy nous donne des indices sur les discours dans la cure. Si Ahmed suppose que quand Richard pose sa question, il sait déjà. On ne peut jamais en être sûr, néanmoins, si le psy ne suppose pas que son patient a l'intuition de ce qu'il va lui dire, il ne devrait pas intervenir. Une bonne interprétation tombe à point nommé, c'est-à-dire lorsque la réceptivité affective du patient se montre, et qu'une partie du discours de l'analyste a des chances d'être transmis à l'inconscient par la voie émotionnelle. En ce cas précis, Si Ahmed penche en faveur de la prise de parole, car une réponse négative ou un silence aurait été une maladresse voire une faute qui aurait compromis le travail psychothérapeutique ultérieur, sans compter qu'elle aurait été en désaccord profond avec sa conviction et celle de Richard. Elle avait en effet fini par vivre les atteintes de la voiture « *comme un extraordinaire support révélateur du travail entrepris* » (1984, p. 67).

Si Ahmed insiste sur la représentation de ce tiers non négligeable (1984, p. 68) :

Dans un tel contexte, tout laisse à penser que les relations de Mr P. avec sa voiture d'abord et avec moi ensuite, présentait les caractéristiques décrites, dans un autre contexte bien sûr, par Kohut (1971) du transfert idéalisant : l'objet du transfert est posé dans une situation de toute-puissance dépositaire du Soi grandiose, le sujet ne trouvant à exister qu'à travers l'intérêt que condescend à lui porter l'objet.

« Toutefois, la libido idéalisante est aussi employée (bien que dans un rôle subalterne) par le psychisme parvenu à maturité dans l'investissement libidinal d'objets réels en s'amalgamant

aux poussées libidinales-objectales pleinement développées », lit-on dans les remarques préliminaires (Kohut, 1971, p.40).

Cela signifie que, pour Richard, sa voiture était vraiment plus qu'une belle et spacieuse Peugeot, mais bien une prolongation de son psychisme à laquelle il devait paradoxalement rendre des comptes. L'objet investi par ses soins grignote cet investissement, de sorte que l'autonomie de Richard est complémentaire de la fiabilité de l'objet. C'est comme si l'objet devait être consulté avant toute décision personnelle de Richard. Si l'objet est perçu en désaccord, Richard est maintenu dans un esclavagisme équilibré – une hantise sous sa forme de compagnonnage imaginaire – ordonné par les injonctions paradoxales de l'objet. Le rôle du psychanalyste consista alors à « *considérer la voiture, dès qu'il se mit à en parler et avant les événements décrits, comme un « objet » au sens psychanalytique du terme, susceptible donc d'être agressé, remanié par le sujet, et pouvant être le lieu des identifications projectives ou introjectives.* » (1984, p. 69)

La voiture servit alors d'articulation et de catalyseur de la thérapie, en devenant le tiers qui excentra le support des projections de Richard, principalement dirigées sur sa psychanalyste idéalisée dans toute la première partie de la cure. Mais ce point d'appui excentré n'est pas exclu, loin de là, de par son omniprésence dans les fantasmes de Richard, et, en outre, par la reconnaissance de l'action commune du psy et de son patient sur la voiture. De telle manière que cette voiture devint le pôle commun de la cure, son tiers inclus, qui permit de ramener les projections transférentielles à l'intérieur de la séance et sous une forme bien plus abordable et modelable pour Richard.

Cette position qui fut la mienne dès le début (mais comment en être sûre ?), permit à M. P. de projeter sa souillure et sa négritude sur un objet extérieur, avec une angoisse bien moins grande que si cela avait été projeté en bloc sur moi. Les éclats de cette projection que je récoltais tout de même, étaient suffisamment supportables pour que le travail d'analyse du matériel puisse se poursuivre sans que Mr. P. se soit trouvé envahi par une charge d'angoisse invalidante et paralysante. (1984, p.69)

On parle effectivement d'une action commune, « *notre action* », car, quand Si Ahmed répond à l'inquiétude de Richard, elle lui confirme bien que « *tout ce que nous disons et soulevons ici depuis des semaines a sûrement quelque chose à voir avec ce qui arrive à votre voiture* ». Ainsi, l'effet sourd de l'intemporel, du non-local, du verbal et également du non-verbal, et sa globalité est totalement inclusive. On ne dépose plus ici du sens au compte-goutte, mais par une lame de fond.

A la page 188 de son ouvrage (1990), Si Ahmed fait une remarque sur la particularité de l'interprétation de tels phénomènes par rapport à une cure classique :

Si les psychanalystes se sont si peu penchés sur ce sujet, c'est probablement et en partie, en raison de la particularité du dispositif de la cure elle-même, où la remise en Sens n'implique, ne met en jeu que d'infimes quantités d'énergie. A l'inverse, plus les énergies mobilisées sont grandes, plus le travail de secondarisation et de conscientisation est aléatoire. Il n'est pas exclu que des remises en Sens puissent alors survenir sans conscientisation. La psychanalyse, comme le processus secondaire, serait somme toute, et pour l'essentiel, construite sur des circuits fonctionnant en micro-voltage (Racamier P.C., 1980), alors que les phénomènes paranormaux nous confrontent parfois à des circuits de très haute tension.

Cela démarque complètement les interprétations de phénomènes paranormaux de celles de conduites psychopathologiques. Dans le second cas, on peut révéler la pathogénie d'un

comportement, ou d'un ensemble de comportement, mais cela n'implique pas un remaniement de la personnalité entière ! Tout juste s'il n'y a pas, à chaque fois qu'un comportement pathogène est élucidé, un autre qui prend sa place (parfois, le même qui se déplace), en avant-scène, à plus ou moins longue échéance. La cure est redondante, interminable, mais suppose un labeur régulier, un progrès dans la secondarisation des jeux subconscients. Elle est seule capable de définir une éthique, un parcours en parallèle du patient et de l'analyste, pour avoir les résistances à l'usure. A côté de cela, l'interprétation d'un phénomène paranormal peut advenir ou pas, de manière « aléatoire », mais seulement dans un second temps, lorsque la psyché n'est plus sous l'emprise de cette mobilisation de grande amplitude. On n'a pas le sentiment de ramoner, et pourtant c'est tout un pan de suie qui s'écroule subitement de la cheminée. Qu'est-ce ? Le vent ? Des oiseaux ? Un tremblement de terre ? Cela nous tombe vraiment sur les bras, et nous contraint peut-être, comme Si Ahmed et Jung, à revenir à des considérations sur une énergétique psychique. Écoutons ce qu'elle en dit :

L'identification de la voiture à la femme idéalisée et au corps idéalisé de la mère peut amener à penser que cette voiture fut investie d'une énergie psychique intense, dont je n'ai pu, au début, que pressentir la nature et la force. Cette énergie, par le sens qui lui indissolublement lié, fut à l'origine des phénomènes. Énergie-sens dont je ne pouvais que constater les effets singuliers sur la matière au niveau de laquelle, et dans laquelle, elle était investie et révélée aux endroits où un « accrochage symbolique », c'est-à-dire impliquant les structures du langage, pouvait avoir lieu. (1990, p.101)

On peut accorder qu'il y a manifestement un « accrochage symbolique » – c'est joliment dit – sur une chaîne de signifiants de l'analité. On remarque aisément qu'il y a des signifiés, dont on constate les effets aux endroits où l'on trouve des signifiants. Mais on ne peut que supposer l'état préexistant du signifié, donc la nature du Sens. Il est important de s'arrêter au bord du précipice constitué par la présence du « kakon » : parler d'énergie-sens, c'est une métaphore qui rend compte du réel mais n'est pas le réel. Je ne vais pas abonder dans le vocabulaire physico-spirituel, simplement parce que je ne me sens pas armé pour débouler dans ce monde. En revanche, j'apprécie la reformulation apportée par Si Ahmed, qui parle par ailleurs d'une « mise en suspens du sens », chez le patient et son psychanalyste, insérant mieux les paradoxes propres à la dimension subjective du temps. Ici, la mise en suspens du sens « *concernait cette négritude, cette admiration du blanc, de la blanche, qui n'a commencé à prendre véritablement son SENS pour la psychanalyste que lorsque Richard se mit à parler de sa voiture* » (1984, p. 70).

Dès lors que ce sens est potentialisé, qu'il prépare le système dans l'acceptation de la physique quantique (cf. von Lucadou), les interventions de la psychanalyste tentent de le faire éclore. Ce sens en suspens est jugé responsable, par Si Ahmed, de l'effet télépathique ou plutôt télékinétique rémanent, permettant une réalisation concrète de l'action paranormale sur la voiture. L'extinction de cette action est advenue à la question « *Je me demande si je ne suis pas à l'origine de ce qui arrive à ma voiture...* », véritable conscientisation – mais conscientisation intuitive – et prémisses nécessaires à l'interprétation affirmative. La réponse de la psychanalyste pourrait être qualifiée de réponse systémique inclusive, parce qu'elle déclare que les auteurs de cette action sont Richard, elle-même, le travail psychothérapeutique... et la voiture ! (1984, p.70) Même si cette explication est un peu dense, on verra qu'elle présente beaucoup d'affinités avec le Modèle de l'Information Pragmatique de von Lucadou, et qu'elle s'intègre bien à la modélisation trinitaire de la hantise que nous proposons à la fin de l'analyse du cas de la famille Lemerle (cf. Fig. 2).

## Annexe 4

### Modèles d'autres approches :

Avant la résolution des phénomènes, deux autres types d'approche ont été entreprises, s'insérant dans des déroulements différents, avec pour chacune des enjeux différents.

#### *Approche magique :*

Sous l'appellation d'approches magiques, je place toutes les démarches visant à tester des croyances, donc celles qui interagissent prioritairement avec le milieu. Parmi elles, l'approche de l'exorciste, du guérisseur, du magnétiseur, du spirite, du ghostbuster, etc.

Par cette approche, on commence par confesser la demande de la famille, et définir les caractéristiques du milieu à partir de celle-ci (étape I). En prenant le milieu à partie, on obtiendra les phénomènes plébiscités (trans-communication, apparitions, scènes diaboliques, etc.) (étape II). On placera ensuite les phénomènes en tant qu'objets du discours à la famille, c'est-à-dire qu'ils deviendront des messages, des prophéties, des missions, qui permettront à la famille de se connaître d'une certaine manière (étape III). Le milieu finira par accueillir cette nouvelle ambiance (étape IV), certains rituels structurant le nouvel équilibre familial.

- I. Milieu / Famille
  - Milieu
- II. Phénomènes / Milieu
  - Phénomènes
- III. Famille / Phénomènes
  - Famille
- IV. Milieu / Famille

#### *Approche scientifique :*

C'est l'approche empirico-technique que privilégie les parapsychologues en dehors du courant initié par Hans Bender. Par exemple, l'ami de Si Ahmed, chercheur en parapsychologie, arrivant avec son appareillage sophistiqué dans le cas de la famille Lemerle, a pour objectif de trouver les causes locales et temporelles des prétendus phénomènes. A noter qu'il existe également une approche scientifique expérimentale, échangeant le milieu naturelle, la niche écologique, pour le milieu artificiel et normalisé du laboratoire. Nous n'avons cependant pas pu retrouver de cas de hantise ayant survécus à une telle altération du milieu.

La priorité va aux phénomènes. L'objectivation des phénomènes sera construite sur une auscultation du milieu (étape A). Si le contexte le permet, une analyse de la famille sera entreprise (étape B), se résumant généralement à la désignation d'une personne focale, laquelle sera soumise à une batterie de tests psychologiques et parapsychologiques. C'est alors que la famille va se confronter au milieu (étape C), et que cela aboutira à une réaction du milieu par rapport à l'attitude familiale. La parole appartiendra en définitive au milieu, c'est-à-dire aux représentations de l'événement par rapport au contexte des phénomènes (étape D),

ce qui est à la fois le but recherché par les parapsychologues (la reconnaissance sociale et scientifique des phénomènes) et leur frein (suppression sociale de l'événement au cours du temps par *l'habitus*). Il faut dire que les considérations théoriques classiques concernant les phénomènes, liées à la focalisation sur une ou plusieurs personnes hantées, jouent peut-être en défaveur d'une mutation convenable de la représentation de l'événement.

- A. Phénomènes / Milieu
  - Phénomènes
- B. Famille / Phénomènes
  - Famille
- C. Milieu / Famille
  - Milieu
- D. Phénomènes / Milieu

## Annexe 5

### Approche quantitative :

Dans deux articles<sup>114</sup> de la psychologue G. Schmeidler, du City College (City University of New York) est conduite une approche originale sur la sensation de présence dans la hantise. Sa motivation provient d'une demande faite par une amie concernant « sa maison hantée » et par la remarque d'un ami témoin de cela : « *Vous me faites marcher ! C'est ridicule* » (*Une pause.*) « *Mais si vous sentez quelque chose, je sais où c'est,* » et il nomma l'endroit exact de la maison où les trois membres de la famille sentait la hantise le plus fréquemment<sup>115</sup>.

Schmeidler va alors tester plusieurs hypothèses pour comprendre cette observation, dont certaines seront parapsychologiques. Celle qui nous intéresse tout particulièrement en psychologie, c'est de savoir ce qui peut rendre une maison « fantômogène », et provoquer le « hantisme » (cette propension à la hantise locale), selon les concepts de M. V. Cavalli (Luce e Ombra, 1905). La symbolisation dans la hantise cheminerait alors comme la parole d'un symptôme psychosomatique, ce dernier « *tirant parti du sens originel des semantèmes organiques* »<sup>116</sup>. Si on peut imaginer que le corps fonctionne d'emblée comme un langage, pourquoi ne serait-ce pas aussi l'affaire d'un milieu ? N'est-il pas envisageable de parler de semantèmes systémiques, ouvrant un espace pour des *qualias* particuliers (sensation de présence, etc.) dans le continuum d'un mirage induit autant par la disposition du mobilier, pour le plus matériel et le plus local, que par l'impalpable ambiance<sup>117</sup>. Alors, plutôt que de laisser la place à des études géophysiques sur la localisation dans la hantise, il faudrait d'abord s'assurer qu'on puisse répondre par la négative à ces deux questions :

- Peut-on objectiver quantitativement des endroits fantomogènes en s'appuyant sur la sensibilité humaine ?
- Des endroits fantomogènes peuvent-ils induire un hantisme spécifique pour plusieurs personnes ?

L'intérêt de l'approche de G. Schmeidler est qu'elle présente une procédure stimulante et largement reproductible :

- Les membres d'une famille s'accordent pour dire que leur maison est hantée. On fait appel à un architecte qui réalise un plan précis des lieux en 1/8<sup>e</sup>, et quadrillé. A l'aide de ce plan, la famille localise par des croix les endroits où les sensations de hantise (de

---

<sup>114</sup> G. Schmeidler, *Quantitative investigation of a ?haunted house?*. Journal of the American Society for Psychical Research, 1966, 60, 137-149. et : G. Schmeidler with T. Moss, *Quantitative investigation of a ?haunted house? with sensitives and a control group*. Journal of the American Society for Psychical Research, 1968, 62, 399-410.

<sup>115</sup> Traduction personnelle de « *The friend had pooh-poohed it, saying in effect, "You're just making it up! It's ridiculous!" (A pause.) "But if you do feel something, I know where it is," and then named the one spot in the house where all three members of the family had felt the haunting most frequently.* » (Schmeidler, 1966)

<sup>116</sup> Présentation de l'œuvre de Ferenczi, « Thalassa », par N. Abraham, in *L'écorce et le noyau*, Flammarion, coll. Champs, 1987 (orig. 1978), p. 20.

<sup>117</sup> Laquelle, bien que majoritairement subjective, n'en est pas moins un outil de travail possible : voir la psychothérapie institutionnelle de E. Dessoy, *op.cit.*, 2003-2004.

la présence à l'apparition de fantôme) ont été perçues, et selon quelles fréquences (croix bleue pour une fréquence faible, rouge pour une fréquence élevée).

- On fait passer un questionnaire d'adjectifs (Schmeidler utilise une version révisée du Gough's Adjective Checklist.) aux membres de la famille, sur lequel ils doivent entourer les adjectifs supposés correspondre à la personnalité du fantôme, et barrer les adjectifs qui s'y opposent.
- Mêmes instructions avec une liste de quarante verbes suggérant les activités du fantôme, et un questionnaire sur l'apparence physique (poids, âge, etc.) du prétendu fantôme. On obtient alors une description en quatre formes du hantisme : activités, caractéristiques physiques, adjectifs et locations.
- Par ailleurs, on sélectionne un groupe de « sensitifs » (personne se disant capables de sentir – « *sensing* » – le fantôme) et, en 1968, un groupe contrôle de « non-sensitifs » qui doivent passer l'expérience *comme* s'ils avaient vu un fantôme dans une maison.
- Il y a un encadrement par des co-expérimentateurs qui assurent des conditions de contrôle scientifiques à l'expérimentation. Ils évacuent la famille de la maison en veillant à ce qu'elle n'interagisse pas avec les sensitifs et les non-sensitifs. Ensuite, ils allument toutes les lumières, ouvrent toutes les portes et vérifient qu'il n'y ait pas de message explicite (« *The ghost is here.* »).
- Chacun des sensitifs et des non-sensitifs sera prémuni d'un plan des lieux, et d'un guide lui indiquant un type d'itinéraire lui permettant de visiter entièrement les locaux, du jardin au grenier (Schmeidler fournit tous ces documents en annexe, ainsi que le discours d'accueil et les instructions qui sont données à chaque participant).
- On obtient des données pouvant être comparées statistiquement, où l'intérêt est de voir les correspondances entre les participants et la famille, et entre les participants eux-mêmes.

Je n'ai pas ici la place de faire une analyse complète de ce protocole étoffé, transférant la clinique à la psychologie expérimentale, je donnerais donc simplement les résultats : ils étaient significatifs sur les correspondances de localisation du fantôme et sur les différents critères de sa personnalité (même si, parfois, les succès portaient seulement sur les localisations, ou seulement sur la personnalité), mais le nombre de participants lors des expériences était extrêmement faible (9 sujets finalement évaluables en 1966, 6 en 1968). Il serait possible, aujourd'hui, de faire grimper ce nombre en infographisant l'architecture de la maison (ou en filmant un itinéraire type), pour qu'un grand nombre d'internautes puisse servir de participants. Ce groupe pourrait être comparé à d'autres groupes de sujets visitant sur place, qui ne seraient pas forcément classés selon un critère abscons de « sensibilité ».

Cette approche requiert tout de même le volontariat de la part des « personnes hantées », qui passent alors pour des cobayes soumis à une intrusion de scientifiques. Mais si un milieu peut fonctionner comme un langage, cela change de beaucoup la donne dans les perspectives psychologiques. En effet, lorsqu'un patient psychosomatique expose ses problèmes, l'écoute prend en compte ce second langage dans ses interventions. Ici également, l'intervention et l'écoute peut porter sur le hantisme, et accompagner la déconstruction de la structure symboligène des semantèmes systémiques facilitant l'aspect fantômogène des lieux. Par exemple, dans le cas de Galatée, changer la disproportion infantilissante du grand lit surélevé par rapport à la table de chevet anxiogène ; chez la famille Lemerle, plusieurs autres interventions sont déjà suggérées, etc. Il y a là, assurément, des promesses de compréhension des rapports du sujet à l'objet, et du mélange émergeant dans la hantise personnelle.

## Annexe 6

### Approche transgénérationnelle :

Plusieurs auteurs de psychanalyse se sont penchés sur les notions introduites par N. Abraham et M. Torok, intégrant en psychologie une « clinique du fantôme » :

*Le fantôme est le travail dans l'inconscient du secret inavouable d'un autre (inceste, crime, bâtardise, etc.) Sa loi est l'obligation de nescience. Sa manifestation, la hantise, est le retour du fantôme dans des paroles et actes bizarres, dans des symptômes (phobiques, obsessionnels...) etc. L'univers du fantôme peut s'objectiver par exemple dans des récits fantastiques. On vit alors un affect particulier que Freud a décrit comme « inquiétante étrangeté ». (Abraham N. & Torok M., 1978, p. 391)*

Nous avons donc affaire à une pléthore d'homonymes qui sont des concepts éloignés de ceux que j'aborde au long de ce mémoire, et même éloignés des autres travaux métapsychiques prenant les mots « fantôme » et « hantise » dans leurs sens propres, alors qu'il est ici de mise, sans mentionner ce décalage, que tout cela soit au figuré. Le Fantôme correspond alors à « un travail qui, par une mise en acte et en commun des inconscients, tend à combler le Trauma auquel se rapporte le mot absent, mort ou mensonger. En nivelant les trous que les ancêtres ont laissé béants dans le symbolique, il tend aussi à repriser les déchirures de l'impensé généalogique. » (D. Dumas, 1985, p. 36) Il se construit clairement un point de vue métapsychologique avalant l'histoire traditionnelle de ces notions :

Tous les morts peuvent revenir, certes, mais il en est qui sont prédestinés à la hantise. Tels sont les défunts qui, de leur vivant, ont été frappés de quelque infamie ou qui auraient emporté dans la tombe d'inavouables secrets. Depuis les brucolaques, âmes errantes des excommuniés chez les Grecs, en passant par le fantôme-vengeur du père d'Hamlet, jusqu'à l'évocation des esprits frappeurs des temps modernes, le thème du défunt qui, pour avoir été victime d'un refoulement familial ou social, ne saurait avoir, même dans la mort, un statut véridique, apparaît, soit à l'état pur, soit sous divers déguisements, comme omniprésent dans les marges des religions et – à défaut – sous toutes ses formes – est bien l'invention des vivants. Une invention, oui, dans le sens où elle doit objectiver, fût-ce sur le mode hallucinatoire, individuel ou collectif, la lacune qu'a créée en nous l'occultation d'une partie de la vie d'un objet aimé. Le fantôme est donc, aussi, un fait métapsychologique. C'est dire que ce ne sont pas les trépassés qui viennent hanter, mais les lacunes laissées en nous par les secrets des autres. (...) C'est à leurs enfants ou à leurs descendants qu'échoit le destin d'objectiver, sous les espèces du revenant, de telles tombes enfouies. Car, ce sont elles, les tombes des autres, qui reviennent le hanter. Le fantôme des croyances populaires ne fait donc qu'objectiver une métaphore qui travaille dans l'inconscient : l'enterrement dans l'objet d'un fait inavouable. (Abraham N. & Torok M., 1978, p. 426-427, je souligne)

Dans le même sac sont donc embarqués la littérature fantastique, les religions, et les esprits frappeurs, ces derniers sensément modernes, alors qu'ils ont plusieurs siècles d'âge sous cette appellation, et qu'ils sont donc plus vieux que le genre fantastique. On passe d'une « évocation des esprits frappeurs » distante à l'assurance de pouvoir leurs substituer une théorie, grâce à des équivoques marquantes sur cette « invention des vivants » et cette objectivation dont on ignore le degré. Le tour semble joué : les adeptes de la clinique du fantôme s'approprient toute l'inquiétante étrangeté, et toutes les traditions populaires qui en ont les consonances :

Dans l'histoire, les fantômes et les revenants des traditions populaires apparaissent comme l'objectivation aussi bien de cryptes que de fantômes. (Cl. Nachin, *Du symbole psychanalytique dans la névrose, la crypte et le fantôme* (Essai de synthèse clinique et métapsychologique à partir des découvertes de Nicolas Abraham et de Maria Torok), 1995, p.72)

Il semble y avoir un mouvement de décrire-construire inhérente à la théorie du Fantôme qui, bien que cela ne lui enlève pas sa valeur heuristique, se passe de l'analyse de la personne hantée et de la famille hantée.

C'est pourtant avec ces outils de l'approche transgénérationnelle que B. Chouvier, psychothérapeute, professeur de psychopathologie à l'Université Lumière de Lyon 2, a récemment réalisé une étude<sup>118</sup> du *Tour d'écrou* d'Henry James, un récit fantastique très connu rapportant des histoires de fantôme. C'est donc une approche transgénérationnelle appliquée, encore une fois sur un texte et non sur un cas, ou plutôt, selon les préceptes de M. Torok et N. Rand, une recherche psychanalytique dans le champ littéraire :

Dans l'échange que nous envisageons entre littérature et théorie analytique, le privilège reviendra invariablement au texte. La rencontre entre les deux donnera lieu à des modifications théoriques incessantes et non pas à des confirmations voire à des conformations. D'où notre programme : au lieu d'adapter le texte à la psychanalyse, c'est la psychanalyse qui s'adaptera au texte littéraire. (N. Rand & M. Torok, *L'inquiétante Etrangeté de Freud devant L'Homme au sable de E. T. A. Hoffmann*, p.28)

B. Chouvier relève ce fait intéressant : Henry James a sûrement été influencé par son frère, William James, le grand psychologue et philosophe, également parapsychologue (il a par exemple été président de l'*American Society for Psychical Research* où il menait ses expériences), pour qui les esprits ont une réelle existence. Dès lors se pose la question de savoir si Henry James, dans son souci de rendre crédible ses visions fantastiques, rend compte d'un « cas clinique » de fantôme au sens où l'entendait son frère aîné. Pour B. Chouvier, « *les deux thèses antagonistes* (nb : psychologisante et spirite) *avancées pour rendre compte du Tour d'écrou ne s'excluent pas, elles s'étayaient mutuellement.* » Et, dans ce souci de n'être pas réducteur, il ajoute que « *les deux versions se complètent et s'enrichissent mutuellement, à la seule condition de croire en l'existence psychique réelle des fantômes.* » Il nous incite donc au télescopage des notions de Fantôme, comme « *modalité sensorielle et figurative d'un objet transgénérationnel* » (Eiguer A., 1997), avec celles de fantôme, munie de son cortège d'apparitions, et de hantise, avec sa phénoménologie. B. Chouvier en vient finalement à attribuer le Fantôme traduit par Henry James à un héritage en droite ligne du fantôme paternel (qui aurait eu des « visions » de fantôme en 1844), lequel fût soumis aux contraintes calvinistes de l'éducation du grand père William James. Beaucoup de choses pertinentes vont être dites dans cette analyse, en prenant pas à pas le texte. Cependant, on rencontre le même problème qu'avec le texte du Horla : il y a surdose d'interprétations envisageables, du fait même qu'il est impossible dans une lecture psychanalytique de prendre la part fantastique autrement qu'au figuré. Or, sans logique propre des événements, comment peut-on reconnaître aux recherches psychanalytiques sur des textes fantastiques quelque valeur de preuve, d'appui, d'exemple, pour une théorie donnée ? L'ambiguïté, la polysémie, et l'inquiétante étrangeté qui se dégage du texte d'Henry James laisse peu de place pour conclure.

---

<sup>118</sup> B. Chouvier, *Souffrance traumatique, imagos parentales et transgénérationnel* (« Henry James et le fantôme de Peter Quint »), Revue Belge de Psychanalyse, 2005.

## Bibliographie<sup>119</sup>

### Psychologie : (35)

- ABRAHAM (N.) & TOROK (M.) ; *L'Ecorce et le Noyau* ; Flammarion ; coll. Champs ; 1987 (orig. 1978).
- ANZIEU (D.) ; *Le Moi-Peau* ; Paris ; Dunod ; 1985.
- BETTELHEIM (B.) ; *The empty fortress* ; 1967.
- CAHN (R.) ; *L'adolescent dans la psychanalyse* (« L'aventure de la subjectivation ») ; PUF ; coll. Le fil rouge ; Paris ; 1998.
- CHERTOK (L.) & STENGERS (I.) ; *Le coeur et la raison* ; éd. Payot ; Paris ; 1989.
- CHOUVIER (B.) ; *Souffrance traumatique, imagos parentales et transgénérationnel* (« Henry James et le fantôme de Peter QUINT ») ; Revue Belge de Psychanalyse ; 2005.
- DESSOY (E.) ; *L'homme et son milieu* (Etudes systémiques) ; Université de Liège ; 2003.
- DEVEREUX (G.) ; *Essai d'ethnopsychiatrie générale* ; N.R.F. ; Gallimard, Paris ; 1970.
- DEVEREUX (G.) ; *Ethnopsychanalyse complémentariste* ; Flammarion ; Paris ; 1972.
- DOLTO (F.) ; *La cause des adolescents* ; Robert Laffont ; Paris ; 1988.
- DUMAS (D.) ; *L'Ange et le Fantôme* (« Introduction à la clinique de l'impensé généalogique ») ; éd de Minuit ; Paris ; 1985.
- DUMET (N.) ; *Clinique des troubles psychosomatiques* (« Approche psychosomatique ») ; Dunod ; Paris ; 2002.
- FREUD (S.) ; *Œuvres complètes XV- XVI-XVII*.
- FREUD (S.) ; *La naissance de la psychanalyse* ; Presses universitaires de France ; 1996.
- FREUD (S.) ; *Psychopathologie de la vie quotidienne* ; Gallimard ; coll. Connaissance de l'inconscient ; 1997.
- FREUD (S.) ; *Cinq psychanalyses* ; PUF ; Bibliothèque de psychanalyse ; 1954.
- FREUD (S.) ; *L'inquiétante étrangeté et autres textes* ; Gallimard ; coll. Folio bilingue ; trad. française 1985 ; présente édition 2001.
- HOCHMAN (J.) ; « La paranoïa revisitée » ; dans : *Le Moi et l'Autre* ; collectif ; Denoël, coll. L'espace analytique ; Paris, 1985.
- ISRAELS (H.) ; *Schreber, père et fils* ; Seuil ; Paris ; 1986.
- JUNG (C. G.) ; *Les sept sermons aux morts et autres textes* ; Confidences l'Herne ; 1996 ; France.
- JUNG (C.G.) ; « Considérations générales sur la théorie des complexes » ; 1934 ; dans : *Les Transparents* ; anthologie par F. Favre ; coll. La Parapsychologie ; éd. Tchou/Laffont ; 1978.
- LACAN (J.) ; *D'une question préalable à tout traitement possible de la psychose* ; 1966 ; dans : « Les Ecrits II » ; Seuil ; coll. Points essais ; 1999.
- LAPLANCHE (J.) & PONTALIS (J.-B.) ; *Vocabulaire de la psychanalyse* ; 1965. ?
- MANNONI (M.) ; *La théorie comme fiction* (« Freud, Groddeck, Winnicott, Lacan ») ; Seuil ; coll. Le champ freudien ; Paris ; 1979.

---

<sup>119</sup> Ma bibliographie étant trop longue, il semble avisé de n'y compter que les ouvrages auxquels je fais explicitement référence. Pour une bibliographie complète (+ 96 titres), adresser un mail à rnos@caramail.com

- NAZIO (J.-P.) (sous la dir.) ; *Introduction aux œuvres de Freud, Ferenczi, Groddeck, Klein, Winnicott, Dolto, Lacan* ; éd. Payot & Rivages ; coll. Psychanalyse ; Paris ; 1994.
- NATHAN (T.) ; *L'influence qui guérit* ; éd. Odile Jacob ; Paris ; 1994.
- OVIDE (V.) ; *Approche psychanalytique d'une nouvelle de Maupassant : Le Horla (1887)*, ULP, Faculté de médecine de Strasbourg, Année 1992, N°188.
- RAUSKY (F.) ; *Mesmer ou la révolution thérapeutique*, Payot, 1977.
- ROUSSILLON (R.) ; *La fonction symbolisante de l'objet* ; RFP ; Avril-Juin 1997 ; tome LXI ; p.401-413.
- ROUSTANG (F.) ; *Influence* ; éd. de minuit ; coll. « Critique » ; Paris ; 1990.
- RUBIN (G.) ; *Croyance et réalisation hallucinatoire du désir* ; RFP ; Juillet-Septembre 1997 ; tome LXI « Croyances » ; p.919-926.
- SCARFONE (D.) ; *Oublier Freud ?* ; Boréal ; coll. Essais Sciences Humaines ; Montréal ; 1999.
- TISSERON (S.) et al. ; *Le psychisme à l'épreuve des générations* (« Clinique du fantôme ») ; Dunod ; Paris ; 1995.
- WALLBRIDGE (D.) & DAVIS (M.) ; *Winnicott* (« Introduction à son œuvre ») ; PUF-Quadrige ; coll. Essais ; 1992.
- WINNICOTT (D. W.) ; *Jeu et réalité* (L'espace potentiel) ; éd. Gallimard ; Paris ; 1975.

### **En lien avec la Parapsychologie : (43)**

- ABRASSART (J.-M.) ; *Facteurs prédispositionnels et situationnels influençant la croyance au paranormal* ; mémoire de DEA en Sciences Psychologiques ; Université Catholique de Louvain ; Louvain-la-Neuve ; 2004.
- BENDER (H.) ; *Télépathie, Clairvoyance, Psychokinèse* ; Ed. Alsatia ; Colmar ; 1980.
- BENDER (H.) ; *Etonnante parapsychologie* ; sous la dir. de R. Chauvin ; éd. Culture, Art, Loisir ; Paris ; 1973.
- BENDER (H.) & JACQUEY (S.) ; *Poltergeist à Mulhouse* (Un cas récent) ; in *Revue Métapsychique* ; Volume 17 ; 1984.
- BELANGER (L.) ; *Psi : au-delà de l'occultisme* ; éd. Québec/Amérique ; Montréal ; 1978.
- BLANCHARD (S.) ; *Histoire des maisons hantées. Modèles interprétatifs de récits transmis oralement dans la région jurasienne* ; Thèse soutenue en novembre 2004 à l'Université de Lausanne.
- BOZZANO (E.) ; *Les phénomènes de hantise* ; éd. Exergue ; coll. « deux mondes » ; Paris ; 2000.
- CARATELLI (G.) ; *Poltergeist et psychanalyse* (Rassegna di studi psichici , 3, 1993) ; dans : *Psicologia psicoanalisi parapsicologia*, Sovera, Rome, 1994.
- CARRINGTON (H.) & FODOR (N.) ; *Le poltergeist à travers les siècles* ; 1951.
- CATALA (P.) ; *Apparitions et maisons hantées* ; Paris ; Presses du Châtelet ; 2004.
- CATALA (P.) ; *Apparitions et hallucinations* ; in « La Revue Française de Parapsychologie » ; n° 1-2 ; Juillet 2001-2002 (ou sur internet : <http://gerp.free.fr/ApparitionsHall2.htm>).
- DE MARTINO (E.) (& Postface de MANCINI (S.)) ; *Le Monde magique* ; Paris ; Les empêcheurs de penser en rond ; 1999. (Ed originale : *Il mondo magico, Prolegomeni a una storia del magismo*, Einaudi, Turin, 1948).

- DE NEUBOURG (C.) ; *Fantômes et maisons hantées* ; éd. Grasset ; coll. Bilan du mystère ; n°3 ; Paris ; 1957.
- FAVRE (F.) ; *Animisme et espace-temps* ; <http://sciencesphilo.free.fr>
- FLAMMARION (C.) ; *Les maisons hantées* ; éd. Ernest Flammarion ; Paris ; 1923.
- FODOR (N.) ; *The Poltergeist-Psychoanalysed* ; in : *Psychiatric Quaterly*, t. XXII ; 1948 ; p. 195-203.
- HARDY (C.) ; *L'après-vie à l'épreuve de la science* ; éd. du Rocher ; Paris ; 1986.
- HOURAN (J.) & LANGE (R.) & collectif ; *Haunting and poltergeists : A mutlidisciplinary perspectives* ; Jefferson N.C. : Mc Farland ; 2001.
- JANIN (P.) ; *A quoi sert aujourd'hui l'expérimentation en parapsychologie* ; in *Revue de Parapsychologie* n°8 ; 1979.
- JUNG (C. G.) ; *Synchronicité et Paracelsica* ; Albin Michel ; Paris ; 1988.
- LABORDE-NOTTALE (E.) ; *La voyance et l'inconscient* ; Seuil ; Paris ; 1990.
- LAPLANTINE (F.) & collectif ; *Un voyant dans la ville* ; Payot ; Paris ; 1985.
- LUCADOU (W. v.) & ZARADNIK (F.) ; *Predictions of the model of pragmatic information about RSPK* ; Proceedings Parapsychological Association ; 2004.
- LUCADOU (W. v.) & POSER (M.) ; *Geister sind auch nur Menschen* ; Hender-Spektrum ; Freiburg ; 1997.
- MACHADO (F. R.) ; « A New Look at Haunting and Poltergeist Phenomena : Analyzing Experiences from a Semiotic Perspective » ; in ??
- MANNING (M.) ; *D'où me viennent ces pouvoirs* (« Le récit extraordinaire d'un phénomène paranormal ») ; Albin Michel ; Paris ; 1975. (éd. originale « The Link », Coln Smythe ; Londres ; 1974.)
- MARCOTTE (H.) ; *La Télésthésie*, *Revue Métapsychique* n°23-24, 1976-1977 ; p.58-77.
- MEHEUST (B.) ; *Somnambulisme et médiumnité* (Tome 1 Le défi du magnétisme ; Tome 2 : Le choc des sciences psychiques) ; Paris ; Les empêcheurs de penser en rond ; 1999.
- MEHEUST (B.) ; *Devenez savants : découvrez les sorciers* (« Lettre ouverte à Georges Charpak ») ; Paris ; Editions Dervy & Sorel ; 2004.
- MICHELET (S.) ; *Lorsque la maison crie* ; Robert Laffont ; coll. « Nouvelles énigmes » ; Paris ; 1994.
- MOREAU (C.) ; *Freud et l'Occultisme* ; Privat ; Paris ; 1976.
- PRICE (H. H.) ; « Parapsychologie et philosophie, considérations préliminaires », in *La science et le paranormal* ; ouvrage collectif dirigé par AMADOU (R.) ; Paris ; 1955.
- RICHET (Ch.) ; *Traité de métapsychique* ; Paris ; Felix Alcan ; 1922.
- ROLL (W.G.) ; « Poltergeists » ; dans : WOLMAN (B.B.) ; *Handbook of parapsychology* ; Van nostrand Reihold company ; New York ; 1977 ; p. 382-413.
- SCHMEIDLER (G.) ; *Quantitative investigation of a « haunted house »* ; dans : *Journal of the American Society for Psychical Research* ; 1966 ; n°60 ; p.137-149.
- SCHMEIDLER (G.) & MOSS (T.) ; *Quantitative investigation of a « haunted house » with sensitives and a control group* ; *Journal of the American Society for Psychical Research* ; 1968 ; n° 62 ; p.399-410.
- SCHOPENHAUER (A.) ; *Essai sur les apparitions et opuscules divers* ; Felix Arcan ; Paris ; 1912.
- SI AHMED (D.) ; *Histoire d'une psychothérapie aux singulières incidences mécaniques* ; in *Revue Métapsychique*, vol 17 ; 1984.
- SI AHMED (D.) ; *Parapsychologie et psychanalyse* ; Paris ; Dunod ; 1990.

- SI AHMED (D.) ; *Quelques réalités sur l'envoûtement* ; [http://www.paranormal-ondes.com/paranormal\\_spontane/articles/quelques\\_realites\\_sur\\_l\\_envoûtement\\_article\\_92.html](http://www.paranormal-ondes.com/paranormal_spontane/articles/quelques_realites_sur_l_envoûtement_article_92.html)
- SUDRE (R.) ; *Introduction à la métapsychique humaine* ; Payot ; Paris ; 1926.
- TIZANE (E.) ; *Sur la piste de l'homme inconnu* (« Les phénomènes de hantise et de possession ») ; Amiot et Dumont ; Paris ; 1951.
- VARVOGLIS (M.) ; *La rationalité de l'irrationnel* ; Interéditions ; Paris ; 1992.
- WALLON (Ph.) ; *Le paranormal* ; PUF ; coll. « Que sais-je ? » Paris ; 1999.

### Divers : (21)

- ARTEMIDORE ; *La clef des songes* ; Arléa ; Paris ; 1998.
- BATESON (G. & M.C.) *La peur des anges* ; Seuil ; coll La couleur des idées ; 1989.
- BERGSON (H.) ; *Matière et mémoire* ; Quadrige-PUF ; Paris ; 1995.
- BONTE-IZARD et al. ; *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* ; Quadrige/PUF ; Paris ; 1991.
- BOURDIEU ; *Le sens pratique* ; Les Editions de Minuit ; coll. Le sens commun ; Paris ; 1980.
- BRELET (C.) ; *Médecines du monde* (« Histoire et pratiques des médecines traditionnelles ») ; éd. Robert Laffont ; coll. « Bouquins » ; Paris ; 2002.
- DELEUZE (G.) ; *Différence et répétition* ; Presses universitaires de France ; Paris ; 1968.
- D'ESPAGNAT (B.) ; *A la recherche du réel* (« Le regard d'un physicien ») ; éd. Gauthier-villars ; 1979 (2<sup>ème</sup> édition, Paris, Bordas, 1981).
- ENGEL (P.) ; *La dispute* (Une introduction à la philosophie analytique) ; Les Editions de Minuit ; Paris ; 1997.
- FAVRET-SAADA (J.) ; *Les mots, la mort, les sorts* ; Gallimard ; 1977.
- FLEURY (C.) ; *Métaphysique de l'Imaginaire* ; éd d'écarts ; Paris ; 2000.
- FORESTIER L. ; *Introduction et chronologie* (Contes et nouvelles de Maupassant) ; La Pléiade ; éd. Gallimard ; 1974.
- GILLISON (G.) ; *Les rêves, la mort et le désir d'immortalité – Une étude des Gimi des Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle Guinée* ; dans la revue « Anthropologie et Sociétés », vol. 18, n°2, 1994, dir. S. Poirier, « Rêver la culture ».
- JUNG (C. G.) ; « *Ma vie* », *souvenirs, rêves et pensées* ; Gallimard ; coll. Folio ; 1973 (orig. 1961).
- LEVY-BRUHL (L.) ; *L'âme primitive* ; PUF ; Paris ; 1963.
- MAUPASSANT (Guy de) ; *Apparition et autres contes d'angoisse* ; Garnier Flammarion ; Paris ; 1987.
- MAUPASSANT (Guy de) ; *Le Horla et autres contes fantastiques* ; Garnier Flammarion ; coll. Etonnants Classiques ; Paris ; 1995.
- MERLEAU-PONTY (M.) ; *Le visible et l'invisible* ; Gallimard ; 1979.
- RILKE (R. M.) ; *Lettres à un jeune poète* ; éd. Mille et une nuits ; coll. La petite collection n°171 ; 1997.
- ŠRÁMEK (J.) ; *Un témoignage ambigu : Le Horla de Guy de Maupassant* ; 1991 ; <http://www.phil.muni.cz/rom/erb/sramek91.pdf>
- VALLA (J.-P.) ; *Les Etats Etranges de la Conscience* ; PUF ; coll. Psychiatrie ouverte ; Paris ; 1992.

## Index des noms propres

### A

Abraham, Nicolas : 10, 20-24, 31, 71, 115, 128, 130-131.  
Abrassart, Jean-Michel : 52.  
Alain, H. : 118.  
Alouche, Richard : 16.  
Alvarado : 96, 98.  
Amadou, Robert : 34, 39.  
Anzieu, Didier : 50, 82, 91, 113, 121.  
Arago : 23.  
Artémidore (de Dahlis) : 4.  
Artley : 106.  
Augé, Marc : 8.  
Auriol, Bernard : 98.

### B

Balint : 49.  
Barber : 51-52.  
Bateson, Gregory : 10, 46, 54.  
Bauer, Eberhart : 53, 115.  
Bélangier, Louis : 46, 105, 117.  
(De) Bellerive, Georges : 13.  
Bender, Hans : 11, 19, 37, 40, 47, 50, 95, 99, 102, 104-109, 117, 126.  
Bergeret, Jean : 115.  
Bergson : 7-9, 34, 119.  
Berkeley : 9, 34.  
Bettelheim, Bruno : 83.  
Blake, William : 119.  
Blanchard, Sophie : 45.  
Bonaparte, Marie : 26.  
Bourdieu, Pierre : 7.  
Bouveresse, Jacques : 6.  
Bozzano, Ernesto : 18.  
Brelet, Claudine : 38.  
Brun, A. : 16.  
Burlingham, D. : 49.

### C

Cahn, Raymond : 32.  
Caratelli, Giulio : 25, 50, 53.  
Carrington : 98.  
Catala, Pascale : 5, 39, 41-42, 99, 118-119.  
Cavalli, M. V. : 39, 128-129.  
Chauvin, Rémy : 19.

Chertok, Léon : 6, 50.  
Chouvier, Bernard : 131.  
Claude, H. : 118.  
Clérambault : 37.  
Collins, Harry : 12.  
Costa de Beauregard, Olivier : 34.  
Cuénot, Alain : 19.

### D

Debray, R. : 65, 112.  
Deely : 104.  
Deleuze, Gilles : 9.  
De Nerval, Gérard : 34-35.  
Derrida, Jacques : 50.  
Dessoir, Max : 10.  
Dessoir, Etienne : 22, 83-86.  
Deutsch, Hélène : 49.  
Devereux, Georges : 45, 49, 89.  
De Vesme, Cesar : 39.  
Dolto, Françoise : 113.  
Duclaux, Emile : épigraphe.  
Du Deffand (Marquise) : 2, 26.  
Dumas, Didier : 130.  
Dumet, Nathalie : 112.

### E

Eberlein : 12.  
Ehrenwald, Jan : 49.  
Eiguer, A. : 131.  
Eisenbud, Jules : 49.  
Ellis, A. : 49.  
Engel, Pascal : 9, 27, 34, 110.  
(D')Espagnat, Bernard : 8, 12, 33-34, 46.  
Ey, Henri : 15, 118.

### F

Farrell, Denis : 49.  
Favre, François : 6, 29, 33, 39, 115, 118.  
Favret-Saada, Jeanne : 31, 38, 45, 47, 87-74, 114.  
Ferenczi, Sandor : 20, 49, 53, 128.  
Feyerabend, Paul : 8.  
Flammarion, Camille : 39.  
Fliess, Wilhem : 49.  
Fleury, C. : 34.  
Fodor, Nandor : 19, 24-25, 43, 47, 49, 53-54, 98.

Fonyi : 66.  
Forestier, L. : 63.  
Frankl, Viktor E. : 19.  
Freud, Sigmund : 1, 8, 15-17, 20-36, 47, 49-54, 56-58, 66, 89-90, 92, 98, 110, 112, 114, 130-131.

### G

Gilbert, Philippe : 33.  
Gillespie, G. W. : 49.  
Gillison, Gilliam : 113.  
Goethe : 119.  
Greeley : 5.  
Groddeck, Georg : 1.  
Gruber, Elmar : 45-46.

### H

Hann-Kende : 49.  
Haraldson : 5.  
Hardy, Christine : 45-46.  
Hemmert, D. : 40.  
Hitschmann, E. : 49.  
Hochman, Jacques : 114-115.  
Hollos : 49.

### I

Israëls, Han : 57.  
Irwin : 13, 51.

### J

Jacquey, Serge : 104.  
James, William : 34, 131.  
Janin, Pierre : 14.  
Jentsch, E. : 27, 29-30.  
Jones, Ernest : 50, 53.  
Jung, Carl Gustave : 20, 25, 29, 47, 49-55, 57, 98-99, 112, 115, 125.

### K

Kant, Emmanuel : 8, 16.  
Klein, Mélanie : 114.  
Knapp-Tepperberg : 66.  
Kohut : 123-124.

### L

Laborde-Nottale, Elisabeth : 49.  
Lacan, Jacques : 1, 6, 50, 57, 59, 66.  
Lantéri-Laura, G. : 118.  
Laplanche, Jean : 25, 27.

Laplantine, François : 13, 16.  
Latour, Bruno : 22.  
Le Bon, Gustave : 15.  
Leduc, F. : 118.  
Le Maléfan, Pascal : 24, 50.  
Le Moal, G. : 33.  
Leroy-Terquem, Gerald : 77.  
Lesourd, Serge : 49, 94.  
Lévy-Bruhl, Lucien : 57, 89, 93, 113.  
Lévy-Strauss, Claude : 20.  
Lévy-Valensi : 37.  
Lodge, Raymond : 19.  
von Lucadou, Walter : 22-23, 41, 47, 71, 82, 84, 94-103, 109, 111, 113, 125.  
Luther, Martin : 10.  
Lynn : 51.

## M

Mach, Ernst : 29-30, 34.  
Machado, Fatima Regina : 10-11, 13, 24, 40, 43, 47, 104.  
Maine de Biran : 6.  
Major, R. : 49.  
Malinowski, B. : 94.  
Mancini, Sylvia : 30.  
Mancusi, Bruno : 45.  
Manning, Matthew : 55, 115.  
Mannoni, Maud : 1, 16.  
Marcotte, Henri : 7.  
(De) Martino, Ernesto : 27, 30, 38.  
Maupassant, Guy de : 1, 27, 40, 47, 60-66.  
Mauss, Marcel : 94, 99.  
McClenon : 5.  
Mead, Margaret : 45.  
Méheust, Bertrand : 1, 6-9, 12, 16, 34, 38, 49, 118.  
Merleau-Ponty : 61.  
Mesmer, Franz Anton : 6.  
Michaux, Henri : 38.  
Michelet, Sylvain : 15, 77, 83.  
Mignotte, Toura : 50.  
Mill, Stuart : 34.  
Miller, P. : 49.  
Millner, Marion : 114.  
Misho, Johannes : 102.  
Montrelay, M. : 50.  
Moreau, Christian : 50.

Moser, Fanny (Hoppe-) : 53, 102.  
Moss, T. : 128-129.

## N

Nachin, Claude : 20-21, 24, 131.  
Nathan, Tobie : 22, 46, 91, 112.  
(De) Neubourg, Cyrille : 40, 45.  
Nickell : 52.

## O

Occam : 9.  
Ovide, Valérie : 61-66.

## P

Palmer : 5.  
Pascal : 119.  
Pederson-Krag : 49.  
Peirce, Charles Sanders : 13, 91, 104.  
Pelham, Georges : 19.  
Peter, Jean-Pierre : 8.  
Pinch, Trevor J. : 12.  
Plaute : 39.  
Pline le Jeune : 39.  
Pontalis, Jean-Baptiste : 25.  
Popper, Karl : 14.  
Poser, Manfred : 22.  
Price, H. H. : 33-34.  
Pythagore : 34.

## R

Rabeyron, Paul-Louis : 59.  
Racamier, P.-C. : 112.  
Ramsey : 110.  
Rand, Nicolas : 31-32, 131.  
Rank, Otto : 29, 66.  
Rausky, Franklin : 6.  
Reich, Wilhelm : 49.  
Richet, Charles : 10-11, 18-19, 37, 42-43, 49, 110.  
Rilke, Rainer Maria : 110.  
Rhue : 51.  
Roheim, G. : 49.  
Roll, William G. : 98, 106.  
Roudène, A. : 40.  
Roudinesco, Elisabeth : 66.  
Roussillon, René : 110-115.  
Roustang, François : 29.  
Rubin : 49.  
Rubin, Gabrielle : 52.

## S

Santaella : 13.  
Scarfone, Dominique : 35.  
Schilder : 49.  
Schmeidler, Gertrude : 47, 128-129.  
Schreber, Daniel Paul : 55-59, 112.  
Schopenhauer, Arthur : 6, 87, 107-108.  
Servadio, Emilio : 49-50.  
Si Ahmed, Djohar : 15, 25, 42, 44, 47, 50, 75, 77-86, 98, 115, 121-126.  
Socrate : 119.  
Stekel : 49.  
Stengers, Isabelle : 6.  
Sudre, René : 10.  
Swedenborg : 93.

## T

Terré, Dominique : 12, 34.  
Texier, Max : 19.  
Tisseron, Serge : 20, 31, 130-131.  
Tizané, Emile : 40-41.  
Torok, Maria : 10, 20-24, 31-32, 50, 71, 130-131.

## U

Ullman, Montague : 50.

## V

Valéry, Paul : 83.  
Valla, Jean-Pierre : 114, 119.  
Varvoglis, Mario : 71.

## W

Wallon, Philippe : 13, 33.  
Wilson : 51-52.  
Winnicott, David W. : 1, 22, 24, 29-30, 84, 99, 110, 113-115.  
Wittgenstein : 6, 16, 110.

## Z

Zaradnik, Frauke : 95, 99.